

vendredi 21 avril 1939  
dix-neuvième année, n<sup>os</sup> 3 et 4publication hebdomadaire  
un an : 75 frs; six mois : 40 frs  
le numéro : 2 frs

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices du  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

Hitler  
Le tournant  
Blanche-Neige et le Négus blanc  
En quelques lignes...  
D'où vient l'Allemagne?  
Réflexions sur un roman  
Un pas de plus dans la réhabilitation  
de la campagne des Dix-Jours de 1831  
« Le Traité de la peinture » de Léonard de Vinci  
Lectures.

Paul STRUYE  
Hilaire BELLOC  
Roger de CRAON-POUSSY  
\* \* \*  
Comte Gonzague de REYNOLD  
Marcel De CORTE  
Colonel baron VERHAEGEN  
Josse COLLE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Comptes-chèque postal 489.16

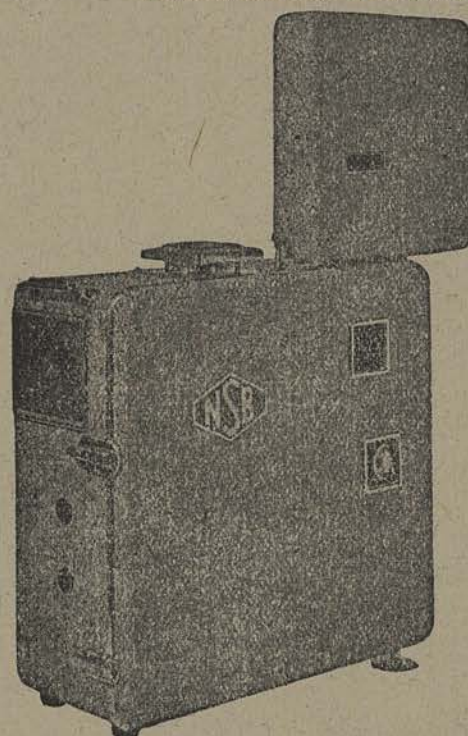




87-89, avenue [du] Midi  
BRUXELLES

## PORTATIF 35 m/m STANDARD 35 NATIONAL SONOREB

Film standard, parlant 35 mm. — projection de 15 à 30 m. — écran de 4 mètres — grande clarté — fixité parfaite — silence absolu du fonctionnement mécanique — capacité sonore pour 1,000 places et système haute fidélité — cœurs 600 mètres, 2 caisses en tout. — Prix imbattables.



**N.S.B.**

Tous ce qui  
concerne le  
CINEMA

**National  
Sonore**

Construction  
Électro-  
mécanique

**FRANCO - BELGE**

36, rue des  
Vétérinaires  
BRUXELLES

Tél. : 21.37.54

## Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

# La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

## Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS

(Belgique)

Tél. : 307.29

**Cadres** rectangulaires, ronds et ovales  
en BOIS SCULPTÉ

**Vitraux d'Art** en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches  
Gravures noires et couleurs — Encadrements  
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

*A chacun son chocolat.*

# MARTOUGIN

*est celui des vrais amateurs.*



N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.  
LA MACHINE A COUDRE

**SINGER** sera toujours  
la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine  
**FACILITÉS DE PAIEMENT**

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,  
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**  
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins  
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la  
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



**" PATRIA "**

Société anonyme

**23, rue du Marais, Bruxelles**

Téléphones :  
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THEATRE PATRIA**  
740 places assises  
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.  
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**  
225 fauteuils  
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**  
400 mètres carrés.  
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.  
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.  
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**  
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régle autonome de Patria se charge du service de location  
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi  
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

POUR LA COUTURE  
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE  
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

**" Au Baton "**

OU

LES SIMILI-SOIES

**" La Bella "**

ET **" Opera "**

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

**La Nouvelle**

ET

**" Sepco "**

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

**MAZOUT**



Le meilleur combustible pour votre

**CHAUFFAGE CENTRAL**

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ I

BELGIAN GULF OIL C<sup>Y</sup> S<sup>TE</sup> A<sup>ME</sup>, 99, avenue de France. Anvers



## PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES  
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES, PLOMBÉES.  
FEUILLARDS GALVANISÉS.  
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE  
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.  
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION  
ET DE GALVANISATION

## SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET      Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —  
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,  
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.  
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.  
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.  
Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.  
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles  
galvanisées.  
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.  
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

## d'ENGHIEN S<sup>t</sup>-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS  
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS  
VOITURES — PIÈCES DE FORGE  
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

## LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et  
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.  
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.  
*Prix sur demande.*

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés  
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

**Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée**

Spécialité de toitures pour Eglises,  
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées  
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.  
Fers marchands et feuillards galvanisés.  
Réservoirs galvanisés.

## ÉLECTRODES POUR TOUS TRAVAUX

# ARCOS



LA SOUDURE  
ÉLECTRIQUE AUTOGENE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares

BRUXELLES

## Appareils Sanitaires EN GROS

**R. Van Marcke**

Place du Casino, 7, Courtral

Pompes électriques. — Tuyauteries.  
Métaux

et tous accessoires pour installations sanitaires.  
Multiples références.

## ELECTRODES



PROCÉDÉS KJELLBERG

36 ANNEES  
D'EXPÉRIENCE!

**ESAB**

SOCIÉTÉ ANONYME  
116-118, RUE STEPHENSON  
Bruxelles t. 15.91.26





## Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

**Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude**

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfureux et dérivés.

**Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.**

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

**Fongicides.- Herbicides.- Insecticides.**

## COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

**Minium de plomb pur poudre "COOKSON"**

Tous produits industriels chimiques selon circulaire que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

## Usines Ed. HUWART

Boulevard d'Avroy, 184

LIÈGE

TÉLÉPHONE : 121.75

Télégr. : FORMOLAL



Spécialités : FORMOL, HEXAMÉTHYLÈNE TÉTRAMINE, Résines synthétiques, Vernis isolants, Poudres à mouler, Acétone, ALCOOLS MÉTHYLIQUES, MÉTHYLÈNES, ACIDE FORMIQUE.

## Ateliers de Graduation Boterdael

66, Place Maurice Duché

VILVORDE

Verrerie Médicale et Industrielle

Production

Téléphone :

Belge



51.06.46

## SOCIÉTÉ ANONYME DE Produits Chimiques de Laeken

1, Quai L. Monnoyer

BRUXELLES II

DIVISION DE LAEKEN

Téléphone : 15.68.03

Télégrammes : Chimie-Laeken

Acides sulfurique, muriatique et nitrique à toutes concentrations - Acide sulfurique à tous degrés pour accumulateurs - Eau distillée

DIVISION MOUSTIER S/SAMBRE

Tél. Moustier 20

Télégr. Couleurs-Moustier S. S.

Couleurs, vernis, émaux - Couleurs fines, broyées ou en poudre Couleurs préparées pour tous usages industriels - Vernis et produits pour l'argenterie des glaces. - Produits spéciaux pour toutes industries

## S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigneaux Belgique

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.  
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,  
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAİN —  
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN  
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE  
Arseniato de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique  
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

## Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux et à bois. Tarauds. Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles. Clefs fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium ». Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon. à main et au moteur « The Universel » et « Jacobsen ».



## Anciens Etabliss<sup>em</sup>. François PEETERS

Sous-Toitures Economiques et  
très légères en Ciment armé  
formant Plafonds clairs et unis  
Dalles pour Cours

Constructions spéciales pour Congrégations religieuses

**BRUXELLES, Avenue des Nations, 9**

Registre de Commerce  
de Bruxelles : 838

Téléphone 48 07 55

Compte Chèques  
Postaux : 118.84

Ligne raccordée à la Gare de HAREN-NORD

Sous-Toitures Translucides brevetées

# CÉRAMIQUES

## de la lys



Marque lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme

Naamlooze Vennootschap

Belgique

Téléphone Courtrai 629.

België

Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Tél. LIÈGE 605,59

Reg. du Com. Liège 916

Ch. P. 109.814

## Bieuvlet, Redoté & C<sup>ie</sup>

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée

- pour tous usages et toutes pressions -

Réservoirs soudés -:- Serpentina

- Exécution de tuyauteries suivant plans -

Soudure oxyacétylénique et soudure électrique

Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Brûleurs automatiques au charbon

BUREAUX & ATELIERS :

pour chauffage central 340, rue Branche, Ans

Pierres blanches

Marbres - Granits

Pierres reconstituées

## A<sup>NC.</sup> E<sup>TS</sup> SOILLE F<sup>RES</sup> S.A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

## P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

### “ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES GREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

## Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION

SCULPTURE-STAFF

AMEUBLEMENT

TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS

BRUXELLES

Tél. 11.69.75

## Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT · POUR BATIMENTS,  
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS  
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES — BORDURES. — PAVÉS.  
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER  
ET POUR L'AGRICULTURE



REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

**SILEXORE L. M. de Paris**

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage  
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air  
salin. — Appliquez facilement et économiquement.

Distributeur général pour  
la Belgique

**LES FILS LEVY FINGER**

32-34, rue Edm. Tollenaere  
**BRUXELLES**

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

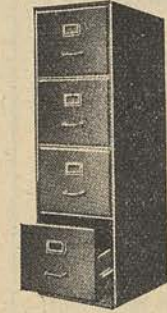
Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement  
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Agent général pour le Haut  
S. A.

**Etabliss. FIDÈLE MAHIEU**

98, aven. de Philippeville  
**MAROINELLE**

**MEUBLACIER**



TOUS MEUBLES EN ACIER  
Société de personnes à responsabilité limitée.

Usines : Rue Vignoul, Bruyères-Jupille.  
Tél. : 505.49 - Bureau : rue Vignoul,  
Jupille-lez-Liège

Classeurs - Bureaux dactylos - Rayonnages  
Bureaux ministres - Armoires - Fichiers, etc.  
Construction exclusivement belge.

Etudes de tous devis pour meubles spéciaux.

**MEUBLES EN ACIER EN TOUS GENRES**

Installation complète de bureaux.



Le

**Yachting**

61, rue du Pige  
Marchienne-  
au-Pont

Tél.  
147.44 Charl.

Construction

d'embarcations de course et de plaisance. - Kayak - Cancé -  
Voiliers olympiques - Runabout - Croisier

**FABRIQUE DE SKY**

**FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE**

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE

Adresse télégraphique : « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à  
chiens à percussion centrale — Fusils  
à charger par la bouche à 1 et 2 coups  
— Fusils transformés d'armes de  
guerre — Pistolets — Revolvers —  
Carabines — Accessoires

**A. De Vigne & C<sup>o</sup>**

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air  
Service de distribution d'eau chaude  
Installation de bains - douches,  
buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique  
Téléph. 705.59

**ANVERS**

**Aug. Lebeau-Courally**

S. A. fondée en 1865

19-23, rue Fond-des-Taves, LIÈGE

Téléphone : 24,197

Adr. télégr. : Lebeaugun

Fabrication exclusive d'armes de la plus haute  
qualité pour la chasse et le tir aux pigeons  
Spécialité : Fusils à canons superposés « Super  
Lebeau » système Hammerless et à platines

Les plus hautes récompenses aux grandes expositions. — Très nom-  
breux grands prix sur les plus importants stands de l'Europe.  
Catalogue sur demande

**Usines Decock Frères**

Téléphone :

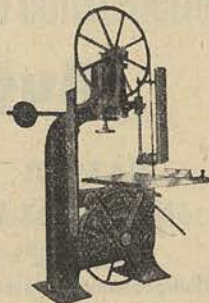
607 La Louvière 15E, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

Adresse télégraphique :

**FAYT-LEZ-MANAGE**

**MACHINES-OUTILS  
A TRAVAILLER LE BOIS**

Machines simples et combinées  
Ponceuse à disque et à bande  
Presses à plaquer - Outillages  
Spécialité de machines combinées  
Universelles, convenant particu-  
lièrement à Missions au Congo ou  
à l'Étranger.



**LA QUINCAILLERIE GÉNÉRALE POUR BATIMENTS**

offerte par les

**Ateliers J. VERCHEVAL & FILS**

79, rue Dumonceau, HERSTAL — Tél. Liège 401.11

est le résultat des efforts conjugués de trois générations succes-  
sives spécialisées en l'étude et la mise en fabrication d'articles  
particulièrement destinés aux communautés, écoles, hôpitaux

Crémones de fenêtre en tous genres  
Appareils de manœuvre pour vasistas marque «NACO»  
crossettes, pousiers, tirants de porte, etc.

Acier inoxydable - Argent neuf poli ou nickelé - Bronze et  
laiton poli, bronzé ou chromé - Corne - Bakélite - Fer noir, etc.



## FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

### Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtrai 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

## Carrières de grès

Tous les matériaux pierreux pour routes et bétons. - Pierres plates pour sentiers rustiques. - Pierres roulantes. - Parements de teintes diverses. - Pavés et bordures en petit granit.

Ém. & Fern. BECK, 28, quai de la Grande-Bretagne

LIÈGE

Téléphone : 127.32

Spécialité : PAVÉS POUR COURS ET TROTTOIRS  
MOINS CHERS QUE LES DALLES EN BÉTON

## S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

## JEAN ROELS

MAISON FONDÉE EN 1892

TÉL. 26.57.76

TÉL. 26.57.76

ARTIFICIER

19, rue Isidore Van Beveren, 19, GRAND-BIGARD

Feux d'artifice en tous genres

Feux japonais de jour — Fêtes de nuit — Articles jouets.  
Fusées pour signaux — Fusées pour armée, aviation et marine.  
Fusées de signalisation et d'atterrissage pour avions.  
Pétards pour chemin de fer.  
Cortège aux lumières.

## Produits en Béton

O. TOSSYN, Ingénieur civil  
U. I. Lv.

Digue du Canal, 2, VILVORDE  
Tél. 51.05.40.

Murs de clôture en Béton armé et vibré

Construction solide et de bel aspect.  
Devis gratuit sur simple demande.

Clôtures ajourées. — Piquets de clôture. — Bordures de jardin. — Bordures de route vibrées à haute résistance. — Tuyaux d'égout en béton comprimé ou vibré. — Tous produits en béton vibré d'après dessin.

## MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombruses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 28, rue Saint-Georges  
Tél. 138.63 GAND

## COTRACO

Société anonyme

INGÉNIEURS-ENTREPRENEURS

Entreprises générales  
Béton armé  
et tous genres de constructions

ÉTUDES ET OFFRES SUR DEMANDE

93, rue de la Loi BRUXELLES

Tél. 12.88.24

## Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

### Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem  
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.  
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 83.



ENTREPRISES GÉNÉRALES

**Travaux publics et privés**  
EXPERTISES

**MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE**

ENTREPRENEUR

**Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS**

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtral 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

Ateliers de Constructions Métalliques et de Chaudronnerie

**P. & F. Deltour Frères**

Rue des Saules, 7, MONS-lez-LIÈGE

PONTS. — CHARPENTES — PYLONES — CHEVALETS  
PASSERELLES — MATÉRIEL ROULANT  
RIVÉS OU SOUDÉS — TUYAUTERIES —  
SOUDURE AUTOGÈNE — PARACHÈVEMENT  
Ateliers raccordés au chemin de fer.

Téléphone Liège 311.72; après 18 heures : Liège 312.78

Compte Chèques postaux 179.98

Banque de la Société Générale de Belgique à Hologne-aux-Pierres  
Registre de commerce : Liège 130.71

**Chemins de Fer Nord-Belge**

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES du plus grand intérêt.

**La vallée de la Meuse :**

Ses villes historiques :

**LIÈGE**, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

**HUY**, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

**ANDENNE**, l'église renaissance. — Tombeau et chasse de sainte Begge.

**NAMUR**, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

**DINANT**, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher balbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frénes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

**La vallée de la Sambre :**

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

SOCIÉTÉ ANONYME

des

**Carrières de GRÈS de LA FALIZE**  
**& EXTENSIONS**

Place de Bronckart, 25, LIÈGE

Siège social : SOUGNÉ REMOUCHAMPS

Gares d'expédition : AYWAILLE — REMOUCHAMPS — COMBLAIN-AU-PONT

Accessibles aux camions.

Pavés de toutes dimensions de 1<sup>er</sup> choix.

Macadam 4/6 et 2/4 — Plaquettes 10/60 — Gravier 5/20, 8/13, 3/8 et poussier.

Moellons pour fondations — Moellonnets pour enrochements.

**Spécialité de parements de construction**  
**de toutes teintes**

La plus forte production des carrières de grès belges.

Adressez la correspondance à

**M. PAUL MASSON, Directeur Général**  
25, place de Bronckart, à LIÈGE

Tél. 255.31 et 262.86. C. C. P. 217.450. R. C. Liège n° 798.

GRUPEMENT

POUR LA

**Vente des Sous-Produits**  
**en Grès et en Petit Granit**

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant la plus grande variété de teintes.

**Spécialité de moellons et parements**  
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.

**TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON**

RÉFÉRENCES: Église Ste-Jullenne, à Verviers; Église St-Pholien, Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles de la Croix, à Cointe; Église de Robermont, etc., etc. Fournisseur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

**8, rue de la Paix, LIÈGE**

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76



# LA ROYALE BELGE

**SOCIÉTÉ ANONYME**  
d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents  
*Fondée en 1853*

FONDS DE GARANTIE :  
plus de  
**800.000.000 de francs**

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique  
**Royabelass**

**BRUXELLES**

Téléphones 1  
12.30.30 (6 lignes)

**VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES**

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

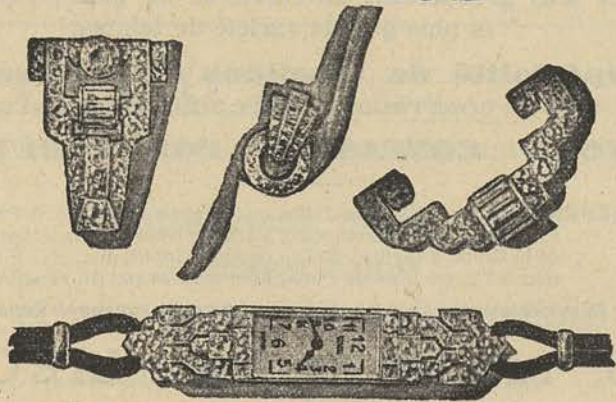
**SIMONET-DEANSCUTTER**

EXPERT.  
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

**ÉDITIONS**

TOURNAI



**CASTERMAN**

PARIS

In Memoriam...

**PIE XI**

**Pape des Missions**

Sa vie — Son œuvre — Sa mort

Un volume de 200 pages, nombreuses reproductions photographiques et un beau portrait du Saint-Père en héliogravure.

Prix : 15 francs.

Avec la collaboration de :

M. Georges GOYAU, de l'Académie française.  
R. P. René BROUILLARD, S. J., rédacteur aux *Études*.  
Mgr André BOUQUIN, directeur de l'Agence Fides, à Rome.  
Mgr Louis PICARD.  
R. P. Léon LELOIR, directeur de la revue *Grands Lacs*.  
M. Roger SAUSSUS.  
Mgr Léon LIVINHAC, Premier supérieur général des Pères Blancs.  
M. Henri-Pierre FAFFIN, etc.

EN VENTE DANS LES BONNES LIBRAIRIES



# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Hitler  
 Le tournant  
 Blanche-Neige et le Négus blanc  
 En quelques lignes...  
 D'où vient l'Allemagne?  
 Réflexions sur un roman  
 Un pas de plus dans la réhabilitation  
 de la campagne des Dix-Jours de 1831  
 « Le Traité de la peinture » de Léonard de Vinci  
 Lectures.

Paul STRUYE  
 Hilaire BELLOC  
 Roger de CRAON-POUSSY  
 \* \* \*  
 Comte Gonzague de REYNOLD  
 Marcel De CORTE  
  
 Colonel baron VERHAEGEN  
 Josse COLLE

# HITLER<sup>(1)</sup>

Adolf Hitler, Aryen hors série, dont la prodigieuse aventure, sans égale depuis Bonaparte, étroit l'Europe dans un état d'angoisse physique, de fièvre malade et de peur. Adolf Hitler, dieu des foules, incarnation quasi messianique de la Germanité, maître tout-puissant, adoré, de 80 millions d'Allemands et d'Allemandes en transes périodiques. Adolf Hitler, Siegfried en gabardine, Pierre l'Ermite sans la Croix, Savonarole qui aurait troqué la robe de bure blanche pour la chemise brune. Adolf Hitler, force volcanique de la nature!

L'image et le film ont répandu partout — sans qu'on puisse dire qu'ils les aient rendus partout populaires — ses traits frustes, rudes et tourmentés, son masque dur et volontaire de plébéien intelligent, sa longue mèche retombant sur un large front de laborieux méditatif, sa dérisoire moustache à la Charlot, ses yeux de visionnaire, ses gestes saccadés d'automate.

La radio nous a rendus familiers — si l'on peut dire — ses accents rauques, violents, tumultueux, ses accents bouleversants qui, dans les sombres journées de septembre 1938, quand des millions d'hommes et de femmes dans tous les pays de tous les continents se trouvaient la gorge oppressée à l'écoute, faisaient passer sur nous le frisson de la guerre menaçante.

On sait les jalons fulgurants de son ascension en flèche. On connaît moins ses origines et la façon dont il fit sa trouée dans la vie politique de son peuple et des autres.

Ce récit, dans ce lieu, doit être documentaire et non point polémique. Il ne proposera aucune conclusion. Il ne sera ni une

plaidoirie, ni un jugement, ni un réquisitoire. Il pourrait porter pour titre « un miracle de la volonté ».

Je n'entends pas faire ici une caricature trop facile, ni une diatribe politique sans portée, ni un commentaire d'événements récents que chacun connaît, ni des prédictions à la Cassandre ou à la Nostradamus. Je voudrais plus modestement essayer de faire comprendre Hitler par lui-même, par son enfance, par sa jeunesse, par ses souffrances, par son complexe psychologique, par ses écrits.

« Je vous prie de remarquer, Messieurs, — a dit un jour Talleyrand — que je ne blâme ni n'approuve : je raconte. »

Il est né le 20 avril 1889 en terre d'Autriche, à deux pas de la frontière de Bavière. La contrée a l'aspect romantique. Elle est lourde de souvenirs d'épopées. De Passau à Linz, le Danube glauque plutôt que bleu traverse une région montagneuse de forêts noires, de couvents moyenâgeux, de vieux châteaux, de ruines grises qui achèvent de s'effriter au sommet des rochers. « Le long de ce fleuve, aussi chargé d'histoire que le Rhin, sont passés les Ostrogoths et les Huns, les Lombards et les Bavares, les Hongrois et les Souabes, les Croisés et les Turcs, les Suédois, les Français et les soldats allemands de la Grande Guerre. Des poètes chevaliers ont fixé là, au XII<sup>e</sup> siècle, en rythmes magnifiques, sur du parchemin, avant qu'elles ne meurent, les légendes des invasions des barbares. Ils ont conservé au pays, dans leurs chansons, le nom évocateur de route des *Nibelungen*. » (Conrad Heiden.)

Braunau-sur-Inn, où Hitler vit le jour, dans une chambre

(1) Conférence donnée au Palais de Justice de Bruxelles le 9 mars et au Palais de Justice de Charleroi le 30 mars 1939.





d'auberge, est une bourgade sans prétention. Ses arcades, son beffroi, « ses maisons irrégulières et jaunâtres qui jettent dans ses ruelles des ombres violettes » lui gardent un caractère intégralement german. Elle entendit sur son pavé le pas conquérant des armées de Napoléon. En 1805, avant Austerlitz, puis en 1809, avant Wagram. 1806 : un libraire de Nuremberg — déjà Nuremberg! — Johannes Palm, ennemi acharné de la France, y est condamné à mort et fusillé sur l'ordre des autorités françaises. Le souvenir de ce martyr de l'Allemagne est évoqué avec émotion dans les premières pages de *Mein Kampf*. Ce sera l'ancêtre spirituel du national-socialisme.

Le père d'Adolf Hitler s'appelait Aloys Schicklgrüber. Ce nom eût mal convenu à un entraîneur de foules et un chef d'Empire. Il était enfant naturel. Il fut reconnu fort tard par Johann-Georg Hitler, valet de ferme issu d'une humble famille de terriens. Devenu Aloys Hitler, il était entré dans l'Administration des Douanes. Il portait avec fierté un uniforme d'opérette et des moustaches à la François-Joseph. Il semble qu'il ait toujours été fonctionnaire ponctuel, casanier, à l'horizon étroitement borné. Type achevé du petit bourgeois conformiste, il n'y eut jamais grande intimité entre lui et son fils Adolf.

Celui-ci, dès l'enfance, apparaît comme un batailleur-né, un « petit chef », « un jeune meneur », ainsi qu'il aime à le rappeler aujourd'hui. Il songe un instant à se faire prêtre. Le cours des choses en Europe en eût été amendé... Mais cette ébauche de vocation ne dure pas. Tout jeune encore, il découvre dans la pauvre bibliothèque paternelle des récits de la guerre franco-allemande de 1870. Il s'exalte à cette lecture, comme à tout ce qui a trait à la guerre et à l'état militaire. Son jeu favori est la petite guerre, et c'est toujours une guerre franco-allemande. Pour lui, la France est déjà l'ennemi héréditaire, celui que *Mein Kampf* appellera l'ennemi mortel.

Hitler ressent à cette époque une profonde tristesse d'être venu trop tard dans un monde trop paisible. « Durant ma bouillante jeunesse, écrit-il, rien ne m'a autant affecté que d'être né dans une période qui n'érigeait ses temples de gloire qu'aux boutiquiers et aux fonctionnaires. Je considérais comme un traitement injuste du sort l'avenir qui se présentait à moi dans le calme et l'ordre. Je n'étais nullement pacifiste. »

Il fut heureux, il le souligne lui-même, de pouvoir être témoin, tout au moins à distance, de la guerre des Boers, et plus tard de la guerre russo-japonaise. La guerre était décidément le cadre normal de ses pensées et de sa vie. La guerre seule le faisait vibrer.

La guerre et aussi — au second plan — l'art.

Le médiocre théâtre de Linz lui a révélé les splendeurs wagnériennes. *Lohengrin* l'émeut et le fait rêver. Dès onze ans, il se découvre une vocation d'artiste. Il veut être peintre. On lui reconnaît un certain talent. Si ses notes à la *Realschule* sont médiocres, en dessin, comme en gymnastique, on le cote « excellent ».

Mais son père — conflit classique des générations — se soucie peu d'art et de peinture. Pourquoi son fils n'entrerait-il pas dans l'Administration? Pour une âme de petit bourgeois, est-il destin plus estimable et sort plus digne d'envie? Sa décision fut sans appel : « Artiste-peintre? Jamais. »

« J'avais des nausées, a écrit Hitler, à la pensée que je pourrais un jour être prisonnier dans un bureau, que je ne serais pas le maître de mon temps, mais obligé de passer toute ma vie à remplir des imprimés. »

A vrai dire, le « jamais » de son père le douanier, ne fit pas plus trembler le petit Adolf que les « jamais » de M. Albert Sarraut, de M. Edouard Benès ou même de M. Benito Mussolini, ne devaient, plus tard, émouvoir le chancelier Hitler.

Il refusera toujours de devenir fonctionnaire.

Il se fera inscrire à 18 ans à l'école des Beaux-Arts de Vienne pour le concours de dessin. Au programme des épreuves figurent — est-ce déjà une manœuvre des Juifs? — une composition sur l'Expulsion du Paradis, une autre sur un Episode du Déluge. Ces sujets trop bibliques lui ont-ils coupé l'inspiration? Le fait est qu'il échoue. « Dessin insuffisant ».

A la session suivante, nouvel échec.

Mais on le trouve doué pour l'architecture. On le lui dit. Il conçoit de nouveaux espoirs. Hélas! dans cette voie qui eût pu être glorieuse et paisible, c'est en vain qu'il ira au-devant du succès. La rencontre se fera plus tard, mais ailleurs.

En attendant, il faut vivre.

Très jeune, Adolf Hitler est orphelin. Son père est mort en 1903. Sa mère, cinq ans plus tard. Sans fortune, il part pour Vienne avec, pour tout bagage, une valise d'habits et de linge, mais, a-t-il écrit, avec au cœur une volonté inébranlable de devenir quelqu'un.

Ses six années viennoises sont dures, humiliantes et pénibles à l'extrême. Sans relations, sans amis, sans parents, sans profession précise, le futur maître du Reich vit d'expédients et parfois d'aumônes. Il est hébergé dans un asile de nuit, mêlé à un pauvre troupeau de clochards faméliques. Il a faim lui-même, souvent.

« La faim, a-t-il écrit, fut alors le gardien fidèle qui ne m'abandonna jamais, la compagne qui partagea tout avec moi. C'était une bataille continuelle avec cette amie impitoyable. » Et ailleurs : « Quiconque ne s'est pas trouvé lui-même réduit à la misère (telle qu'elle sévissait à Vienne au début du siècle) ne la connaîtra jamais. »

Etrange vie que celle que traîne alors dans la grande ville grouillante et hostile ce déclassé douloureux, cet inadapte aigri, ce raté! Il est tour à tour manœuvre de chantier, batteur de tapis, porteur de bagages, marchand de cartes postales invendables, « petit dessinateur » d'enseignes publicitaires, aquarelliste sans clientèle.

Ne retrouve-t-on pas aujourd'hui encore, dans la dureté de ses traits ravagés, les stigmates indélébiles de l'école de l'adversité?

Epave misérable et solitaire, il semble voué aux pires déchéances. Mais non. Hitler résiste au sort contraire, il se raidit contre les puissances invisibles qui l'accablent, il tend toutes les ressources de son être pour dominer, à force de froide énergie, son décevant destin. Il souffre, mais il lutte. Il lutte sans trêve. C'est son combat qui commence : *Mein Kampf!*

Tout, à Vienne, le rebute. La masse amorphe à laquelle il se mêle, les Juifs contre lesquels sa haine vient de se déchaîner, la misère physique et morale qu'il côtoie partout, l'Etat lui-même, bigarrure paradoxale de peuples qui se détestent, et jusqu'à cette monarchie habsbourgeoise qui ne lui inspire qu'un quotidien mépris.

Autriche-Hongrie, 1910... De loin, c'est une très grande Puissance, c'est une armée bardée de fer qui remplit un rôle, qu'on dit traditionnel, de défense de la chrétienté, c'est un Empereur d'âge vénérable dont les favoris blancs, la réputation de sagesse, la présence dévote aux processions eucharistiques et les malheurs familiaux ont fait, dans l'Europe qui réfléchit peu et qui oublie vite, l'objet d'un respect attendri.



# VOLETS

## J. Van Huyneghem & Fils

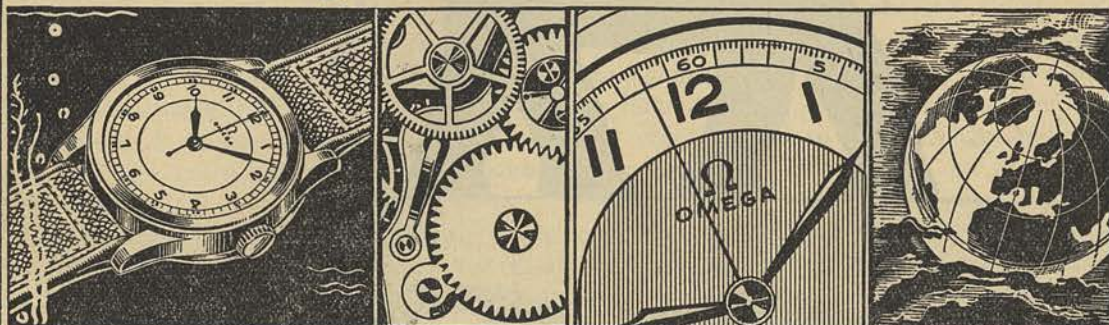
fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.  
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES **Té1 37.28.35**

## OMEGA "Naïad" La nouvelle montre étanche



Boîtier inoxydable en acier Staybrite. Verre pratiquement incassable

Mouvement de précision Omega

Grande aiguille des secondes - pour médecins, ingénieurs et sportsmen

Distribuée dans le monde entier, la montre Omega peut être réparée partout avec un minimum de frais.

à l'eau et à la poussière - contrôlée sous 2 atmosphères de pression avant de quitter l'Usine.

avec bracelet cuir Fr. 725.-

# OMEGA

Record mondial de précision

## LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux  
**ÉGLISES, ÉCOLES  
SALLES DE FÊTES**



## Le "Mosan"

est le plus

**Propre**

**Économique**

**Hygiénique**

**Pratique**

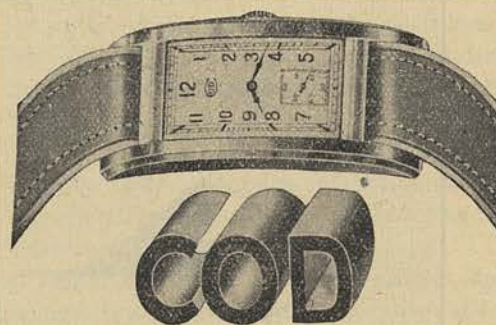
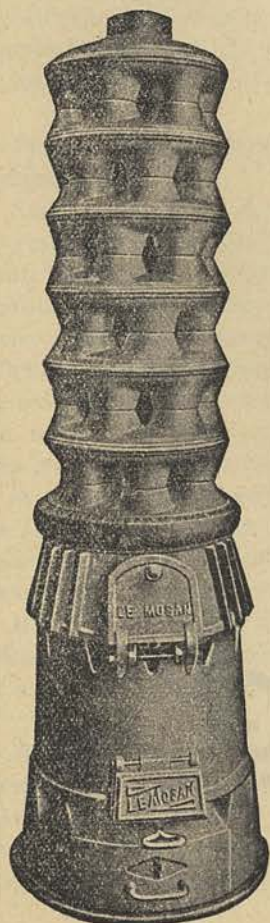
**Solide**

**Élégant**

**et absolument sans danger**

Fondée Anonyme

**LES FONDERIES DE LA MEUSE  
HUY (Belgique)**



**MONTRES  
en tous genres**

Vente exclusive en gros

Marques  
**COD-REGI**

et qualité courante  
Réveils **SWIZA**

Bracelets pour montres - Médailles religieuses en or

**J. LATRUFFE** 162, rue de Laeken  
18, rue des Commerçants  
BRUXELLES

Téléphone : 17.15.02



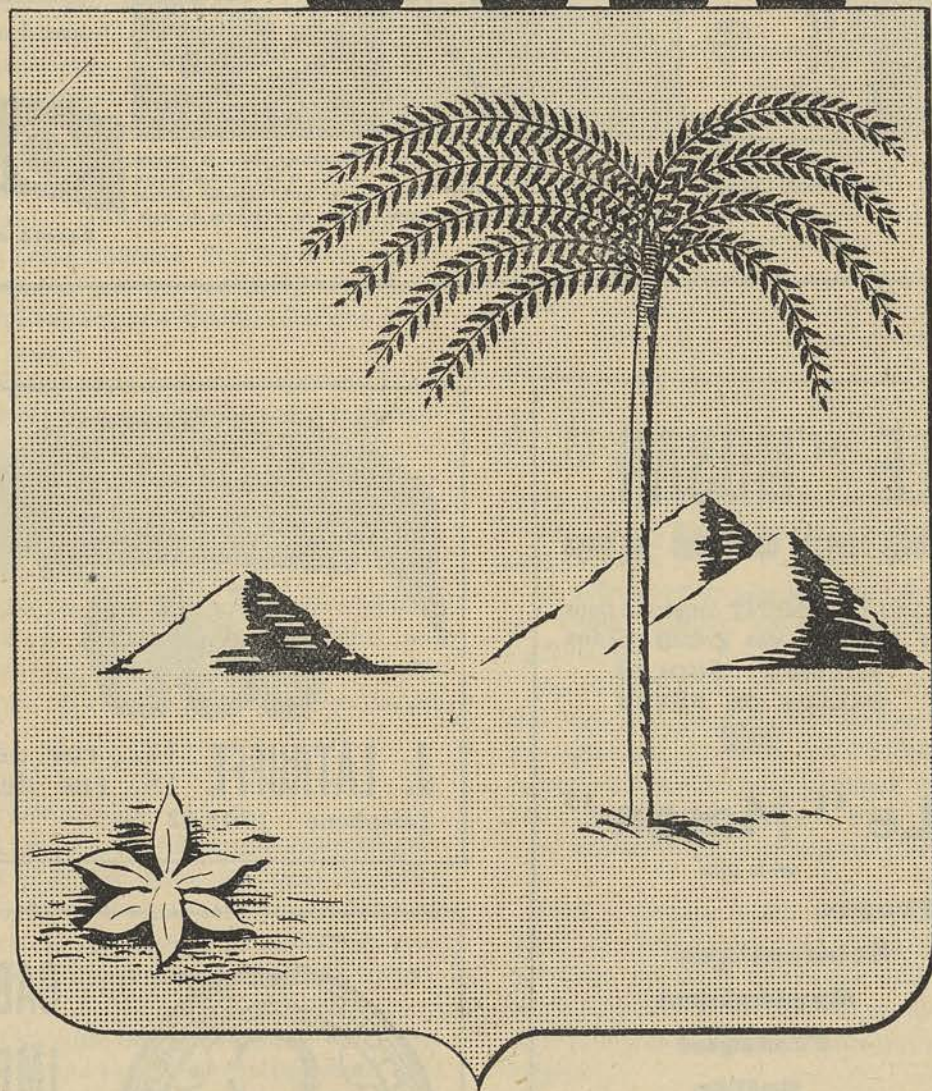
## GABARDINES ET IMPERMEABLES

64-66, RUE NEUVE  
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables



# ÔTE D'OR



1883

LE BON CHOCOLAT BELGE



De près, on aperçoit mieux le faux semblant du décor. L'Etat austro-hongrois est un grand corps sans âme. Ou plutôt — c'est Hitler qui parle — c'est une « vieille mosaïque dont le ciment qui tient les pièces ensemble est devenu vain et fragile; aussi longtemps qu'on ne touche pas à ce chef-d'œuvre, il vous leurre encore d'un simulacre d'existence, mais sitôt qu'on lui porte un coup, il se brise en mille morceaux. Il ne s'agit plus que du moment où le coup sera porté ».

D'autres diront plus tard que la Monarchie dualiste n'a fait don à l'Europe que de la valse viennoise et de la guerre mondiale. Hitler, lui, lui reproche sans merci d'avoir trahi l'idéal de la Germanité. « Les Habsbourg ont fait le malheur de la Nation allemande. Cette dynastie sans conscience qui, par ailleurs, asservit sans scrupule l'Eglise à la raison d'Etat, est hostile à l'Allemagne et aux Allemands. Elle favorise les Tchèques. Elle est décidée à faire de l'Autriche un Etat slave. » Crime inexpiable! péché contre l'esprit aux yeux du jeune Hitler qui se sent au tréfonds de lui-même intensément *Gross-Deutsch*, Grand-Allemand. Né à la frontière bavaroise, il n'a jamais compris pourquoi des barrières séparaient, là, des hommes de même langue, de même sang, de mêmes mœurs, de même habitat. A vingt ans déjà il rêve à l'*Anschluss*, à la réunion grandiose de tous les frères de sa race.

Les Habsbourg, « fléau héréditaire » demeurent le grand obstacle. Il les hait. Il dénonce avec amertume, la flagornerie des journaux qui « rapportent avec un enthousiasme délirant les moindres faits et gestes du Palais impérial. C'est là, écrit-il, un chiqué qui, surtout lorsqu'il est question du « plus sage monarque » de tous les temps, rappelle presque la danse qu'exécute le coq de bruyère, à l'époque du rut, pour séduire sa femelle. » L'histoire ne dit pas à quelle danse il compare aujourd'hui les explosions quotidiennes d'enthousiasme auxquelles la presse du Troisième Reich se livre en son honneur...

Lorsqu'il apprendra plus tard la mort tragique de l'archiduc ami des Tchèques, il écrira avec la sérénité d'un Grand Juge : « C'est le poing de la Déesse du droit éternel et de l'inexorable châtement qui a abattu l'ennemi le plus mortel de l'Allemagne autrichienne. » Car, il s'est toujours cru appelé par la Providence à interpréter ses arrêts.

Plein de ferveur nationale, il est devenu aussi antisémite et antimarxiste.

Son bagage intellectuel est maigre. C'est un primaire et il le restera. Mais il entend meubler lui-même son cerveau qu'il sent bouillonnant d'idées encore confuses. Sans amis, sans maître, il observe et il lit. Il dévore tout ce qui lui tombe sous les yeux. Traités d'économie, pamphlets politiques, ouvrages d'histoire et de philosophie. Cet autodidacte étonnant rumine et remâche toute une littérature lourde et indigeste. Autour de lui il ne rencontre que visages hostiles et incompréhensifs. Ses mains insuffisamment calleuses, son allure d'intellectuel à la manque déplaisent aux ouvriers, ses compagnons obligés de travail. On cherche à l'embrigader dans un syndicat. Il se raidit. Il refuse. Il veut exposer ses raisons. Il ne réussit qu'à exaspérer l'interlocuteur.

Il déteste à la fois la bourgeoisie égoïste qui tolère les iniquités sociales dont il est la victime et le prolétariat ouvrier qui s'enlise et s'avilit dans un matérialisme dégradant.

Meurtri par la vie, il médite toujours, solitaire, sur les causes profondes des misères, des bassesses, des lâchetés qu'il dénombre partout. La réponse lui vient un jour, inspirée sans doute, quoiqu'il s'en défende, par la propagande antisémite du parti chrétien social de Karl Lueger, le grand bourgmestre de Vienne, le seul

Autrichien pour lequel il ait éprouvé quelque estime. Les coupables : ce sont les Juifs! Les Juifs et les marxistes qui, si l'on va au fond des choses, ne font qu'un.

Les Juifs, entrepreneurs patentés d'obscénité et de prostitution. Les Juifs, maîtres tout-puissants d'une presse vénale. Les Juifs, grands ordonnateurs du mensonge permanent. Les Juifs, rebelles à l'art et à tout idéal. Les Juifs, ennemis éternels de la personne humaine. Les Juifs, qui ont soif de la domination du monde. Les Juifs, qui empoisonnent le peuple en lui inculquant le mépris du travail manuel. Les Juifs, qui poussent à la guerre avec la Russie — cette guerre que, par ailleurs, il appelle lui-même de ses vœux! Les Juifs enfin, qui souillent la race allemande et, par des accouplements monstrueux, s'acharnent avec sadisme à sa déchéance et sa décomposition.

Bientôt, la phobie des Juifs tourne à l'obsession. L'air de Vienne devient irrespirable. En 1912 Adolf Hitler part pour Munich.

Il y trouve une atmosphère plus pure, plus saine, plus allemande, que traversent, en tumulte apaisant, les puissantes sonorités wagnériennes. « On ne connaît rien, écrira-t-il plus tard, ni de l'Allemagne, ni de l'Art allemand si l'on n'a pas vu Munich. » C'est alors un immense bourg demeuré provincial malgré ses somptueux palais. La dynastie, symbole des vertus bourgeoises, y jouit d'une honnête popularité. Les houblons sont riches. Les conservateurs font régner l'ordre et la prospérité.

Le vieux régent Luitpold, plus que nonagénaire, teint rose et barbe blanche, exerce paternellement, depuis plus de trente ans, l'interrègne qu'impose l'étrange folie de deux Wittelsbach.

Non loin de là, l'île des Roses et ses mystères mélancoliques rappellent les amours nostalgiques du roi Louis et de Zizi, nom familier d'Elisabeth, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, fugitive et fantasque apparition vouée au rêve, au flirt, au chant et au malheur.

Un prince de la Famille royale, le duc Karl-Theodor, obéissant à une idée fixe, est devenu médecin. C'est un savant oculiste et un bienfaiteur des pauvres. Sa fille a quitté il y a dix ans la Bavière aux sons d'une marche nuptiale et sous une arcade frémissante d'oriflammes blanc et bleu. Elle a lié son sort à celui d'un jeune prince étranger, grand, robuste, timide, au regard bon et doux, animé d'une flamme intérieure. Il s'appelle Albert et sera demain l'image de l'Honneur et de la Loyauté. Elle est elle-même depuis trois ans la troisième reine des Belges. Elle l'est toujours...

Hitler vit à Munich deux années de bonheur obscur sans nuage. Il a vingt-trois ans. Sa santé est frêle. Il a été réformé en Autriche. Il est maigre, maladif et laid. Il peint et dessine des aquarelles, des enseignes. Il fait des projets d'affiches pour commerçants. Il gagne à peine de quoi vivre mais il se sent à l'aise dans un décor et un milieu german. Son existence est devenue paisible, étale. Elle semble devoir être désormais sans histoire.

28 juin 1914.

La quiétude de la vieille cité bavaroise se trouve soudain troublée. Une terrifiante rumeur circule de bouche en bouche : François-Ferdinand, l'héritier du trône des Habsbourg est mort assassiné! Le jeune peintre Hitler apprend la nouvelle dans la rue. Son premier mouvement sera-t-il de pitié pour celui qui n'est plus qu'un cadavre? Non; c'était un ennemi de l'Allemagne : il vient de périr frappé par un juste destin.

Mais Hitler s'est senti inquiet : si, comme il le croit, ce sont de jeunes Allemands qui ont commis le meurtre, ce geste ne sera-t-il pas prétexte à réaction antigermanique en Autriche? Bientôt les nouvelles se précisent : l'archiduc, ami des Slaves, est



tombé sous les balles de l'un d'eux! Paradoxe cruel mais qui suffira à déchaîner les destins. La guerre, que les pacifistes dégénérés ont trop longtemps repoussée, va enfin étendre ses grands bras bienfaisants sur le monde.

Cette fois, c'est pour Hitler « comme une délivrance ». « Emporté par un enthousiasme tumultueux, écrit-il, je tombai à genoux et je remerciai de tout cœur le Ciel de m'avoir donné le bonheur de vivre un tel moment. »

C'est l'heure où l'empereur-roi Guillaume, haranguant du haut de son balcon le peuple de Berlin, prophétise : « Je vous conduis au-devant de temps merveilleux. » La guerre, temps merveilleux!... La paix ne serait-elle plus, comme le dira plus tard Benoît XV, le plus beau de tous les dons de Dieu?

Hitler sera soldat. Mais il ne songe pas à regagner l'Autriche. C'est dans l'armée allemande qu'il aspire à servir. Le roi Louis III agréa sa supplique. Il est incorporé dans le 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie bavarois.

Quand pour la première fois il revêt l'uniforme, il se sent un autre lui-même. Sa joie et sa reconnaissance « ne connaissent point de limites ». « Ainsi commença pour moi le temps le plus inoubliable et le plus sublime de toute mon existence terrestre. »

Son régiment est envoyé en Flandre. Pas un instant sa pensée ne se porte sur le malheur injuste qui est fait à un petit pays crucifié. De la Belgique, il ne dira qu'un mot dans *Mein Kampf* : pour rappeler les « francs-tireurs »!

S'il a « franchi le Rhin, c'est pour protéger ce fleuve, allemand entre tous, contre l'avidité de l'ennemi séculaire »... la France!

« Lorsqu'à Niederwald, à travers les tendres voiles du brouillard matinal, les premiers rayons du soleil font briller à ses yeux le monument de la *Germania*, la vieille *Wacht am Rhein* s'élève de l'interminable train militaire et sa poitrine est trop étroite pour contenir son enthousiasme. »

Un souffle épique passe dans le récit de son premier contact avec le feu :

« Nous marchions en silence en Flandre dans une nuit froide et humide et lorsque le jour commença à se dégager des nuages, brusquement siffla par-dessus nos têtes un salut d'acier et entre nos rangs frappèrent avec un bruit sec les petites balles fouettant le sol; mais avant que le petit nuage ne se fût dissipé, retentit de deux cents gosiers le premier hurrah! à la rencontre du premier messenger de la mort. Alors commencèrent les crépitements des balles et les bourdonnements des canons, les chants et les hurlements des hommes, et chacun se sentit happé, les yeux fiévreux vers l'avant, toujours plus vite, jusqu'à ce qu'enfin subitement le combat se déclençât loin au delà des champs de betteraves et des haies, le combat corps à corps. Mais de loin arrivaient jusqu'à nos oreilles les accents d'un chant qui nous gagnait peu à peu, qui se transmettait de compagnie à compagnie, et quand la mort commença ses ravages dans nos rangs, le chant s'empara de nous aussi, et nous le transmîmes plus loin à notre tour : *Deutschland, Deutschland über alles; über alles in der Welt!* »

Hitler est un soldat splendide, discipliné jusqu'à l'obséquiosité endurant, courageux. Il est blessé deux fois. Il ne quittera le front que pour l'hôpital.

Jamais pourtant cette armée allemande, dont il a vanté vingt fois les qualités incomparables, ne distingue en lui des mérites qui eussent pu lui valoir des épaulettes ou des galons. Celui qui devait devenir maître de la grande Allemagne et fondateur d'Empire demeure simple soldat durant ses quatre ans de tranchées.

En a-t-il ressenti quelque amertume? Il déplorait souvent la faiblesse des autorités civiles et militaires. L'Empereur avait tort

de croire à l'union des partis. Il eût fallu emprisonner les meneurs, les faire passer en justice, dissoudre les groupes politiques, ajourner le Parlement, réprimer le défaitisme, pourchasser les embusqués. Il eût fallu surtout organiser la *propagande*. Ah! s'il avait pu être chargé, lui, de cette mission de choix! Il s'y sentait appelé par un souffle d'En-Haut.

« Je ressentis la perfidie de la fatalité qui me maintenait à une place à laquelle le geste fortuit de n'importe quel *nègre* pouvait m'abattre d'un coup de fusil, alors que j'aurais pu rendre d'autres services à la Patrie! »

9 novembre 1918 : la Défaite et la Révolution!

La rafale du désespoir a passé sur l'Allemagne impériale.

Dans un affreux tourbillon destructeur, les trois colonnes de l'Etat se sont effondrées. Ni la Monarchie dépositaire de la Tradition, ni la merveilleuse armature des cadres modèles des fonctionnaires prussiens, ni l'armée aux articulations d'acier n'ont pu résister. Les trônes se sont écroulés. L'Empereur est en fuite. La populace prend possession du pavé, du pouvoir. La démocratie, non, la plèbe victorieuse hurle insolemment sa joie.

« Berlin, avouera Scheidemann, ressemble à une maison de fous. » A Paris, à Londres, à Rome on contemple avec une complaisance sereine et inconsciente les résultats de la Victoire. Un officier allemand décrira sa Patrie « semblable à une plaie dont les bords, pressés par des mains brutales, laissent couler le sang et le pus ».

L'Allemagne, la grande Allemagne des Niebelungen, des chevaliers teutoniques, de Barberousse et du grand Frédéric, du Palais des Glaces de Versailles, de Schiller et de Wagner, de Francfort, de Moltke et de Bismarck, des hussards de la mort et des immortels *feldgrau* de la Grande Guerre, l'Allemagne a perdu son âme!

Le soldat Hitler, gazé au cours des derniers combats, non loin d'Ypres, souffre intensément. Moins de sa propre blessure que de celle dont il voit saigner la Patrie qui, sous ses yeux, s'enfonce dans la boue.

C'est à l'hôpital de Pasewalk, en Poméranie, où l'on soigne ses yeux gravement atteints, qu'un vieux pasteur est venu lui apprendre que la guerre a pris fin. « Le vieil homme, a-t-il raconté, très digne, paraissait tout tremblant quand il nous annonça que la patrie était maintenant une république et qu'il fallait prier le Tout-Puissant de ne pas refuser sa bénédiction à ce nouveau régime et de ne pas abandonner notre peuple dans les temps qui allaient venir. Puis, et alors des pleurs contenus commencèrent doucement à faire trembler sa voix, tandis que dans l'assistance tous les cœurs souffraient de la plus extrême oppression et que nul, je crois, ne pouvait empêcher les larmes de couler de ses yeux, il tenta de continuer son récit : Nous devons maintenant, nous dit ce vieillard, cesser de combattre, notre patrie ayant perdu la guerre et se rendant à merci allait être exposée à de dures contraintes, il faudrait accepter les conditions d'armistice et s'en remettre à la générosité de l'ennemi. Je n'y tins plus alors, de nouveau tout s'obscurcit à mes yeux; à tâtons, chancelant, je regagnai le dortoir, me jetai sur ma couche et enfouis sous la couverture et les coussins ma tête brûlante. »

Pour la première fois depuis la mort de sa mère, Hitler a sangloté, longuement. De douleur, d'indignation et de honte.

Comme il haïra cette République de Weimar qui, dira-t-il, n'a de racine que dans une société de souteneurs, de voleurs, de déserteurs, d'embusqués et d'autres canailles, qui a sali les plus glorieux soldats, craché sur eux, leur a arraché leur croix, leurs insignes, leur cocarde, dénigré leurs exploits et piétiné leurs drapeaux, qui est née de la trahison la plus lâche, de l'ignominie



la plus basse dans toute l'histoire de l'Allemagne, qui n'a pas d'étendards mais à peine une marque de fabrique, qui n'est qu'une colonie d'esclaves asservis à l'étranger, qui est pour la nation allemande une malédiction, parce qu'elle est, tout entière, entre les mains des Juifs.

Ah! si encore elle avait à sa tête un Robespierre, un Marat un Danton. On eût pu, devant eux, capituler dans l'honneur. Mais non! Le scandale inexpiable des bourgeois allemands est « de s'être mis à plat ventre devant le grêle Scheidemann ou le gros Erzberger ou un Frédérick Ebert ou ces autres innombrables *nains* de la politique démocratique » que la main impure d'Israël a hissés au pouvoir!

Hitler cependant ne perdra ni son courage, ni sa foi. Cette République révolutionnaire est un défi à la Germanité. Elle est moins une catastrophe mortelle qu'un accident passager. « Elle s'ra stupéfaite un jour, prédira-t-il, de voir combien superficiel est l'attachement de ses sujets pour son symbole. » Une âpre lutte va s'engager. Il y sera au premier rang. Il a pris la décision de devenir un homme politique. C'est toujours *son combat* : « *Mein Kampf!* »

Munich vit alors des heures de cauchemar. Kurt Eisner, le petit Juif galicien, tribun, poète et séparatiste, a renversé les Wittelsbach et s'est improvisé lui-même dictateur. Dictateur rouge. Maigre, frêle et barbu, il a l'aspect irréel d'un mage au teint cireux. Il a écrit naguère : « Les rêves du prophète. » Il composera sur l'air d'un cantique hollandais un hymne lyrique à la gloire de la Paix des Peuples : *Der Gesang der Völker*. Il connaîtra en peu de jours la gloire et l'impopularité. Pacifiste sincère, résolu, il ouvre le dossier des Archives secrètes. L'Entente triomphante y trouve la preuve, tant cherchée, des responsabilités allemandes en 1914. Mais son geste, s'il libère sa conscience, le voue aux haines des défenseurs de l'Allemagne impériale. Il est assassiné dans la rue par un jeune lieutenant de la Garde.

Le peuple bavarois le pleure à l'égal d'un héros. Pendant qu'on célèbre sa mémoire au Landtag, un garçon boucher pénètre d'un « pas lourd » dans l'enceinte parlementaire. Posément, il sort son revolver et l'ajuste. Des coups de feu éclatent. Un ministre, Auer, est blessé, un député tué à son banc. « Les soldats restent cloués sur place. » Peu après le docteur Lipps, le nouveau commissaire aux Affaires étrangères, est frappé subitement de folie. Les putsch et les émeutes se succèdent. Le sang coule. On crie *Los von Berlin*. Trois terroristes russes : Leviné, Axelrod et Lewien prennent possession du Palais royal.

L'anarchie et le désordre atteignent au paroxysme. Le bolchevisme triomphe. Munich — la paisible et douce Munich de 1912 — semble vouée au sort d'une Moscou germanique. Mais ces excès appelleront les redressements nécessaires. La Bavière, où un nonce aux traits émaciés d'ascète : Eugenio Pacelli, représente la pérennité de l'Eglise romaine, la Bavière a gardé l'âme religieuse et l'esprit conservateur; elle sera un terrain fertile pour la contre-révolution qui s'annonce.

Partout, dans les salles fumeuses des cafés, dans les greniers, dans les auberges se créent — comme par une génération spontanée — des foyers de réaction nationale. Hitler, qui est toujours soldat, entre en contact avec le parti ouvrier allemand nouvellement formé.

Son président est Karl Harrer, un journaliste dépourvu d'envergure qui, psychologue douteux, gardera toujours l'opinion que Hitler n'est pas orateur. Le chef local, à Munich, est un obscur ouvrier ajusteur, Anton Drexler; c'est un ancien serrurier, chétif de complexion mais chauvin fanatique, à l'âme ardente. Fondateur du parti, il sera, semble-t-il, le premier à lancer le slogan : *Deutschland erwache!*

L'association possède un avoir de 7 marks et 50 pfennigs. On y discute interminablement des questions de comptes et de menue correspondance. C'est, aux yeux de Hitler, un Parlement en miniature, une cuisine de club de la pire espèce. On sollicite son adhésion. Il hésite, puis se décide. Il devient membre du parti sous le n° 7. « Ce fut la résolution décisive de ma vie. »

Tout de suite, il prend en mains la direction de la propagande. On le voit distribuer dans les boîtes 80 invitations au prochain meeting. Au jour fixé, on se retrouve à sept, « toujours les mêmes ».

Il recommence. Le succès est lent, mais il y a progrès. Les auditeurs sont 11, puis 17, 23, 34, 111, 170, 200. Hitler prend chaque fois la parole. Il parle deux heures, trois heures sans se lasser. Il dénonce les Juifs et les marxistes. Il développe des thèmes nationaux. Il prend bientôt conscience de ses dons prodigieux de tribun.

Le 24 février 1920 il se risque à annoncer une assemblée de masse. La vaste salle dont il a fait choix est comble. De violentes bagarres achèvent son succès. La victoire, cette fois, est en vue, exaltante :

« Un brasier était allumé : dans sa flamme ardente se forgerait, un jour, le glaive qui rendra au Siegfried germanique la liberté et à la nation allemande la vie. Sous mes yeux, le relèvement commençait. Et je voyais la déesse de la vengeance inexorable se dresser contre le parjure du 9 novembre 1918. »

Le parti national-socialiste a succédé au parti ouvrier allemand. Dès 1921, il est une puissance dans l'Etat.

Comme ils sont loin déjà les débuts besogneux et sordides, la première permanence, à la Brasserie Sternecker, *Im Tal*, à Munich. Les premiers croyants s'assemblaient dans la petite salle voûtée qui, jadis, avait servi aux Conseillers du Saint-Empire. « Elle était sombre, obscure. La ruelle sur laquelle ouvrait son unique fenêtre était si étroite que pendant les jours les plus lumineux de l'été la chambre demeurait lugubre. Encore, note Hitler, ne pouvions-nous nous plaindre de ce qu'avant notre arrivée on eût enlevé rapidement les boiseries murales datant des Conseillers. »

Le jeune parti possède à présent son local, ses cadres, son journal. Il a son emblème, cette croix gammée mystérieuse, venue on ne sait comment des régions baltes et de la lointaine Asie et qui deviendra le symbole obligé de la lutte pour le triomphe de l'Aryen.

Il a ses troupes d'assaut, des hommes que Hitler a décrits « agiles comme le lévrier, coriaces comme le cuir, durs comme l'acier Krupp ». Ils manient le gourdin, la matraque et le revolver. Ils sèment sur leurs pas une terreur salutaire. Ils mettent, sans pitié pour les faibles, la Force, le Fer et le Feu au service de l'Idée. « La Révolution, a dit Napoléon, est une idée qui a trouvé des baïonnettes. »

Les adhésions affluent. C'est Dietrich Eckhardt, le poète, et Ernst Roehm, le brillant capitaine au regard inquiétant, qui, passant au parti avec son « poing de fer », y insère la *Reichswehr*, et Herman Goering, l'héroïque homme-volant. Ils retrouveront Gottfried Feder, l'inventeur malheureux, et Alfred Rosenberg, l'impitoyable théoricien d'un paganisme des âges nouveaux, et Rudolf Hess, et Goebbels, et tant d'autres.

Tant d'autres, et Ludendorff. Le vieux maréchal n'a pas encore écrit la *Guerre totale*, mais il l'a faite. Il est le fantôme épique de l'armée impériale; Antéchrist en casque à pointe, il aime à se dire l'ennemi personnel de la Rome des Papes. Il demeure pour la *Reichswehr* le grand guerrier vaincu. Contre lui pas un soldat allemand ne portera la main.

Mais Hitler est leur chef à tous. Il les domine et les dépasse. Son dynamisme s'exerce sur eux comme il s'étend sur les assem-



blées frémissantes. Animateur qui ne laisse rien au hasard, sa technique est parfaite, sa psychologie des masses sans fêlure, son pouvoir de fascination souverain.

Il est le Génie vivant de la Propagande et de l'Agitation.

Tout, sous son impulsion, va concourir à l'œuvre de rénovation qui s'affirme : la musique et les chœurs, les parades et les défilés, les cris de guerre et les expéditions punitives, les couleurs flamboyantes des drapeaux, l'affiche, l'image, le livre, le journal.

Mais avant tout, et au premier plan, la parole. La parole du Chef. C'est elle qui remue les foules. C'est elle qui bouleverse les consciences, c'est elle qui prend d'assaut les esprits et pénètre les cœurs. C'est elle qui change les sceptiques et les révoltés en apôtres, et les ennemis haineux d'hier en enthousiastes *Parteigenossen* de demain. C'est la parole du chef, et son pouvoir magnétique, qui fera la révolution des âmes et qui va engendrer l'Allemagne nouvelle.

« La grande masse, écrira Hitler, se soumet *toujours* à la puissance du verbe. » Et ailleurs : « C'est par la *parole*, et non par l'écrit, que se sont faits tous les mouvements qui ont transformé le monde... »

Comme il bouscule et fustige les manières courtoises, les allures vieillottes et les méthodes désuètes de ces partis « bourgeois » qu'il poursuit de son mépris insultant ! Chez ces velléitaires, tout est demi-mesure et modération, anachronisme et timidité. Est-ce ainsi qu'on conquiert et qu'on relève un peuple ?

Le nazi, lui est l'apôtre de la violence et de la brutalité. L'intolérance sera sa loi. « Une assemblée politique, dira-t-il, doit finir par une éruption *fanatique* des passions raciales et nationales. » Pour les déchaîner, tous les moyens sont bons. Qu'on ne se soucie point de vérité objective ! C'est *aux sens* de la foule qu'il faudra faire appel.

8 novembre 1923. L'Allemagne républicaine a perdu — en apparence — la guerre de la Ruhr. A Paris, M. Poincaré, la barbiche en bataille, brandit, triomphant, des textes de droit.

En Bavière gronde une sourde colère. Hitler va défier le destin. Il prend la tête d'un groupe d'hommes en armes, envahit, revolver au poing, la Brasserie *Bürgerbrau*, y proclame la révolution nationale et la déchéance du gouvernement « juif » de Berlin.

Le lendemain, avec Ludendorff, qu'il entraîne à son corps défendant dans cette étrange aventure, il tente une marche qu'il veut triomphale dans les grandes artères de Munich. Il y a, ce 9 novembre, cent vingt-quatre ans, jour pour jour, qu'un jeune officier corse, vainqueur du dix-huit brumaire, est entré dans l'histoire.

Mais les temps n'étaient pas révolus. Les troupes loyales — car il en reste — ouvrent un feu meurtrier. Frappés à mort, devant la *Feldherrnhalle*, seize nazis s'affaissent. Hitler lui-même tombe sur le sol. Il se relève le bras luxé et s'échappe en courant. Plus tard on lui reprochera cette fuite sans gloire. Mais n'a-t-il pas senti d'instinct qu'au premier coup de feu il avait perdu la partie ? Et ne lui faut-il pas réserver l'avenir ?

La justice bavaroise « sévit » contre l'agitateur. Elle use d'une modération inspirée de démocratie et proche de la complicité. Condamné à cinq ans de forteresse, Hitler se voit promettre un sursis au bout de six mois.

Il fera sa prison, dans un confort bourgeois, à Landsberg, sur le Lech. Il y écrira *Mein Kampf*.

*Mein Kampf*, magma étonnant de clairvoyance prophétique et d'indigentes banalités, d'accents épiques et de propos d'une platitude qui fait mal, de sens pratique et d'idéalisme brumeux ; *Mein Kampf*, cocktail capiteux d'idées confuses et d'éclairs de génie.

Point d'ordre ni d'enchaînement logique. C'est un fleuve

tumultueux qui suit son large cours. C'est une doctrine qui s'affirme plus qu'elle ne se démontre. Elle est sûre d'elle-même et de l'avenir qui l'attend. Elle est, dit la préface, fixée « une fois pour toutes ». La Bible ou le Coran souffrent-ils révision ?

Un double *leitmotiv* y revient, lancinant. Un double impératif qui s'inspire avec assurance d'une Providence qui devient l'annexe du parti.

Deux mots d'ordre, à la fois dynamiques et cruels :

« L'ennemi, c'est le Juif, et il faut le détruire. L'Allemagne doit grandir et il lui faut des terres. »

L'Aryen doit rester pur. Tout mélange est impie. Le devoir de l'Etat est de sauver le sang. L'animal donne à l'homme un salutaire exemple. Le croisement des races est le plus grand péché.

Avec quelle hauteur dédaigneuse *Mein Kampf* moquera les pauvres missionnaires qui, sous le ciel d'Afrique, vont donner à des « demi-singes » un enseignement qu'ils ne souhaitent ni ne comprennent. Ah ! que ne demeurent-ils sur le sol de la vieille Germanie pour y donner leurs soins à la santé des corps. « Ce serait là, dit-on, une œuvre plus agréable à Dieu. » Car il n'y a point de mesure commune entre l'auteur d'une Bible raciste et un Père Damien, lépreux d'Océanie...

Mais quand la race sera sauvée, une autre tâche attendra le parti. Le peuple allemand devra s'étendre. « La charrue fera alors place à l'épée — ce sont les premières lignes de *Mein Kampf* — et les larmes de la guerre prépareront les moissons du monde futur. »

Les frontières de 1914 sont « illogiques » et trop exigües. Elles devront déborder vers l'Est. « Nous mettons terme à la politique coloniale et commerciale d'avant-guerre et nous inaugurons la politique territoriale de l'avenir. » Seul l'intérêt allemand devra inspirer les décisions du chef : il faut éliminer sans pitié « toute considération de parti, de religion ou d'humanité. » Vingt fois dans *Mein Kampf* passe l'éloge exaltant du glaive germanique. Sa mission apparaît grandiose et sainte. « L'humanité a grandi dans la lutte. La paix éternelle la conduirait au tombeau. » « La puissance du glaive victorieux pourra seule donner à notre peuple le *sol* dont il a *besoin*. » « Le but de notre politique est d'assurer à notre peuple allemand le territoire qui lui revient en ce monde. Cette action n'est pas une atteinte aux droits sacrés de l'humanité. Elle justifie de faire couler le sang. » Et les dernières lignes concluent : « Un Etat qui, à une époque de contamination des races, veille jalousement à la conservation des meilleurs éléments de la sienne doit devenir un jour le maître de la terre. »

Conquêtes de territoire, annexions, théorie de l'espace vital, aspiration à l'hégémonie, tout cela est écrit en lettres de feu dans les pages de *Mein Kampf*. Les hommes d'Etat occidentaux, que l'entrée des unités motorisées allemandes à Prague a plongés dans une stupeur déconcertée, ne savaient-ils donc pas lire ?

20 décembre 1924. Hitler est sorti de prison. L'auréole du martyr l'a sacré héros national. Il attendra son heure. Il sait que les jeux sont faits. Elle sonnera bientôt.

Il garde l'offensive et choisit le lieu du combat. Soulevées en vagues d'assaut massives, ses idées-force gagnent chaque jour un terrain qu'elles ne perdront plus. La République de Weimar, si jeune et déjà si usée, abandonne une à une ses pauvres tranchées et ses bastions illusoire. La peau de chagrin des libertés allemandes se rétrécit sous la pression du temps. Le drame connaîtra encore des épisodes angoissants ou burlesques. Ils sont dans toutes les mémoires. Mais l'épilogue n'apparaît plus douteux.

Le 30 janvier 1933, à midi, le feld-maréchal von Beneckendorf



und Hindenburg, que les caprices d'un sort plein d'humour ont fait à quatre-vingt-cinq ans espoir des gauches et symbole ultime de la démocratie, confie à l'Autrichien Hitler la chancellerie du Reich. Le soir, un flot de peuple, immense, vient clamer sa joie devant le palais de la *Wilhelm Platz*. Une retraite aux flambeaux jette dans la nuit qui tombe la flamme jaillissante de la ferveur patriotique retrouvée. Le pavé de Berlin retentit du sourd piétinement de légions en marche. Les musiques militaires font éclater *Unter den Linden* des fanfares guerrières et le *Reichspräsident* Hindenburg, d'un geste machinal, se scande lui-même de sa canne d'infirmes les refrains entraînants de la nouvelle Allemagne.

Hitler a-t-il gagné *son combat*? Pas encore. Des rumeurs inquiétantes se lèvent. La boue que toute révolution remue reste accrochée aux lieutenants du vainqueur.

La discorde et la jalousie entament déjà l'armature du régime. On parle d'indiscipline, de félonie et d'immoralité. La rivalité, l'ambition et l'intrigue gangrènent le camp des vainqueurs. On entend fredonner dans l'ombre un refrain équivoque : « Aiguissez vos longs couteaux sur le bord du trottoir! » Dans les Maisons brunes de Munich on conspire à la fois contre l'ordre hitlérien et contre l'amour normal. C'est la nuit, la terrible nuit du 30 juin.

Nuit du 30 juin 1934... Dans le ciel noir de Germanie, a passé le vol d'un avion blanc. C'est un lourd trimoteur Junkers qui fonce vers le Sud. Hitler, les traits tendus, occupe la carlingue. Messenger moderne des vengeances d'En-Haut, le Führer, justicier sans appel, viendra d'où vient la foudre. De ses mains il va débriquer la plaie purulente. Des têtes vont tomber. Des coupables et des innocents vont périr. Schleicher, Gregor Strasser, Klausener, et vingt de ses compagnons d'armes qui, hier, en bravant la mort, ont hissé le chef au pouvoir, paieront de leur vie des crimes qu'ils n'ont pas tous commis. Roehm lui-même, l'ami des bons et des mauvais jours, trouvé traître au parti, sera abattu comme un chien dans la geôle où on l'a jeté. Mais l'ordre nouveau sort intact, et plus fort, du baptême du sang. La raison d'Etat a dicté ses arrêts. La victoire est, cette fois, totale.

N'est-ce pas Jaurès qui, pour excuser les crimes des hommes de 93, a écrit : « Ils ont demandé à la mort de faire, autour d'eux, l'unanimité immédiate dont ils avaient besoin »?

Le 1<sup>er</sup> juillet 1934 Hitler est seul maître des destins de la Germanité. Sa logique sera implacable. Ses promesses? Il les tiendra toutes. L'ennemi de la race, le Juif, sera traqué comme une bête impure, comme un fauve malfaisant. La peine moyenne de la mort civile, la confiscation des biens et l'amende collective seront remises en honneur, sous le signe de l'ordre et du patriotisme et à l'avantage — provisoire — des finances de l'Etat. Les « mauvais bergers » qui, à la faveur d'une démocratie hypocrite, distillaient le poison au rude peuple des usines et des hauts fourneaux seront jetés sans merci dans les camps de concentration. Faulhaber le cardinal et Niemöller le pasteur, robe rouge et robe noire, derniers tenants des droits périmés de la personne humaine, seront mis hors d'état de nuire et voués au mépris de tous les vrais Aryens.

Devant les synagogues en flammes et les églises qu'on voudrait serves, Leni-Riefensthal chantera la grandiose et païenne épopée de la gloire olympique des muscles et du corps...

Il a rendu à l'Allemagne épuisée la conscience de sa force, la joie de grandir et le goût du travail. Il l'a fermée au rayonnement de la doctrine du Christ, au grand amour divin des hommes, de tous les hommes, au sens et à la splendeur de la liberté.

Sans répandre de sang, il réunira à son peuple dix millions de frères trop longtemps séparés.

En septembre 1938, à Munich, le Führer-Chancelier dictera sa loi à l'Europe consentante. Les premières pages de *Mein Kampf* se traduiront en droit européen nouveau.

Munich, septembre 1938! Hitler a-t-il songé ce jour-là à la première réunion des « sept » dans la chambre étroite de la Brasserie Sternecker : *Im Tal*, sous la présidence absurde de ce Karl Harrer qui avait décidé qu'il n'était pas orateur?

En mars 1939 Hitler recevra l'humble visite d'un prélat aux traits frustes dont un peuple en désarroi a fait son Premier ministre. Il s'appelle Tisso. D'autres l'appelleront le Borms de Bratislava. C'est à peine si le maître du Reich connaissait l'existence de ce personnage falot. Mais quelques heures lui suffiront pour arrêter de nouveaux destins. Il reconstituera d'un geste le Saint-Empire romain germanique et s'improvisera protecteur de dix millions de Tchèques, au nom des mille ans d'histoire commune pendant lesquels ces Slaves obstinés n'avaient cessé de lutter contre l'oppression de l'Allemand impérieusement tourné vers l'Est.

Aujourd'hui, le sort de l'Europe semble entre les mains de cet homme unique — figure attachante et terrible, puissante et inhumaine, en dehors des normes et par là-même anormale — âme d'acier qui ne connaît ni la discipline d'une religion qu'il a répudiée pour y substituer la sienne, ni la douceur apaisante d'un foyer qu'il n'a pas su ou voulu fonder. Solitaire dans son orgueil farouche, conscient de son infailibilité, indifférent aux notions désuètes du Droit, de l'Équité, de la Justice ou aux commandements du cœur, il réunit en lui un esprit de décision froide et infrangible, une sorte de délire sacré et l'instinct, jamais en défaut, de la mesure des possibilités du moment.

De larges avenues s'ouvrent ainsi magnifiques, sans limites, infinies sous les pas de son peuple, du peuple nouvellement élu, de la race précellente, et revenue à sa pureté première, que *Mein Kampf* appelle à renouveler l'ère des grandes migrations humaines et à la domination du monde.

Et pourtant il demeure vrai, dans sa banalité éternelle, le vers démodé du poète. Sa vérité est de tous les jours et de tous les temps, de tous les peuples et de toutes les races. Elle vaut pour tous les hommes et pour tous les pouvoirs. Elle est brutale, mais elle est bienfaisante. Elle ouvre l'espoir que le déclin de ces valeurs morales et spirituelles qui nous demeurent chevillées au cœur ne sera pas sans revanche un jour :

*Non, l'Avenir n'est à personne  
Sire — plèbe, ou Führer — l'Avenir est à Dieu!*

PAUL STRUYE.

---

## La revue catholique des idées et des faits

**la revue belge d'intérêt général la plus vivante,  
la plus actuelle, la plus répandue.**

**Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,  
politiques, sociaux, littéraires, artistiques  
et scientifiques.**

---



Problèmes actuels...**Le tournant...**

A tort ou à raison, le Continent paraît être arrivé à la conclusion que la Grande-Bretagne se refuse à réarmer efficacement. Au cours d'un long voyage, coupé par un court retour à Londres, je viens de visiter le Portugal, l'Espagne, la France et l'Italie; et j'y ai rencontré de nombreux voyageurs venant d'ailleurs. Certes, il reste possible qu'au dernier moment la politique anglaise se ravise, mais au début d'avril il paraissait évident qu'en France comme en Italie — et sans doute aussi en Allemagne — la décision anglaise de ne pas créer une armée adéquate était tenue pour acquise.

Elle avait été incertaine pendant de nombreuses semaines. Des semaines critiques. La nécessité pour l'Angleterre de se décider rapidement, si jamais elle se décidait, pour une armée était tellement évidente que les uns redoutaient toujours que Londres optât pour l'affirmative et que les autres espéraient encore contre toute espérance, bien que ce fut un espoir diminuant toujours au fur et à mesure que les semaines passaient. Chaque démonstration verbale nouvelle ranimait les espoirs des uns et les craintes des autres de voir succéder aux mots quelque chose de pratique. Mais rien ne suivit; aussi apparut-il, en fin de compte, comme certain, que l'occasion avait été manquée. En gros et dans les grandes lignes, l'un des camps, c'est la petite clique autour de la dictature de Berlin; l'autre camp, c'est Paris; tandis qu'un troisième camp, qui pouvait encore être considéré comme pratiquement neutre, c'est Rome. Ce dernier facteur, le jugement du gouvernement italien sur les chances d'un réarmement anglais, était le plus important parce qu'il faisait contrepoids. Que si le gouvernement italien avait conclu — même tardivement dans ce processus d'hésitations et de verbiage — que l'Angleterre se déciderait finalement à créer une armée, l'isolement de l'Allemagne eût commencé. Il est trop clair que le gouvernement italien, après s'être attendu à une décision anglaise que d'ailleurs il souhaitait, est arrivé à la conclusion qu'elle est de moins en moins probable. Même la récente déclaration de M. Chamberlain affirmant que toute attaque contre la Pologne se buterait à « toute la force » de l'Angleterre fut encore prise pour autre chose qu'un simple assemblage de mots. Mais les semaines passaient sans que rien ne fût fait. Et il semble bien que rien ne se fera...

Déjà les puissances secondaires étaient arrivées à cette conclusion; elles commençaient à céder à la pression allemande. Par l'annexion de Memel, les trois Etats baltiques tombaient au pouvoir de Berlin, car sans Memel la Lithuanie ne peut rester indépendante et ceux qui gouvernent en fait, sinon techniquement, les deux autres Etats — Lettonie et Esthonie — sympathisent assez avec la Prusse. La Lithuanie était la clef de voûte. Sa chute a fait crouler l'arc.

Il semblerait donc qu'il n'y eût plus rien à faire. Sans doute, l'allure des événements et la mentalité de ceux qui gouvernent à Berlin peuvent provoquer encore, même maintenant, un brusque revirement, mais il reste très peu de chances. Pour résister à la Prusse, l'Angleterre est considérée comme ayant quitté l'arène.

Si cela est, comme il semble évident au moment où j'écris ces lignes, la volonté de résistance chez ceux qui sont responsables de notre sort, à nous Anglais, a fait faillite. Ce qui ne veut d'ail-

leurs pas dire que nous ayons à considérer l'avenir sous un aspect trop tragique. Il ne s'ensuivra pas nécessairement une catastrophe. Il n'est même pas probable qu'il y aura une catastrophe. Ce qui arrivera, c'est une pression toujours croissante à laquelle nous céderons graduellement, point par point; c'est aussi une perte de prestige et de réputation, mais qui ne sera ressentie que lentement; c'est enfin une perte de force réelle qui ne sera apparente que quand elle portera son fruit inévitable: un revenu national en déclin. Nous ne ferons, après tout, que suivre la voie que tous les Etats bancaires ont suivie dans le passé. Deux d'entre eux seulement furent détruits. Les autres déclineront confortablement, prolongeant le processus pendant des générations, jusqu'à ce qu'un beau matin les gens s'éveillent pour apprendre que ce qui avait été jadis une grande puissance n'était même plus une puissance du tout. Dans certains cas, la transition fut même plus confortable encore. L'Etat bancaire et mercantile en déclin resta riche longtemps après la fin de sa puissance militaire. Mais le certain, c'est que, quelle que soit la consolation que nous cherchions et que nous escomptions raisonnablement, elle postulera que nous envisagions un futur très différent de notre grand passé.

Toutes espèces d'excuses seront formulées (et le sont déjà dans le privé) pour justifier la décision apparemment prise par nos gouvernants. Les Trade-Unions, opposées jusqu'ici à la création d'une armée, se seraient ravisées si, en même temps, les bénéfices sur les armements eussent été non plus à des particuliers, mais à l'Etat; si les hommes dont le travail crée les armes eussent été assurés que le fruit de leur travail ne serait pas amassé par des patrons capitalistes. On prétend qu'une pareille révolution est impossible en Angleterre. On cite la faillite relative de l'impôt sur les gros bénéfices pendant la Grande Guerre, les défauts du système, l'impossibilité de créer une vaste machinerie nouvelle pour l'administration d'usines nationales, etc., etc. Ce que l'on ne dit jamais, et ce qui est pourtant la clé de toute l'affaire, c'est l'attitude de notre monopole bancaire conduit par la Banque d'Angleterre. C'est eux qui avancent les crédits, eux qui sont bien décidés à continuer à percevoir leur tribut. Mais tout cela appartient maintenant au passé. Y revenir est bien futile si, de fait, l'idée d'une armée a été définitivement abandonnée.

\* \* \*

Nous nous trouvons devant un grand moment, non seulement de l'histoire de l'Angleterre, mais de celle de l'Europe. La fin d'un long chapitre de l'histoire de la chrétienté et le commencement d'un nouveau qui traitera d'un monde où il n'y aura plus de chrétienté digne de ce nom. Car la déroboade de l'Angleterre devant le défi suprême, entraîne celle de l'Occident. Dans les circonstances actuelles, la France n'est pas à même d'assumer à elle seule le rôle de champion. Certes, il est vrai que les traditions de notre civilisation ont été sauvées, en partie, et même partiellement renforcées par la victoire du camp chrétien en Espagne et par l'écrasement, là-bas, de la tentative communiste. Il est vrai que le nouveau et puissant royaume d'Italie, bien qu'atteint d'idolâtrie étatique, reste le gardien d'une haute tradition héritée des siècles chrétiens. Il est même vrai que les forces subversives en France ont été matées et qu'une réaction vers la tradition s'y dessine, capable de mener à une transformation de ce pays et à la fin d'un long épisode de désagrégation interne et de faiblesse. Mais la « chose » qui défia l'Angleterre et l'Occident, cette « chose » dont le vrai nom est : *Prusse*, sous quelque autorité, sous quelque nom d'emprunt qu'elle apparaisse, cette « chose » est davantage encore l'ennemie mortelle de notre culture que le communisme lui-même. Le triomphe de



# Bien meilleur et moins cher!

« On en a toujours pour son argent » dit un vieux proverbe. Mais c'est inexact lorsqu'il s'agit du Superchocolat « Jacques ».

Les gros bâtons de « Jacques » ne sont vendus qu'un franc, c'est-à-dire bien moins que ce qu'ils valent en réalité, et leur ma-

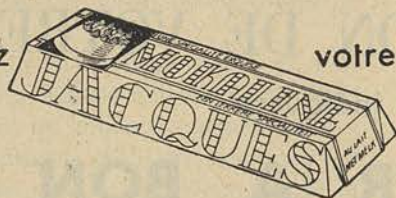
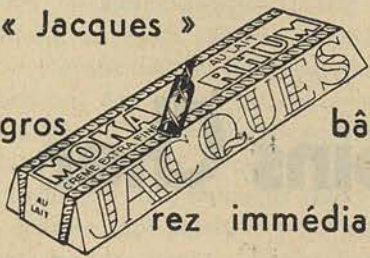
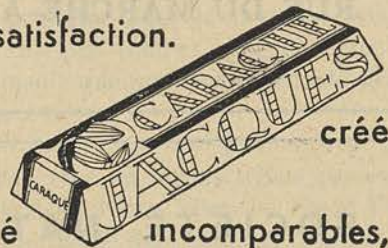
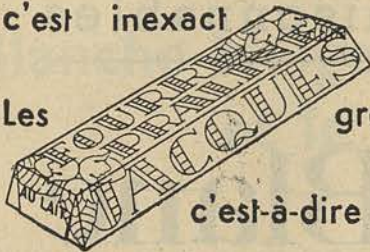
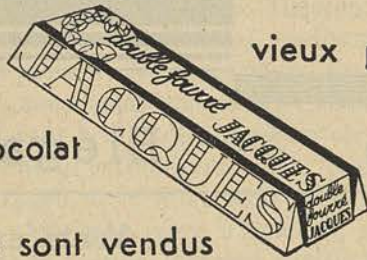
gnifique qualité vous assure le maximum de satisfaction.

Achetez donc du Superchocolat « Jacques » ; il a créé pour vous une gamme d'une richesse et d'une variété incomparables,

répondant à tous les goûts. Achetez aujourd'hui même et dégustez dans la gamme de

« Jacques » quelques-uns de ses gros bâtons : vous lui accorderez immédiatement votre confiance.

Chaque jour, dégustez votre gros bâton de



Le Superchocolat « Jacques » a édité, au format 30x40, un nouveau portrait en couleurs de Sa Majesté le Roi Léopold III, dû aux talentueux portraitistes Damien et Rutten. Votre fournisseur habituel de Superchocolat « Jacques » vous remettra un exemplaire de ce tableau en échange de 50 emballages de gros bâtons de Superchocolat « Jacques ».

SUPERCHOCOLAT



JACQUES



Pour votre Linge de maison,  
Tissus blancs - Couvertures,  
Bonneterie - Chemiserie  
N'employez que les articles marque

“ FOX ”

---

---

Qualité — Éléance — Prix raisonnables

---

Vente exclusive en BELGIQUE :

**Grande Maison de Blanc**

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

---

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES

---



Voyagez en CHEMIN DE FER

c'est

**Plus Sûr - Plus Rapide - Moins Cher**

Adressez-vous à la STATION DE VOTRE LOCALITÉ

qui vous indiquera

**COMMENT VOYAGER A BON MARCHÉ**

---

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES



la Prusse entraînera non pas la fin de la tradition européenne, mais sa division, de telle manière que, seule, une partie restera en contact avec son passé. Dans une pareille Europe, l'Angleterre — bien que peu de gens s'en rendent compte et que presque personne ne le dise — ne cesserait de décliner pour n'être plus, finalement, en face de ses rivaux, qu'une puissance mineure. Car nous avons toujours vécu par la tradition générale de l'Europe dont nous étions un élément. Nous n'avons cessé de vivre de la culture européenne et de la conception européenne du droit — romain dans son origine. Malgré que l'Angleterre se fût révoltée contre cette tradition et qu'elle s'en fût partiellement séparée, à la Réforme, telle était la condition de notre être. Dans ce qui resterait de l'Europe, l'Angleterre survivrait peut-être, mais plus au premier rang. Cet honneur, avec ses avantages, passerait à d'autres.

HILAIRE BELLOC.

---

## Blanche-Neige et le Négus blanc

---

Il était une fois une petite fille, la plus jolie qu'on eût su voir : sa mère en était folle et la mère-grand plus folle encore. Mais à contempler la petite Géraldine, car tel était le nom de cette charmante personne, les autres parents, les amis et même les étrangers partageaient l'avis de la mère et de la mère-grand. Cette merveilleuse princesse ou comtesse, peu importe le titre qu'elle portait avec autant de grâce que de justesse, était d'une beauté plus céleste que mortelle. De grands yeux de poupée dans un adorable visage, régulier et plein de bonté, un corps souple et svelte, une conversation agréable en une demi-douzaine de langues et autant d'esprit que de connaissances. Rien d'étonnant à ce qu'une personne aussi parfaite eût été entourée d'une cour d'adorateurs, la plus galante et la plus polie qui soit, la petite princesse une fois devenue grande.

Mais elle manquait d'une marraine suffisamment versée dans l'art de frapper de la baguette magique. Quand elle voulait aller au bal, Géraldine disposait certes de nombreuses citrouilles dans le jardin du vieux château qu'elle habitait, mais aucune d'elles ne se transformait en un beau carrosse doré; la vieille demeure hébergeait des souris, mais elles ne se changeaient guère en un bel attelage, aucun lézard ne faisait le laquais et quant aux habits, force était à cette belle demoiselle de s'adresser aux couturières. Notre temps de colère, notre époque prosaïque exige un charme tout-puissant pour muer en or et en pierreries les objets les plus banaux, et ce charme, il faisait défaut à tant de charmes de la pauvre comtesse.

Fille d'une Américaine, de famille riche et honorable, et d'un magnat hongrois ruiné, elle dut finalement quitter la résidence de ses ancêtres; elle vint habiter un modeste appartement à Budapest et c'était seulement au prix de mille privations qu'elle pouvait assister aux fêtes que se donnait l'aristocratie de la capitale magyare. Géraldine Apponyi était pourtant la reine de tous les bals. Elle semblait éprouver par l'expérience que la beauté est un si grand avantage qu'elle doit tenir lieu de tout le reste. Mais la dure nécessité de payer ses fournisseurs opposa un démenti à cette douce illusion. La descendante d'une race illustre, petite-fille d'un grand maréchal de la Cour, vécut du

produit de la vente de cartes-vues et de catalogues achetés par les visiteurs du Musée National de Budapest.

Cela dura jusqu'au jour où apparut le Prince Charmant, ou plutôt une triade de princesses que la galanterie nous invite à dire charmantes. Elles venaient d'un pays qui, pendant de longs siècles, avait vécu dans une atmosphère de *Mille et une Nuits*. déduisez-en mille, de l'Albanie. Elles portaient des noms embaumés de parfums d'Orient, des robes dernière création de la rue de la Paix et un mandat d'amener une fiancée pour leur frère royal.

Ce frère, alors âgé de 42 ans, tandis que Géraldine en comptait 22, appartenait à un monde féerique très différent du climat où avait grandi la jeune Hongroise. Achmed Zogou, devenu Zog I<sup>er</sup> après des aventures incroyables, rocambolesques et saugrenues, ressemblait plutôt à Ali-Baba, l'accointance avec les quarante voleurs y compris. Rejeton, lui aussi, d'une lignée ancienne, il avait hérité des traditions guerrières, de l'esprit insoumis et de la ruse de ses aïeux. Les Zogous, chefs de la tribu des Mati, musulmans convertis à l'Islam dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, s'étaient tour à tour distingués au service des sultans ou dans les luttes qu'ils entreprirent contre les serviteurs de Sa Hautesse. Djemal Zogou, à qui Allah accorda les joies du Paradis vers 1911 de l'ère chrétienne, père d'Achmed, n'avait pas enfreint aux usages de sa famille. Achmed s'initia aux secrets de son futur double métier de fidèle et de révolté, comme élève de l'Ecole militaire d'Istanbul. Il fut rappelé après le décès de Djemal Pacha, pour commander ses vassaux qui se battaient contre les Serbes et les Monténégrins, lors de la guerre balkanique de 1912. En cette année, l'Albanie proclama pour la première fois son indépendance, plutôt pour ne pas tomber sous la coupe des peuples chrétiens de la Péninsule que pour échapper à la débonnaire domination des Ottomans.

Achmed et les Mati gardèrent une indépendance à part, guerroyèrent ou s'entendirent avec les autres tribus albanaises, contre ou pour les différents Ismail Bey Vlora ou Essad Pacha qui prétendaient à l'autorité suprême dans un pays monarchique et désorganisé; ils acceptèrent le règne éphémère du prince Guillaume de Wied, le « mbret » de carnavalesque mémoire. Lorsqu'éclata la guerre mondiale, les Zogous s'abouchèrent avec les Autrichiens, alliés des Turcs et ennemis des Serbes. Achmed fut honoré d'une patente d'officier de l'armée impériale et royale. Mais il ne supporta pas le joug d'une discipline militaire. Sur quoi les braves « oppresseurs » autrichiens déportèrent leur client peu sérieux à Vienne pour l'y garder jusqu'à l'Armistice.

Oh! le délicieux exil aux bords du beau Danube bleu, fût-ce même en pleine guerre! Achmed, fleur exotique transplantée en terre habsbourgeoise, y prit rapidement racine. Le cœur y trouva son compte et les comptes y furent réglés de grand cœur. C'est de cette période de sa vie mouvementée que date la prédilection de Zogou pour les belles Viennoises et pour les autres attraits de la ville impériale. Il s'arracha à l'enchantement viennois pour lutter une nouvelle fois contre les Serbes qui envahirent l'Albanie en 1920, après le départ des Italiens. Les intrus ayant repassé la frontière à la suite d'une pression exercée par la Conférence des Ambassadeurs à Paris, Zogou devint le personnage le plus influent de sa patrie. Il en aurait été le maître si l'idée d'une suprématie musulmane n'avait pas répugné aux tribus orthodoxes et catholiques. Mgr Fan Noli, évêque schismatique qui avait vécu aux Etats-Unis et qui en rapporta un programme démocratique inapplicable en Albanie restée moyenâgeuse, se mit à la tête des ennemis de Zogou. Ce dernier se raccommoda avec les Yougoslaves, prit la fuite et se retira à Vienne pour y préparer sa revanche et goûter, en attendant, les plaisirs d'une jeunesse abondamment dorée.



Dès l'automne 1924 il réintègre ses montagnes, pourchasse le gouvernement de Fan Noli et « rétablit la légalité ». Il se fait placer à la tête d'une « République shqiptare », extermine ou expulse ses adversaires et cherche des appuis extérieurs pour réaliser son grand rêve de ceindre la couronne de Skanderbeg, le héros national albanais. Combien de fois ne l'avait-il pas admirée cette couronne, le heaume du grand ancêtre, relique soigneusement conservée au Musée d'armes à Vienne! Les premiers protecteurs de Zogou Président de la République furent des Anglais, et parmi eux le colonel Stirling, ex-collaborateur du fameux Lawrence; les troupes d'assaut de la contre-révolution musulmane en Albanie, ce furent des Russes blancs venus de Belgrade, appartenant à l'ancienne armée de Wrangel; les premiers alliés de Zogou, ce furent les Yougoslaves. Mais aucun de ces trois piliers ne devait se montrer très solide. La Grande-Bretagne refusa de donner de l'argent, les Yougoslaves trahirent des intentions suspectes et les Russes se firent cordialement détester par la population. Et Zogou qui voulait ériger un Etat quelque peu moderne, développer l'économie du pays et se concilier les sympathies de ses compatriotes!

\* \* \*

En ce moment apparut à Tirana, capitale du Président, le baron Aloisi, muni des pleins pouvoirs du Duce, et qui offrit un appui presque illimité, sans demander de prestations trop onéreuses. L'Italie s'engagea à fonder une Banque Nationale et à assainir la monnaie albanaise, à diriger le renouveau économique et militaire, à construire des routes, à envoyer des instructeurs et des professeurs, à installer des écoles, à construire des ports et des villes entières. Elle promit au Président une aide efficace contre ses adversaires intérieurs et contre les agressions du dehors, qui à cette époque ne pouvaient venir que du côté yougoslave ou grec. Zogou se décida à signer un traité qui établissait de fait le protectorat italien. En y consentant, le 27 novembre 1926, et en acceptant peu après une alliance défensive, le chef des Matis pensait sans doute que les pactes valent autant que les circonstances qui les ont engendrés. Zogou avait embrassé, au cours de quinze ans, les causes turque, autrichienne, yougoslave et italienne, il les avait toutes trahies ou avait été trahi par ses alliés. Avec de tels précédents, on ne se préoccupe pas outre mesure d'un paraphe de plus ou de moins, surtout quand il comporte des avantages immenses et palpables.

Les bases d'un régime à l'européenne une fois assurées, le Président Zogou se métamorphose en Zog I<sup>er</sup> (et dernier), roi d'Albanie, le 1<sup>er</sup> septembre 1928. Mais au Roi il faut une Reine. Non pas que les compagnes lui manquaient. Bien au contraire, elles se suivaient à un rythme accéléré et dangereux même pour la paix de l'Albanie. Tantôt Zogou scandalisait quelques zélotes arriérés par la présence des ravissantes Viennoises qu'il faisait venir, ou qu'il ramenait d'Autriche. Tantôt il provoquait la vendetta de quelque père noble outragé dans son honneur d'Albanais. Une dame de cœur de grande naissance albanaise s'imagina pouvoir partager non seulement le lit, mais aussi le trône de Zog. Quand la seconde partie de ce programme se révéla irréalisable, le père, les oncles et les autres consanguins de la dame prirent le maquis ou, pour employer la couleur locale, la montagne. Ils y organisèrent, en guise de vengeance, une petite révolte, à laquelle se joignirent des mécontents de marque, ministres, facteurs des P. T. T. et facteurs encore plus importants de la vie nationale, voire des gendarmes. Sa Majesté eut de la peine à étouffer cette révolte. Seconde édition de ce drame d'amour et d'ambition, un lustre plus tard : un aide de camp du monarque et ses amis, amis de l'amie du Roi, prennent des

résolutions désespérées, se réfugient dans les montagnes et... *ut supra*.

Une autre fois, Sa Majesté vécut une *Nuit à l'Opéra* encore plus pittoresque que celle des Marx Brothers, grâce à quelques faux frères marxistes qui mêlèrent l'utile à l'agréable, le geste d'Harmodius et d'Aristogiton aux évasions langoureuses de Zog I<sup>er</sup> et attaquèrent le roi à sa sortie d'une représentation à l'Opéra de Vienne. Devant un public ahuri qui s'enfuit dans toutes les directions, celle du temple des Muses inclus, les conjurés et la suite du souverain échangèrent des coups de revolver; le monarque prit valeureusement part à la bataille. Son aide de camp fut tué net, le ministre de la Cour s'affaissa dans son sang, mais le prince resta indemne. Les suites du drame semblèrent tout d'abord dangereuses : Johann Schober, le fameux chancelier-préfet de police, démissionna; un auteur autrichien, M. Schreyvogel, tira de l'affaire le sujet d'un lamentable roman policier, *L'Amour vient au pouvoir*, et en Albanie les gendarmes eurent du beau travail. Mais ni la démission, ni le roman n'eurent de suites; quant aux gendarmes, leur sort fut celui de toutes les maréchaussées et les complications politico-amoureuses d'Achmed le Conquérant des cœurs perdirent leur caractère sauvage et sanglant. Mais leur issue ne fut pas heureuse. Zog I<sup>er</sup> aspirait à un hymen trop reluisant. L'objet de ses feux, la princesse Marie de Savoie, aujourd'hui princesse de Parme, lui fut carrément refusée par la diplomatie italienne qui lui conseilla de choisir parmi les filles de l'aristocratie hongroise, jolies comme un rêve — tant pour le futur mari, — et patriotes, intelligentes et versées dans la politique, — ce qui promettait une fidélité à l'axe moins aléatoire et moins incertaine que celle que l'on pouvait attendre de Zog célibataire.

La belle comtesse Hanna Mikes, parente du comte Bethlen, fut candidate à la couronne d'Albanie. Les fiançailles déjà annoncées n'eurent pourtant pas lieu, car le fils de Djémal Pacha, musulman nullement fanatique, ne voulut pas garantir l'éducation catholique des descendants éventuels de son mariage. Et Hanna Mikes est nièce d'un évêque! Zog était pourtant pressé de se ranger et d'assurer sa succession. Il dépêcha une nouvelle fois ses messagers pour lui trouver femme. Ses messagers ou plutôt ses messagères, au nombre de trois. Et voici que l'histoire cruellement réaliste d'Achmed Zogou rejoint le conte de fées. Les sœurs du roi voyagent sans cesse à travers le monde. Elles parcourent l'Amérique, elles sont les habituées de la Côte d'Azur, du Paris mondain — où une quatrième sœur a ses grandes entrées, comme épouse d'un fils du sultan Abd-ul-Hamid, lequel prince ottoman était chargé d'affaires d'Albanie auprès de la République Française —, elles font des stages dans des cliniques viennoises à la mode et savourent les délices de Budapest. Les initiés savent cependant que partout ces dames, très hautes, très puissantes et très excellentes, scrutent l'horizon pour découvrir une compagne digne de leur auguste frère. Enfin, elles croient avoir trouvé. Toute-Belle, une frimousse de Blanche-Neige et l'esprit de Finette, bref la comtesse Géraldine Apponyi.

Un portrait de la merveilleuse personne prit le chemin de Tirana. Zog en tomba amoureux sur-le-champ, demanda la jolie main qu'il n'avait jamais vue auparavant. Les Apponyi sont de bons catholiques; l'un d'eux était le grand homme d'Etat qui mourut presque nonagénaire à Genève, où il défendait la cause de sa patrie, après avoir été une longue vie durant le champion de l'Eglise; un autre, fils du même comte Albert Apponyi, est leader légitimiste et catholique pratiquant. Mais la vue d'une couronne royale troubla sensiblement les bons principes de la famille. Après de vains efforts pour obtenir de Zog ce qu'il avait refusé aux Mikes, Géraldine accepta un mariage civil. Le cœur s'était fait entendre. Arrivée à Tirana, en compagnie de quelques



parents, elle découvrit dans son fiancé tant de mérites, tant d'esprit, des sentiments si vifs et si délicats, enfin une si belle âme dans un corps si parfait, qu'elle commença de ressentir pour lui une partie de ce qu'il ressentait pour elle. On conduisit cette charmante princesse dans le plus superbe appartement qui se fût jamais vu de mémoire de fée, pardon d'Albanais; elle trouva dans son lit, avec le plus beau linge du monde, les plus beaux rubans, par exemple celui de l'ordre de Skanderbeg. Adoncques les noces furent faites.

En l'absence de toute cérémonie religieuse, toutefois en présence du comte Galeazzo Ciano, témoin du contrat, et avec l'assistance d'une cohue de magnats hongrois, tous empanachés, splendidement bottés et dorés sur tranches. Les fêtes de cet illustre hymen durèrent près de trois jours; elles dureraient encore, si les vivres et l'argent distribués aux Albanais accourus de toutes parts n'avaient été épuisés. Il n'a jamais été revue militaire plus galante que celle de Tirana, où les trois sœurs du roi défilèrent à la tête d'un bataillon de femmes et de jeunes filles, toutes en impeccable uniforme de parade américaine. L'aimable Géraldine leur rendit le salut à l'albanaise. Mais une méchante fée avait visiblement jeté un sort néfaste sur l'union des deux époux.

Le lendemain de la cérémonie, un avion qui ramenait quelques hôtes de marque s'écrasa contre les montagnes de l'Italie du Sud; tous les voyageurs y périrent dans les flammes. Mauvais présage, que des difficultés politiques confirmèrent sous peu. Géraldine, envoyée à Tirana pour y renforcer les liens entre l'Albanie et l'Italie, avait des ascendances et des sympathies que les protecteurs de la jeune comtesse hongroise avaient visiblement oubliées. La mère, Américaine, remariée à un officier supérieur français, séjournait à Tirana, au grand déplaisir du ministre d'Italie. Des hôtes anglais, américains et français se suivaient au palais royal avec une régularité troublante. Géraldine encouragea son mari dans ses ambitions pour briser une tutelle étrangère devenue lourde sinon intolérable. La Reine prit terriblement au sérieux ses devoirs de souveraine; elle se fit adorer dans sa nouvelle patrie, comme partout, et elle rendit à ses sujets les sentiments qu'ils lui vouaient.

Les représentants de l'Empire fasciste ne reconnurent plus leur ami, tellement docile naguère. Tantôt on s'apercevait de pourparlers secrets, inofficiels et aisés à désavouer, avec quelques agents britanniques; tantôt on découvrait des manœuvres du côté yougoslave; enfin le Souverain haussait le ton vis-à-vis du Proconsul. Chef de tribu et de partisans, révolutionnaire victorieux, dictateur, prince d'opérette, il grandit au contact d'une princesse de contes de fées, digne d'être reine pour de bon. Hélas! les châteaux d'Espagne ne remplacent pas les châteaux forts, aucune armée de génies ne surgit par la force d'une baguette enchantée. Deux jours après que Blanche-Neige eut accouché d'un beau petit garçon auquel on donna le nom légendaire de Skander, l'Ogre ouvrit toute grande sa bouche également accoutumée à vomir des discours grandiloquents et à engloutir ceux qui sont trop faibles pour résister. Le Prince Charmant poussa en vain des cris désespérés. On ne vit rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. Et n'entrèrent ni dragons, ni mousquetaires. Sur quoi le Roi fit prendre sa charmante femme, son gentil bébé et la caisse, adressa une proclamation héroïque à son peuple, où il l'invita à vaincre ou à mourir, et partit pour la Grèce, d'abord à Florine (ne pas confondre avec la princesse de l'*Oiseau Bleu*). Les Italiens occupèrent l'Albanie, les anti-fascistes récitèrent des chants de guerre éthiopiens et par ordre de M. Mussolini, Zog I<sup>er</sup>, jusqu'hier cousin du Duce en tant que chevalier de l'Annonciade, est nommé le Négus blanc.

Mais on aurait tort de se fâcher, de part et d'autre. Les vail-

lants Albanais se consolèrent du départ de leur souverain bien-aimé, comme ils ont porté, ou n'ont plus porté, le deuil de feu l'Empire ottoman, d'Essad, d'Ismail, du Mbret de Wied, de Fan Noli; ils vivront la vie pittoresque et sauvage de fossiles moyenâgeux au milieu des montagnes, à cette différence près qu'ils auront dorénavant à employer le mode direct, soit pour toucher des cadeaux, soit pour s'insurger, aucun roi-président-chef ne servant plus d'intermédiaire entre le peuple et le protecteur italien.

Zog I<sup>er</sup>, Géraldine et plus tard le petit Skander se consolèrent à leur tour. Ils ne verront plus devant eux le spectre du Duce menaçant, ni celui du ministre d'Italie exigeant. Délivrés de si odieuses gens, ils ne penseront plus qu'à la fête (sans que Sa Majesté repense encore à faire la noce, je l'espère). La galanterie et la magnificence brilleront également. On jugera aisément de la félicité de la royale famille, après de si longs malheurs.

#### MORALITÉ.

*Les diamants et les pistoles  
Peuvent beaucoup sur les esprits  
Pendant les douces paroles  
Ont encor plus de force et sont d'un plus grand prix.  
L'honnêteté coûte trop de soins,  
Mieux vaut un peu de complaisance.  
Sinon l'on aura sa récompense  
Dans le temps qu'on y pense le moins.*

ROGER DE CRAON-POUSSY.

## En quelques lignes...

### Pâques au soleil

Ce fut une surprise bleu et or. Les gazettes publiaient des communiqués menaçants. La T. S. F. lançait aux quatre coins du monde de noirs messages. Sur les quais des gares, des miliciens en pantalon de toile, le carnet de mobilisation glissé dans la boucle du ceinturon, évoquaient les journées de septembre et du P. P. R. angoisseux.

Il a suffi qu'un anticyclone s'installât entre les Açores et la mer d'Irlande : et les villes se sont dépeuplées, comme si quelque aspirateur géant avait pompé, du fond des armoires et greniers, les dernières valises. Les cloches avaient rapporté de Rome la bénédiction du printemps. En retard sur l'ordre saisonnier, les bourgeons éclataient tous ensemble. Sur la plus haute branche et dans les cœurs.

Les routes vers l'Ardenne, les chaussées vers le littoral n'étaient plus qu'une processionnante caravane de capots flambants neuf, de bouchons de radiateurs toutes étincelles dehors.

Le matin de Pâques, le cierge aux clous d'encens ne pouvait rivaliser, dans le chœur où chantait l'Alléluia, avec ces nappes de jeune feu que la rose du vitrail faisait multicolore. Et tandis que les chancelleries déchiffraient des télégrammes affolés, les oiseaux d'avril, dans le matin si pur et dans l'ivresse, se disputaient, à petits cris de joie, la meilleure place sur les fils téléphoniques.

Ces augures de l'Observatoire royal nous ont raconté, toutes mensurations faites, qu'un record venait d'être battu : celui



de la chaleur en avril. Allons! ces Pâques d'azur et de lumière devraient bien symboliser la revanche de la paix. Et nous avons eu un si classique Ncël blanc...

### Le cloître du Zoute

C'est une paroisse dominicaine. Le P. Rutten y fait oraison et des homélies d'été qui attirent la grande foule. Mais il faut y prier la Bonne Vierge au petit matin, quand les baigneurs, saculés d'iode et de grand vent, n'ont pas encore sonné la femme de chambre pour le petit déjeuner de 9 heures.

Le cloître est blanc et nu, de proportions harmonieuses. Les tuiles du toit lui donnent un air penché, plutôt rousses que rouges. Une herbe rare, piétinée qu'elle est par les orants, croît autour d'une statue de la Vierge. Le sourire de pierre est usé. Mais quelle tendresse!

Et les vitraux de l'église ont les tons rares et vifs des verrières médiévales. J'aime l'autel, large et bas, avec les clous d'or des six cierges et toute une floraison parfumée de bouquets d'offrande.

Les offices sont très suivis. Et, de l'église trop petite, l'assistance reflue dans le cloître envahi. Le tintement de la sonnette rythme seul le déroulement du Saint Sacrifice. Il arrive même que, pour distribuer la communion, le prêtre, à son tour, quitte le sanctuaire.

Sur cette piété qui n'est pas feinte des estivants plus qu'ailleurs recueillis, la lointaine rumeur du flot et ce ciel de Flandre maritime où les nuages, si légers, si blancs, ont toujours l'air d'angelots suspendus.

Des rosiers grimpent le long des murs. Une allée de saules conduit tout droit vers le clocheton. Le cloître du Zoute vaut celui de Fréjus en Provence. Et point n'est besoin d'avoir relu Chateaubriand pour y prier plus fervemment qu'ailleurs.

### Nos enfants et nous

Je voudrais que quelque pédagogue plantât sa tente sur l'éstran. Il y saisirait, entre deux marées, quelques-uns des travers les plus éclatants de l'éducation familiale.

Nous sommes toujours à défendre à ces petits quelque chose. Trop aises, dirait-on, de décharger nos nerfs sur Jean-Paul qui veut construire un fort, sur Sylvie qui, de son magasin de sable, troque les fleurs de papier découpé contre tant de coquillages par poignées.

Ou bien, les parents ne songent qu'au bain de soleil et aux applications de brou de noix; ou bien, leur seul souci est de hérissier les frontières de la tribu enfantine de ces poteaux criards: « Défense de s'amuser! » Les vacances de Pâques sont plus que les autres propices à ces interventions indiscrettes, le sable ne s'accommodant pas encore des longues siestes aux yeux clos.

J'observe Francis en proie à une mère glapissante. Le pire crime de ce gamin qui n'a pas dix ans est d'avoir laissé se rouiller le nickelage de son vélo neuf. On l'arrache à ses jeux, à sa libre et saine récréation. On le menace des châtimens les plus disproportionnés à la négligence. Le père, qui reviendra au prochain week-end, est représenté comme un ogre barbare, capable de toutes les rigueurs, implacablement colérique. Elle n'hésite pas, cette maman infidèle à sa mission, à nouer, entre elle et le jeune garçon, la complicité du secret: « Et si ton père apprenait ça, qu'est-ce que je prendrais, moi, pour mon rhume!... »

En vérité, on vous le dit, dans la distribution trop généreuse des pensums et taloches de vacances, les torts sont, huit fois sur dix, du côté des parents. C'est une souveraine maîtrise que de ne céder point à notre bile noire. Et la liberté de l'enfant qui joue est un bien plus précieux que le soleil d'avril.

### L'axe et les couturiers

Du moment que les élégantes s'en mêlent... On connaît les faits. Une capiteuse et excentrique Vénézuélienne, flanquée d'un sigisbée au crâne passé à la pierre-ponce, se pique d'exhiber, en plein casino, une ceinture sur laquelle brillent de tout leur strass les lettres qui forment: « Berlin-Rome-Tokio. »

On oubliait de vous dire que le casino est celui de Biarritz. Comme le chevalier servant passe pour se livrer, du côté du Rocher de la Vierge, à des investigations plus que suspectes, l'incident s'est clos sur une paire de claques.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Notre Américaine en quête de sensations aura vérifié à ses dépens la sagesse d'un très vieux slogan de France. Elle ergote cependant. Elle allègue que la ceinture portait aussi: « Paris-Londres-New-York. » Ou l'axe à deux tranchants...

Que ces couturiers sont futiles! Il leur est arrivé d'imprimer, sur la soie d'un fichu, des paroles qu'aux temps antiques on eût plutôt songé à graver dans le bronze. Autant en emporte la brise... Et vous ne pourrez jamais empêcher une jolie femme de donner à ce fichu un sens... plus que familier: argotique. Quant à la ceinture double-face, elle illustrerait à merveille cette fable de La Fontaine où il est beaucoup question d'une chauve-souris.

On m'assure que les fameux ballets Joss versent dans l'allégorie politique. Ne pourrait-on laisser les danseuses à leurs entrechats, les coquettes à leurs fanfreluches?...

### Dernier trimestre

C'est ainsi que potaches et étudiants baptisent les quelques semaines qui les séparent encore de l'échéance. Mais tandis que collégiens et lycéennes peuvent compter sur cet appoint que représentent les cotes de toute l'année, à l'Université, le tapis vert offre les redoutables aléas du quitte-ou-double. Et quand, comme c'est le cas cette fois-ci, Pâques tombe tard, le dernier trimestre est si écourté qu'il ne comporte plus guère que quelques semaines.

Semaines détestables. L'odieuse « bloqué » va sévir à longueur de journées et de demi-nuits. Les pharmaciens seront requis de préparer le glycérophosphate, les voisins de mettre en sourdine la T. S. F. Pour le plus grand dam des méninges et des pupilles, des vertèbres dorsales et des cours mal ingurgités, des centaines et des milliers de jeunes hommes, de jeunes filles s'appêtent à se pencher sur des cahiers barrés de bleu, de vert, de rouge.

C'est à ce moment crucial de l'année académique que l'on se rend compte de l'impertinence d'un système de contrôle qui tend à subordonner l'avenir de l'étudiant à je ne sais quel psittacisme désuet.

— Mais, Monsieur, connaissez-vous un autre critère?

— Hélas, non!

— Alors?

— Alors, l'an prochain, à pareille date, je referai pareil écho...

— Et pourquoi donc?

— ... Parce que les examens qu'ils subissent, je suis — *me miserum!* — de ceux-là qui les font subir.



## D'où vient l'Allemagne? <sup>(1)</sup>

### Le Saint-Empire

La nécessité s'imposait de reconstituer l'Empire. De même que Charlemagne fut le légitime successeur des empereurs romains, de même les empereurs germaniques allaient être les légitimes successeurs de Charlemagne. Que le Saint-Empire fût la continuation des deux autres, jamais au moyen âge on n'en a douté.

Entre l'empire carolingien et le Saint-Empire il y a d'ailleurs filiation. La division établie en 817 par Louis le Débonnaire, puis le traité de Verdun avaient créé un royaume de Germanie, ou plutôt de Francie orientale, dont les souverains nominaux furent des Carolingiens, jusqu'à Louis l'Enfant. Ce dernier, descendant mâle de Charlemagne par Louis le Germanique, mourut en 911 sans laisser de postérité. Son héritier eût dû être le Carolingien faible qui régnait encore en Francie occidentale : Charles le Simple. Mais il était incapable de revendiquer son droit. C'est pourquoi la couronne de Germanie, après le refus du trop vieux duc de Saxe, Othon l'Illustre, fut offerte à Conrad, duc de Franconie, c'est-à-dire des Francs demeurés en Allemagne. Celui-ci, par les femmes, descendait aussi des Carolingiens. Mais il ne put remplir sa mission. C'est pourquoi, de son lit de mort, il fit envoyer à son rival Henri de Saxe, fils d'Othon l'Illustre, les insignes de la royauté : les bracelets d'or, le manteau, le glaive, le diadème et la lance. Pour ce geste symbolique, les Francs abdiquaient en faveur des Saxons leur prééminence en Germanie. Mais cette abdication sauvait l'œuvre de Charlemagne à l'Est du Rhin; elle rendait possible la reconstitution partielle de son empire : Germanie, Bourgogne, Italie, mais sans la France. D'où une première et grave faiblesse.

Pourquoi cette reconstitution se fit-elle, non plus avec les Francs de France, mais avec les Germains de Germanie? Au X<sup>e</sup> siècle, la Francie occidentale était en pleine déliquescence : elle ne sera sauvée que par les Capétiens; mais ils n'apparaîtront qu'en 987 et ils seront jusqu'à Philippe-Auguste d'assez petits rois. Puis c'était à l'Est que l'Occident se voyait le plus directement menacé; d'où l'importance des duchés germaniques, ces marches de la foi chrétienne et de la civilisation européenne. Le christianisme était enraciné depuis très peu de temps encore en Germanie, mais grâce à Charlemagne, il y avait fleuri très vite et avec splendeur : l'Eglise germanique était donc une conquête toute jeune à défendre. D'ailleurs, à ce moment, elle représentait la partie la plus vigoureuse et la plus militante de la catholicité. L'heure de sa mission européenne et chrétienne avait donc sonné pour l'Allemagne : après les *gesta Rei per Francos* et à leur suite, les *gesta Rei per Germanos*.

La reconstitution de l'Empire fut d'abord l'œuvre de l'Eglise; l'épiscopat de ce que l'on appelait encore, mais de moins en moins, la Francie orientale. Quant au candidat, il s'imposait : Othon de Saxe, celui qui allait être Othon le Grand. D'abord, parce qu'il était le fils de son père, cet Henri de Saxe, dit l'Oiseleur, à qui le Franconien Conrad avait légué la couronne. Henri, selon l'expression d'un contemporain, « fabriqua pour le salut du pays » des places fortes qui devaient lui servir de bases d'opérations; derrière elles, il organisa une armée; puis il prit l'offensive et battit les Hongrois à Mersebourg en 933. Il avait dégagé la Germanie, il y avait remis de l'ordre. Son fils pouvait continuer.

Les Saxons de Witiking le païen étaient devenus les défenseurs, énergiques et mystiques à la fois, de la chrétienté.

Mais ils étaient encore très barbares. A commencer par Othon lui-même. Visage rouge, poitrine velue, barbe flottante. Intrépide, cruel et rusé, comme un primitif. Illettré, ne comprenant pas un mot de latin, ne parlant que son rauque saxon. Mais son activité ne connaissait ni répit, ni fatigue. Il inaugura le type de l'empereur ambulatoire. On ne saurait lui dénier d'ailleurs le génie, génie militaire, génie politique. Il reconstruisit l'empire en trois efforts, de couronne en couronne : d'abord roi de Germanie à Aix-la-Chapelle, puis roi d'Italie à Pavie, enfin empereur à Rome, le 2 février 962. Il écrasa les Hongrois à Lechfeld en 955. Il fit d'ailleurs sentir à Rome et au pape — et de quelle manière! — que, s'il avait le devoir de les protéger, il entendait les gouverner. Ils en avaient besoin, plus qu'au temps de Charlemagne.

Othon le Grand n'était encore qu'un grand barbare. Mais il avait une femme qui représentait auprès de lui la culture de l'esprit, la douceur du caractère et la sainteté de l'âme : Adélaïde. Adélaïde, qui sera canonisée, était une Romane d'éducation et de culture. Elle était la fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne transjurane, de la famille des Welfes, et de la reine Berthe, fille elle-même de Bourcard, duc d'Alémanie. Adélaïde avait beaucoup souffert. Elle avait épousé en premières noces Lothaire, roi des Lombards. Mais le rival de Lothaire, Béranger, le fit empoisonner; après quoi, il ordonna de jeter sa femme dans une tour bâtie au milieu du lac de Garde. Othon l'avait délivrée, puis épousée en secondes noces.

Adélaïde fut vraiment l'âme du Saint-Empire. Elle seule en avait réalisé le sens, compris la mission. Cette mission, elle la voyait, non seulement dans la conversion des païens, mais surtout dans la réforme de l'Eglise. Elle introduisit Cluny en Germanie et, par Cluny, l'influence française. La Providence voulut qu'elle survécût à son mari. Elle put ainsi guider son fils, l'empereur Othon II. Celui-ci avait épousé une autre femme d'élite : Théophane, princesse byzantine, qui répandit autour d'elle le goût de la culture grecque. Othon II fut un empereur civilisé. Lorsqu'il mourut, la couronne impériale revint à son fils Othon III, qui fut, lui, un empereur mystique. Adélaïde fut chargée de la régence. Othon III était une noble figure. Conseillé par sa grand-mère, il se mit lui-même à l'école de Gerbert, archevêque de Reims, et le pria de venir extirper en lui « toute la brutalité de sa nature saxonne ». Gerbert, ce fut le pape Silvestre II. Le jeune Othon, pour demeurer auprès de lui, décida de se fixer à Rome sur l'Aventin. Au titre d'*Imperator augustus Romanorum*, il ajouta celui d'humble serviteur des apôtres. L'idéal d'Othon III — celui d'Adélaïde — fut une Confédération de tous les princes chrétiens au milieu desquels il n'eût été que le *primus inter pares*. Il avança la conversion des Slaves, des Polonais surtout, moins par les armes que par la diplomatie, la persuasion, l'amitié. Il mourut trop jeune, à vingt-deux ans. Il avait voulu être enseveli auprès de Charlemagne, son modèle. Après lui, l'empire eut encore la chance d'être gouverné par un saint : Henri, cousin d'Othon III, auquel il succéda en 1002. Henri fut couronné empereur à Rome en 1014. Sa préoccupation fut la réforme de l'Eglise en Occident. Il y travailla de concert avec le pape Benoît VIII, et jamais empereur et pape ne se sont si bien entendus. Jamais empereur non plus ne comprit mieux l'Eglise. S'il avait pu réaliser son grand dessein, on aurait peut-être évité la Réforme. Malheureusement, le pape et l'empereur moururent tous deux en 1024. Avec Henri II s'éteignit la grande dynastie saxonne. Il fut canonisé en 1146 avec sa femme Cunégonde.

Ces détails sont indispensables à qui veut comprendre pourquoi et de quelle manière le Saint-Empire fut formé, ce qu'il

(1) Voir la *Revue catholique* des 20 janvier, 3, 10 février et 31 mars.



devait être et ce qu'il fut un instant, à ses débuts. Car la dynastie saxonne dura peu : quatre règnes, trois générations, un demi-siècle. Mais durant ce demi-siècle, l'invasion hongroise avait été arrêtée, les Hongrois eux-mêmes s'étaient convertis au catholicisme avec leur roi Waïc, lequel sera saint Etienne; les Polonais s'étaient convertis à leur tour; puis les Tchèques. Au lieu d'être menacé à l'est, l'Occident s'y était avancé, il se sentait désormais couvert par de grands royaumes catholiques. L'Eglise, sans être encore soumise à une réforme fondamentale, avait été restaurée, la papauté relevée. La civilisation occidentale prenait cette courbe ascendante dont le sommet sera le XIII<sup>e</sup> siècle. Enfin, la grande crise européenne se trouvait surmontée. Le passage était franchi entre le premier et le second moyen âge, c'est-à-dire entre la fin du monde antique et la jeunesse du monde moderne.

\* \* \*

Le Saint-Empire connut donc son apogée dès sa naissance. Il le doit à ce fait qu'il eut à sa tête une dynastie, que le fils put succéder au père, et le petit-fils au fils, et le cousin au cousin. Il le doit à cet autre fait que cette dynastie fut la saxonne, c'est-à-dire jeune et forte, et qu'elle produisit les hommes et les femmes nécessaires, c'est-à-dire exceptionnels. Il le doit à ce troisième fait : l'accord entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Mais, sitôt éteints les Ottonides, le Saint-Empire va entrer en décadence, malgré les efforts de la dynastie franconienne qui va succéder à la dynastie saxonne et prétendre reprendre les traditions de Charlemagne : de nouveau les Francs. Après avoir étendu sa puissance sur toute l'Europe centrale, jusque sur Besançon, Lyon et Marseille, — essai de retour en France par la Bourgogne — elle s'épuisera dans sa lutte contre les Gibelins c'est-à-dire les Hohenstaufen, et contre les papes : Canossa.

Pourquoi cette décadence immédiate et longue ?

C'est que le Saint-Empire n'était plus nécessaire. Pour qu'il apparût nécessaire, il fallait qu'il assumât la défense de l'Occident contre la barbarie, le paganisme, l'Asie. Mais il fallait en même temps qu'il demeurât fidèle à sa mission chrétienne : établir l'union de tous les princes chrétiens et la paix de l'Eglise. Lorsque ces conditions n'existent plus, la dignité impériale se vit condamnée à n'être qu'un vain titre.

Trois causes provoquèrent la décadence de cette grande institution. D'abord la lutte entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, lutte épuisante pour l'un et l'autre, mais où le pouvoir spirituel finit tout de même par l'emporter. Dès lors, le véritable chef, l'unique chef de la chrétienté, fut le pape, et le pape seul. L'empereur était devenu secondaire; la preuve, c'est qu'il n'a ni provoqué, ni conduit les croisades. Il était devenu secondaire parce que, seconde raison, il n'était plus qu'un prince temporel comme les autres, supérieur aux autres de par son rang hiérarchique, la dignité dont il était revêtu, le prestige d'une tradition lente à s'éteindre; inférieur aux autres, même les plus médiocres, parce qu'il n'était pas héréditaire, parce qu'il n'avait ni force, ni autorité, parce qu'il devait passer son existence errante à batailler contre ses propres sujets. Enfin, le Saint-Empire ne parvint jamais à s'adapter à des temps qui n'étaient plus ceux de Charlemagne, encore moins ceux des empereurs romains.

En réalité, par la force des choses, l'empereur n'était plus et ne pouvait plus être que le roi de Germanie. Il n'y avait plus pour lui qu'une mission nationale. Mais, celle-ci encore, il était incapable de la remplir. Pour opérer l'unité de la Germanie, il aurait fallu un sentiment national qui n'existait pas encore, sauf dans une très petite élite. La Germanie est toujours divisée en tribus qui se détestent les unes les autres, en Etats féodaux qui se font la guerre les uns aux autres. Cette anarchie intérieure,

les empereurs eux-mêmes vont l'aggraver en travaillant à diminuer et à morceler des rivaux dangereux, à se créer à leurs dépens une clientèle d'évêchés faibles, de comtés peu redoutables, de villes libres, de petite noblesse. Encore s'ils avaient réussi par ce moyen à établir leur autorité, à fondre tous ces morceaux en un bloc. Mais ils n'y parvinrent jamais, parce que — toujours cette faiblesse — ni la couronne impériale, ni la couronne royale n'étaient héréditaires, ce qui rendit impossible l'établissement d'une dynastie nationale comme l'était en France celle des Capétiens. L'empereur n'avait d'autre puissance que celle de ses propres domaines. Aussi cherchait-il à les accroître pour lui et ses descendants. A la place des anciens duchés, on vit se former sur le corps amorphe du Saint-Empire de grandes puissances territoriales, origines d'Etats modernes. Elles réduisirent l'empire à n'être qu'un anachronisme.

\* \* \*

Une chance impériale fut cependant donnée aux Hohenstaufen.

Cette Maison, celle des Gibelins, était souabe. La Souabe et son prolongement, la Suisse, formaient la partie méridionale de la Germanie, mais le centre du Saint-Empire. Par les cols des Alpes auxquels elle s'appuie — par le Saint-Gothard qui s'ouvre au trafic dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle — cette région est une marche intermédiaire entre la Germanie et l'Italie. Les influences italienne et française n'ont jamais cessé d'y être fortes. D'ailleurs, les pays souabes avaient appartenu, derrière le *limes*, au monde romain. Il n'est donc pas étonnant si le sentiment impérial, l'idée de l'unité impériale s'y trouvent plus vivaces qu'ailleurs. Voilà pourquoi les Hohenstaufen ont toujours eu une haute idée de leur mission. Voilà pourquoi il leur a toujours été impossible de se regarder comme de simples rois de Germanie. Voilà pourquoi ils ont tant lutté pour conserver la Péninsule, jusqu'à finir, avec Frédéric II, par s'italianiser complètement.

Les Hohenstaufen ont donc tenté un immense effort — le dernier — pour maintenir l'empire. Ils y ont employé la force brutale parce que c'était le seul moyen. Aussi le plus cruel d'entre eux — le fondateur de la dynastie, — Frédéric Barberousse, est-il devenu légendaire : aux yeux des Allemands romantiques, il a incarné l'idée de l'unité nationale et de l'autorité suprême. Comme les Ottonides — avec beaucoup plus de difficultés, il est vrai — ces Souabes avaient fini par rendre la dignité impériale héréditaire, et ils avaient duré plus longtemps que les Saxons. Mais pourquoi leur échec ? C'est qu'ils sont beaucoup moins purs que les Ottonides, c'est qu'ils ont perdu le sens de leur mission chrétienne. Ils se sont épuisés dans la querelle des Investitures, question peu claire où il y a des droits et des torts des deux côtés. Après avoir été une garantie au temps où l'Eglise avait besoin de réforme, l'investiture laïque était devenue un abus. C'était alors l'empire qui avait besoin de réforme, non plus la papauté. Les Hohenstaufen ne surent pas comprendre que le prestige moral était à Rome, ils méconnurent le nouvel idéal religieux, près de s'incarner dans François d'Assise, et qui exige l'indépendance de l'Eglise en face des puissances séculières. On leur a fait gloire, en Allemagne, de ce *Kulturkampf*, de ce *los von Rom*, sans se rendre compte qu'il était alors anachronique. La puissance temporelle finit par succomber, cette fois comme toujours, au cours de sa lutte contre la puissance spirituelle. Leçon que le national-socialisme ferait bien de méditer, s'il en est encore temps; car, lui aussi, méconnaît le renouveau chrétien de ce temps et le prestige grandissant de la papauté.

Dans l'histoire de la civilisation germanique, les Hohenstaufen ont laissé leur marque impériale. Ils ont établi la prédominance



du Sud sur le Nord. Leur époque est celle où la civilisation médiévale s'épanouit en Allemagne comme ailleurs : le gothique. Même en mettant Frédéric II à part, ils n'étaient point des illettrés. Le rude père du raffiné Frédéric, Henri VI, dit le Sévère, ou le Cruel — celui qui retint prisonnier Richard Cœur de Lion — est un des meilleurs *minnesingers* :

*Les Etats et les couronnes m'appartiennent.  
Aussi longtemps que je suis auprès de ma bien-aimée,  
Sitôt que je suis séparé d'elle,  
C'en est fait de ma fortune et puissance...  
Je pourrais vivre des jours heureux  
Sans porter ma couronne,  
Mais non sans l'amour de ma dame.*

Désormais, jusqu'à la Prusse, la civilisation germanique aura son centre dans la partie méridionale, du Danube au Rhin. Après les Hohenstaufen, les Habsbourg; après le gothique, le baroque. La Renaissance, qui ne sera jamais en Allemagne un épanouissement, naîtra dans le gothique flamboyant pour aller mourir dans le baroque.

#### La civilisation allemande au moyen âge

Elle est le côté lumière de ce moyen âge dont la politique est le côté ombre. C'est la raison pourquoi les Allemands préfèrent leur culture à leur histoire. Celle-ci est un sanglant chaos : que retenir, par exemple, du Grand Interrègne, sinon l'image de l'impuissance et de la division? La Germanie n'existe plus, l'Allemagne n'existe pas encore; mais de la civilisation chrétienne la culture allemande naît.

Il faut que les Germains — nous dirons les Allemands désormais — il faut que les Allemands soient une race saine et une nationalité forte pour que des siècles de désordres et de guerres n'aient point empêché, ni même ralenti ce développement, cette ascension. Comment l'expliquer?

Ce qui nous frappe, c'est le caractère idéaliste de cette culture. Mais l'idéalisme religieux n'est-il point alors la seule réaction possible contre le matérialisme politique et sa violence? L'Allemand échappe au désordre des faits en se réfugiant dans l'idéal. L'Allemagne qui n'existe pas encore politiquement, il la construit dans le rêve, il en fait une Cité de Dieu.

L'Allemagne est une âme qui cherche son corps. Lorsque l'on se met en quête de cette âme, on s'aperçoit qu'elle n'est pas nationale, ni racique, mais religieuse, mais chrétienne. La civilisation n'est pas sortie de la Germanie comme elle était sortie de la Grèce ou de Rome, par éclosion. Livrés à eux-mêmes, avec une si mauvaise terre, sous un si rude climat, avec un paganisme antiplastique, des mœurs encore sauvages et un caractère instable les Germains n'étaient pas en état de produire une civilisation à eux. Ils ne possédaient que certains éléments d'organisation sociale, politique, militaire; de quoi former un cadre solide pour une civilisation préexistante et supérieure. S'ils avaient réussi à détruire la civilisation romano-chrétienne, ils n'auraient rien pu mettre à sa place : l'Islam et les Arabes auraient dû s'en charger. En revanche, grâce à leur esprit organisateur et à leur situation centrale, ils se sont révélés capables d'assimiler à leur tempérament, à leur génie, les influences les plus diverses, même les plus opposées, et d'imprimer leur « marque de maison » sur la civilisation qu'ils avaient reçue et adoptée : la civilisation chrétienne.

Comment la *Deutsche Kultur* est-elle sortie de la civilisation chrétienne? Par l'idée impériale.

Le Germain du moyen âge, sitôt qu'il était accessible à des

sentiments d'ordre supérieur, et à mesure qu'il s'initiait plus avant à la civilisation romano-chrétienne, sentait naître en soi le sentiment de l'Empire. Ce sentiment le relevait en le dépassant. Il lui donnait une raison d'être. Il le soulageait de ce « complexe d'infériorité » que le mépris du Romain et les moqueries des Romains lui avaient infligé et qui était déjà devenu classique. Il le plaçait à la tête des autres nations chrétiennes. Car ce sentiment de l'Empire avait sa source dans une idée de mission : une mission divine. Ce barbare, ce médiéval portait sur son front comme une lourde couronne, la responsabilité de l'Eglise, de la chrétienté, de l'Europe, d'une civilisation commune : n'était-il point chargé de propager la foi et d'imposer la civilisation à l'Est? Il se haussait ainsi, au-dessus de ses propres particularismes, à l'universel, à l'*allgemein menschlich*. La théologie dirigeait son intelligence vers la métaphysique et sa volonté vers l'idéalisme. Il tendait à se fondre dans le monde chrétien, comme il tendra plus tard à s'abîmer dans le Cosmos. Son dynamisme se transformait en un apostolat. On voit tout de suite les déviations de cette idée impériale : du césaro-papisme à l'antichristianisme, de la Réforme à la Révolution, de la mystique chrétienne à la mystique racique, de la doctrine aux *Wellanschauungen*, de l'idéalisme chrétien à l'idéalisme hégélien, cette cathédrale désaffectée.

Mais l'âme qui s'agite aujourd'hui dans les incertitudes allemandes et qui cherche une issue dans le national-socialisme, c'est la même qui s'agitait au moyen âge dans le chaos politique et cherchait une issue dans l'idée impériale. Toujours le Verbe qui se fait chair, eût dit Chateaubriand. Christianisme retourné. D'où ce grand espoir : l'Allemand ne peut pas ne pas être *der religiöse Mensch*. Ou païen, ou chrétien : laïque jamais.

En donnant ainsi au Germain conscience de son être propre, de son unité, l'idée impériale lui insufflait en même temps un patriotisme. Patriotisme né, non dans la crèche de la race, mais dans le berceau de la foi. La race, ni la langue, en effet, n'auraient jamais suffi à faire l'unité nationale de toutes ces tribus, toutes ces *Sippen*, toutes ces *Landschaften*, de ces quelque trois cent soixante membres du Saint-Empire. L'idée de nation n'est que le complément, et même l'ersatz, de l'idée impériale. S'il existe une nation germanique, c'est parce qu'il y a d'abord le *heilige römische Reich*, et ensuite parce que ce Reich repose sur la Germanie.

D'où un orgueil allemand qui est celui du peuple élu et qui s'est éduqué pour être digne de cette élection. Le plus grand poète lyrique du moyen âge allemand, Walter von der Vogelweide — originaire selon toute probabilité du Tyrol — est le réflecteur de cet orgueil qui fut celui de l'élite entre 1150 et 1250 environ : l'époque des Hohenstaufen. Ses vers expriment les sentiments qui animent les partisans de l'empereur. Ce sont une incontestable piété chrétienne, une colère mêlée de dégoût contre la corruption romaine — la simonie — et un patriotisme allemand fondé, non sur la race et la langue, mais sur la conviction d'une supériorité morale :

« J'ai vu beaucoup de pays, j'ai connu les meilleurs hommes... Mais à quoi me servirait de dire un mensonge? L'honnêteté allemande l'emporte partout.

» De l'Elbe jusqu'au Rhin et plus loin, jusqu'à la Hongrie, là sont les meilleurs hommes que j'aie jamais trouvés sur la vaste terre, vaillants de corps et de cœur. Et, que Dieu m'aide! je suis prêt à jurer que la femme y est aussi meilleure que les autres femmes. »

Tel est ce premier *Deutschland über alles*. Et alors Walter se tourne vers l'empereur : « Dieu, mon empereur, m'a ordonné de me hâter vers vous pour être son messager. Il a le ciel, vous avez la terre... Vous êtes le bailli de Dieu. »



La filiation de ces sentiments est visible à travers toute la littérature médiévale, en langue latine ou en langue vulgaire. La source est dans la théologie. Puis, dès l'établissement du Saint-Empire, et sous l'influence encore des conceptions et des méthodes carolingiennes, commence la floraison intellectuelle du christianisme allemand. Elle place d'emblée, pour un temps, la Germanie à la tête des nations chrétiennes. Grâce à l'activité éducatrice et moralisatrice de l'Eglise, une élite laïque se forme dans les cours et dans les châteaux. La triple action des femmes, des croisades et de la chevalerie transforme une société demeurée barbare. Sous ce règne de l'épée, dans ces ténèbres, filtrent, comme le dit M. Charles Bonnefon, « les premiers rayons d'un idéal religieux et d'une piété plus profonde et plus sereine, les premiers tressaillements d'un amour humain, délicat et chevaleresque... Déjà se dessinent les premiers contours d'une âme nouvelle. » D'où un élan mystique chez les clercs et, chez les laïques, le culte de l'honneur et de la *Minne*.

Peu à peu, avec l'amélioration des conditions matérielles, l'ascension sociale de la paysannerie et de la bourgeoisie, cet idéalisme et cette culture — tout en perdant leur intégrité première — pénètrent lentement jusque dans le peuple. Mais la décadence est proche, elle est là. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le divorce va se manifester, qui n'existait point au moyen âge, entre l'élite intellectuelle et le peuple allemand.

#### Le rôle des villes

Cependant, jusqu'à la fin du moyen âge, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, l'idée du Saint-Empire, même lorsqu'elle s'affaiblit, même lorsqu'elle cesse de correspondre à la réalité, demeure encore le ferment, le tonique de la culture allemande. S'il se produit entre elle et son contenu chrétien une lente désintégration, c'est qu'elle prend un sens nouveau. Elle prend un sens nouveau parce qu'elle a pour support un nouvel élément politique et social : les villes.

L'essor des villes est un phénomène européen. Il a pour cause le développement du commerce et du trafic en Occident, et l'on sait de quelle manière les croisades y ont contribué. Ce mouvement équivaut à une révolution. Il fait du moyen âge, à partir du XI<sup>e</sup> siècle, la jeunesse du monde moderne. Il commence en Italie, puis, par les passages des Alpes et le long du Rhin, il gagne l'Allemagne. Les villes allemandes forment ainsi, en Souabe et le long du Rhin, avec les villes flamandes, rhénanes, suisses et italiennes, l'axe de la nouvelle civilisation européenne. D'où, en Allemagne, une nouvelle « vague de civilisation » après celle de la civilisation chrétienne. L'une est d'ailleurs la suite naturelle de l'autre : les premières villes qui parviennent à la richesse et aux libertés, ce sont les villes épiscopales, Cologne en tête.

Quelle transformation ! Cette Germanie qui était en retard de plusieurs siècles sur l'Italie ou sur la France, cette Germanie agricole et forestière dont les habitants, par instinct de vieux barbares, répugnaient à vivre agglomérés, enfermés dans des murailles, voici qu'elle devient le pays des villes. Ces cités libres ou impériales, ces républiques municipales se multiplient dès le XII<sup>e</sup> siècle. Il y en avait encore une cinquantaine à la veille de la Révolution française ; elles avaient été soixante-quinze au XV<sup>e</sup> siècle.

Leur importance politique est d'emblée considérable. On ne peut rien sans elles. Elles sont membres de l'Empire. Leurs députés forment le troisième collège de la Diète, après celui des électeurs et celui des princes. Collège en deux bancs : le banc rhénan, le banc souabe, ce qui indique la distribution géographique des villes.

On sait à quelle puissance elles parvinrent : il suffit de rappeler l'organisation de cette Hanse qui domina le commerce européen, le monopolisa dans le Nord, tyrannisa les Etats scandinaves, entretint une flotte de guerre maîtresse de la Baltique. Un proverbe disait : « Puissance de Venise, magnificence d'Augsbourg, esprit de Nuremberg, artillerie de Strasbourg et argent d'Ulm dominant le monde. » Cependant le développement des villes fut arrêté net au XV<sup>e</sup> siècle à la suite d'un conflit armé avec la noblesse et l'empereur. Jamais les villes allemandes n'arrivèrent à la souveraineté territoriale, comme les républiques italiennes, les villes suisses, les villes flamandes. Il ne se constitua jamais en Allemagne un Etat urbain comme celui de Florence, ou de Venise, ou de Berne.

Quel était l'esprit de ces villes ? Un esprit mercantile. Un esprit de richesse : luxe public et privé, par conséquent mécénat ; d'où l'impulsion qu'elles donnèrent aux sciences, aux lettres et aux arts. Ce fut dans les villes que la civilisation allemande prit son visage original par la fusion du gothique et de la Renaissance. Ce fut dans les villes que l'Allemagne apparut. Mais il y avait, dans l'esprit municipal et patricien, autre chose que le mercantilisme. Il y avait la persistance et le rajeunissement de l'idée impériale. Les empereurs avaient favorisé les villes, ils les avaient multipliées. On le comprend : elles étaient, dans la féodalité, un appui pour l'autorité impériale, et même le seul appui. En revanche, qu'étaient-ce pour les villes que l'empereur et l'empire ? La source du droit, la garantie des libertés, l'autorité capable — ou plutôt qu'il fallait rendre capable — de maintenir dans les Allemagnes l'ordre et la sécurité nécessaires à la marche des affaires. C'est pourquoi, malgré leur particularisme à chacune d'elles, et les concurrences, et les rivalités, les villes furent le premier élément de l'unité allemande.

Mais elles ne pouvaient être exclusivement allemandes. Elles étaient pour cela trop intéressées à la vie de l'Europe entière, trop associées aux villes étrangères : Venise, Bruges, Anvers, Rotterdam, Londres, Novogorod. D'ailleurs elles étaient moins des milieux de production que des centres d'échanges internationaux. D'où une culture universelle et une civilisation composite. Tout, et la géographie même — le cours du Rhin, les côtes de la mer — les projetaient hors de l'Allemagne. Elles devinrent ainsi les foyers d'un cosmopolitisme déjà moderne. Elles laïcisèrent l'idée impériale. Elles firent de l'Allemagne le centre de l'Europe. Elles ouvrirent au travail allemand, à l'expansion allemande, le monde entier. C'est qu'elles ont déjà compris que « l'avenir est sur les flots » et que les colonies sont nécessaires. Les villes achevèrent de transformer l'Allemagne en une nation civilisée, en une nation moderne.

Dans la vie sociale de ces villes allemandes, dans leur pensée, dans leur attitude politique et religieuse, il y a un ferment révolutionnaire qui travaille. Les soulèvements des artisans contre les patriciens, les ligue urbaines contre la féodalité, ne sont, après tout, que phénomènes médiévaux, signes d'ascension sociale : y voir de la démocratie ne serait qu'un anachronisme. En réalité, une aristocratie, celle de la richesse, monte et se substitue à l'autre, celle de la terre. Qui tient les instruments de domination est maître de l'avenir. Or, le premier de ces instruments ne sera plus l'épée, mais l'argent. Cependant le processus en Allemagne est tout autre qu'en France. En France, le roi s'est appuyé sur les bourgeoisies d'une manière constante ; en Allemagne, les empereurs n'ont pas su le faire, car ils n'avaient pas compris. Une dynastie nationale l'eût compris, mais les empereurs n'étaient que des féodaux. Ils n'ont pas vu que les villes exigeaient l'unité allemande, l'épuration de l'Eglise et l'autorité impériale. D'où la Réforme, ce premier étage de la révolution allemande dont le national-socialisme est le dernier.



PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS PARTICULIÈREMENT RECOMMANDABLES

	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
<b>VINS DE TABLE</b>				
Côtes de Saillac	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie	5.50	5.25	5.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc	5.25	5.15	5.—	4.75
<b>BORDEAUX ROUGES</b>				
Château de Barbe, 1931	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929	17.—	16.50	16.—	15.50
• Etampé. •• Etampé bouchon capsulé.				
<b>BORDEAUX BLANCS</b>				
** Graves Saint-Hilaire	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934	7.—	—	6.75	6.50
• Etampé. •• Etampé bouchon capsulé.				
<b>BEAUJOLAIS MACONNAIS</b>				
Beaujolais	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924	16.—	15.25	14.50	13.75
<b>BOURGOGNES</b>				
Grand vin de				
Bourgogne Latour, 1929	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevrey Chambertin, 1926	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercurey, 1924	21.—	20.—	19.—	18.—
Aloxe Corton, 1924	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926	23.—	22.—	21.—	20.—
<b>ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE</b>				
Châteauneuf du Pape	13.—	12.50	12.—	11.25
<b>MOSELLE RHIN</b>				
Niersteiner	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumlilch	26.50	25.—	23.—	21.—
<b>VINS DE LIQUEURS</b>				
Malaga Aguio	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec	15.—	14.25	13.50	12.75
<b>PORTOS</b>				
* Porto Aguio, rouge	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Aguio, blanc	19.—	18.25	17.25	16.25
** Porto Tawny, 1917	35.—	33.50	32.—	30.—
• Etampé. •• Etampé bouchon capsulé.				
<b>CHAMPAGNE</b>				
Champagne M. Hemard, extra sec	33.—	32.—	31.—	30.—
<b>VIN MOUSSEUX</b>				
Jean d'Harbley, vin mousseux	15.—	14.25	13.75	13.—

**AU BON MARCHÉ**

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES  
EXPÉDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE  
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.

**Voyages IMMO**

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90

Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers  
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. —  
Tél. 11.52.09.

**BRUXELLES**

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers  
Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la  
« Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin  
de fer — bateau — avion — autocar.  
Pèlerinages, Voyages de nocés, etc.

**Voyages en groupe**

en autocar de luxe.

1 jour : l'Exposition de l'Eau à Liège et visite au Canal.	50
2 jours : La Hollande et ses champs de fleurs. Départs réguliers, en avril, mai et juin	275
3 jours : Les bords du Rhin et de la Moselle, retour par la Hollande. Départs : 8 avril, 27 mai, 10 et 24 juin, 8 et 21 juillet, 13 et 26 août, 9 septembre.	475
8 jours : Lourdes, Lisieux, les Pyrénées. Départs : 6 avril, 14 et 27 mai, 10 et 24 juin, ensuite tous les lundis jusque fin septembre.	990
13 jours : la Côte d'Azur, la Suisse, les Vosges, Départs : 4 avril, 23 mai (Pentecôte), 18 juin, 3 et 30 juillet, 27 août et 23 septembre	1,645
16 jours : Lourdes, Marseille, la Côte d'Azur, Chamonix, la Suisse. Départs : avril, 11 juin, 14 et 30 juillet, 13 août, 3 sep- tembre.	1,995

Demandez les programmes détaillés.

**Quelques beaux voyages individuels**

8 jours : Lourdes, Biarritz et les Pyrénées	1.040
10 jours : les Lacs Italiens — Lugano — Bellagio Côme — Stresa.	1.650
11 jours : La Côte d'Azur et la Corse (en chemin de fer, autocar et bateau combiné) Etc., etc...	1.945

**Croisières**

du 12 au 24 avril sur s/s « Roma » (33.000 t.) : Trieste Port-Saïd — Jaffa — Larnaca — Rhodes, Phaleron — Trieste, à partir de	2.310
du 14 avril au 5 mai sur s/s « Arandora Star » (16.000 t.) : Southampton — Malte — la Grèce — la Côte-dalmate — Corfou — Naples — Ville- franche — Southampton, à partir de	5.880
du 14 avril au 5 mai sur s/s « Atlantis » (16.000 t.) : Southampton — Alger — Syracuse — Venise Split — Trogir — Kotor — Dubrovnick Malte — Lisbonne — Southampton, à partir	5.000
du 18 avril au 6 juin sur s/s « Hilary » (7.000 t.) : Mille lieues sur l'Amazone : Liverpool — Leixoes Porto — Lisbonne — Madère — Para- Manaos — Ceara — Para — Madère — Lisbonne — Leixoes/Porto — Liverpool, y compris les excursions à terre, à partir de	10.500

**CROISIÈRES AUX ANTILLES ET HAITI**

Départ 10 avril — retour 30 mai	} à partir de .fr.	7.100
Départ 8 mai — retour 26 juin		
Départ 8 juin — retour 27 juillet		

Croisières au Spitzberg, en Orient, en Amérique du Sud,  
aux Indes Néerlandaises, etc.

Nombreux voyages individuels et collectifs — France et la  
Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places —  
pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — une demi-heure  
après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.



## L'avenir s'éclaire

pour  
des milliers de gens chaque mois  
grâce à la

## LOTÉRIE COLONIALE

Avec un billet

de la 4<sup>e</sup> tranche 1939

vous pouvez gagner un des

**56.250 lots de 100 à 50.000 francs**  
**DIX LOTS de 100.000 francs**

Trois lots de 250.000 francs

# GROS LOT : UN MILLION



TIRAGE

## Samedi 29 avril

## INSTITUT ST-JEAN ET ÉLISABETH

*Clinique Chirurgicale privée  
dirigée par les  
Sœurs Hospitalières Augustines*



7, RUE DES CENDRES BRUXELLES

## Maison SAINTE-ANNE

*Clinique chirurgicale - Maternité  
dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur*

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones : 21.35.19—21.45.90.

Salles communes et Chambres particulières

## Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

Rue de Marvis, 5-7

**TOURNAI**

Téléphone : 1195

Compte-Chèques : 1844.92 — Registre du Comm. Tournai 10.105

## Institut Sainte-Élisabeth

*dirigé par les Sœurs Augustines Hospitalières*  
206, avenue Debré, 206, UCCLE  
Téléphone 44.39.49

Hospitalise à prix modérés toutes les  
catégories de malades  
(cas médicaux, chirurgicaux, contagieux)

L'Etablissement est ouvert à tous les médecins.

Y est annexée une clinique d'accouchements avec Ecole provinciale d'accoucheuses (section française et flamande), chaussée de Waterloo, 965; tél. : 44.44.27.

## FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative.  
204, rue Royale

Reg. comm. 103016.  
BRUXELLES

Ses départements :

**Offices Immobilier** : Achats, ventes de terres, terrains à bâtir, immeubles, constructions. Crédit hypothécaire. Financement des achats.

**Industrie et commerce** : Recherche, étude, création, administration d'affaires industrielles et commerciales.

**Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juridiques** (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'imprimerie sont à la disposition des coopérateurs. **Ouvertures de crédit** pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

Demandez tous renseignements : 204, RUE ROYALE, BRUXELLES



Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre

# DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE  
BRUXELLES



### Les Habsbourg

Le Saint-Empire, de l'an 962 à l'an 1806, a vu défilé sous les aigles de son aigle bicéphale une longue suite d'empereurs dont quelques-uns n'étaient pas même allemands. Trois dynasties sont essayées de se maintenir sur le trône : celle des Saxons, celle des Franconiens, celle des Hohenstaufen. Une quatrième seule y a réussi : celle des Habsbourg.

Que fallait-il être et faire pour devenir empereur et le demeurer ? Posséder une puissance territoriale qui vous donnât les moyens de conquérir l'Empire, car l'empire était une conquête, une lutte perpétuelle. L'empereur n'était rien par soi-même, il n'avait de force et d'autorité que par sa maison. Les Habsbourg arrivèrent à se constituer une puissance territoriale plus grande que l'empire ; elle leur permit de garder l'Empire, sans leur permettre de l'unifier.

Ces Habsbourg ont porté sur leur tête la couronne impériale, de 1438 à 1806, c'est-à-dire pendant trois cent soixante-huit années. La dignité reste élective, mais l'empereur en charge a soin de faire élire, dès son vivant, son fils pour successeur, et cela devient une tradition... Or voici ce qui va se passer : on verra les Habsbourg fonder un empire en dehors de l'Empire, régner à un moment donné sur la moitié du globe, réaliser presque la monarchie universelle, et cependant être toujours impuissants en Allemagne même. Tel est le paradoxe habsbourgeois. Essayons-nous à l'expliquer.

Ainsi, les Habsbourg n'ont point réussi à faire l'unité allemande.

Ils y semblaient pourtant prédestinés. Ils étaient d'authentiques Germains, peut-être même des Francs, car il est possible qu'ils tirent leur origine de fonctionnaires carolingiens, sinon mérovingiens. En tout cas, ils appartiennent à l'Allemagne du Sud, comme les Hohenstaufen. Ceux-ci étaient des Souabes ; les Habsbourg, eux, étaient des Suisses, autant qu'on pouvait l'être avant la naissance de la Suisse et contre les Suisses après. Ils ont fait l'ascension la plus extraordinaire de l'histoire. Au début, ils sont de petits seigneurs qui apparaissent dans le Sundgau où se trouvait leur plus ancienne possession : le bourg de Habsheim, *Hab* signifiant vraisemblablement le bien patrimonial. Peu après, au X<sup>e</sup> siècle, ils entrent dans le cadre naturel de la Suisse et s'enracinent en Argovie, sans doute à la suite d'un riche mariage. Leur extension impériale a comme point de départ un carré de terre, dans la région de Windisch-Brugg. C'est là, sur une hauteur au-dessus de Brugg, que Raibot et Werner font édifier vers 1020, le château des Habsbourg, sans doute en souvenir de Habsheim ; mais un « bourg » est plus qu'un « heim ». Tel fut l'embryon de l'Empire sur lequel ne se couchait jamais le soleil.

Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à l'empereur et roi Rodolphe I<sup>er</sup>, les Habsbourg seront donc de moyens dynastes dans les pays suisses où ils amassent et travaillent à unifier toutes sortes de biens et de droits, depuis le simple domaine jusqu'au comté en passant par des avoueries ecclésiastiques. Au début de leur puissance, ces Argoviens se révélèrent déjà comme des ambitieux pratiques, patients, prudents. A quoi songent-ils ? A reprendre en Bourgogne transjurane la succession des ducs de Zaehringen, dont ils ont hérité en partie en héritant des Kibourg. C'est donc dans le cadre géographique de la Suisse qu'ils cherchent à s'installer. Plus tard, ils abandonnent cette première ambition pour se tourner vers la Souabe.

Si les Habsbourg avaient réussi à constituer sur les deux rives du Rhin une puissance territoriale dont l'axe eût été la route du Saint-Gothard, comme ils auraient été bien placés pour entreprendre et réussir ce que les Hohenstaufen avaient entrepris et manqué : unifier l'Allemagne, dominer l'Italie ! Mais ils comèrent, avec Albert, fils de Rodolphe, une erreur initiale : ils ne

surent pas se concilier les montagnards des Waldstaetten dont ils sous-estimèrent la valeur militaire. Pourtant, avec une telle force, ils auraient été quasi invincibles. Preuve en soit la série de défaites que les Confédérés ne cessèrent de leur infliger. Il est vrai qu'il ne faut point en exagérer l'importance. Le Morgarten Sempach, Näfels ont retenti en Allemagne ; ces batailles furent des humiliations pour l'amour-propre du vaincu, mais elles demeurèrent sans action en dehors du milieu naturel où se mouvaient les Suisses ; elles n'empêchèrent nullement l'expansion habsbourgeoise. Pourquoi ?

Parce qu'un événement était survenu qui fit peu à peu abandonner aux Habsbourg leurs premières ambitions pour des ambitions plus grandes, et qui les déracinèrent du sol suisse.

Cet événement, ce fut l'élection de Rodolphe à l'empire, en 1273. Les électeurs l'avaient choisi parce qu'ils avaient senti la nécessité d'un chef énergique, mais prudent, d'un diplomate habile et d'un administrateur économe, et parce qu'il n'était pas encore un trop puissant seigneur. Erreur de calcul : il allait tout de suite le devenir. Après sa victoire sur Ottokar de Bohême à Marchfeld, le 26 août 1278, le petit comte suisse, que l'on venait d'élire empereur, se fit attribuer à lui et aux siens la succession des Babenberg, c'est-à-dire l'Ostmark, l'Autriche. Dès lors, le destin des Habsbourg va les éloigner peu à peu de l'Allemagne pour les entraîner le long du Danube. Il suffit de regarder une carte physique pour comprendre la formation de l'empire austro-hongrois : puissance attractive d'un cadre naturel nettement et largement fixé.

Nous comprenons pourquoi, maintenant, il est arrivé aux Habsbourg ce paradoxe de posséder, « à titre particulier » un des plus vastes empires de l'histoire, de réaliser presque avec Charles-Quint la monarchie universelle et d'être toujours faibles et impuissants en Allemagne. En même temps, les Habsbourg ont réussi cet autre paradoxe : retenir sur leur tête la couronne impériale sans jamais devenir pour l'Allemagne une dynastie nationale. L'Empire fut toujours pour eux une cause de faiblesse et même d'épuisement : on le constate en lisant la biographie de Charles-Quint. Ils n'y furent jamais acceptés et ils furent toujours incapables de mettre fin à l'anarchie. Il faut dire qu'ils jouèrent de malheur : ils eurent à essuyer la tempête de la Réforme et ils se heurtèrent constamment à la puissance française.

La rivalité Bourbons-Habsbourg nous montre précisément comment et de quelle manière l'Empire fut une faiblesse pour la Maison d'Autriche. Au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, la puissance austro-espagnole encerclait la France. L'Espagne, l'Italie du Nord, la Franche-Comté, les Pays-Bas formaient autour de la France un cercle de fer en train de se resserrer presque jusqu'aux portes de Paris. Mais il y avait un segment vulnérable dans ce cercle : l'Allemagne. Aussi est-ce par l'Allemagne, lieu de moindre résistance, que la France va diriger contre les Habsbourg son offensive diplomatique et militaire.

En réalité, la vraie force des Habsbourg, ce ne fut point l'empire éphémère et gonflé de Charles-Quint, mais le durable et naturel empire austro-hongrois. Il les obligeait à tourner le dos à l'Allemagne. Leurs pays allemands, l'Autriche, le Tyrol, étaient périphériques. De Vienne, on pouvait faire la monarchie austro-hongroise et on l'a faite : on ne pouvait pas faire l'Allemagne, et l'on s'en fit expulser en attendant l'Anschluss.

Une autre cause a empêché les Habsbourg d'être des souverains allemands, en même temps qu'elle devait les empêcher, à la longue, de tenir l'empire austro-hongrois lui-même. Eux qui régnaient sur tant de peuples différents n'ont jamais pu acquérir le sentiment de la diversité des peuples. A l'idée juridique, l'idée romaine de l'unification, ils avaient ajouté l'intransigeance espagnole, puis ces conceptions abstraites de la philosophie fran-



çaise qui inspirèrent les réformes schématiques de Joseph II, Lorrain comme Poincaré. On sait de quelle manière leur empire s'est formé : par des héritages dispersés et disparates. Mais un héritage, on le regarde comme une propriété acquise, non comme une partie de soi-même.

Depuis leur déracinement de la Suisse, les Habsbourg ne purent s'enraciner nulle part. Étaient-ils Allemands, Flamands, Espagnols, Lorrains? C'est ce qui explique leur impuissance nationale : ils ne sont jamais arrivés à se faire soutenir par un peuple, parce qu'eux-mêmes n'étaient d'aucun peuple, mais de tous un peu. A la fin, ils n'ont guère été que les premiers bourgeois de Vienne, ce qui ne suffisait plus.

Et, cependant, cette faiblesse est le revers d'une force morale que les Habsbourg n'ont pas su comprendre ou du moins utiliser : encore une fois, la force, le prestige de l'idée impériale. Auraient-ils pu faire la Confédération européenne? Charles-Quint y avait songé. « Aucune monarchie n'est comparable à l'empire romain déclare-t-il à la première diète de Worms, lors de son avènement en 1521. Le Christ lui-même lui a rendu hommage. Malheureusement, il n'est maintenant que l'ombre de ce qu'il fut. Mais avec l'aide des pays et des alliances que Dieu m'a accordés, j'espère le ramener à son antique gloire. » Rêve non réalisé : Charles n'a cessé d'être poursuivi par la malchance sous la double forme du schisme protestant et de la politique française.

Le malheur des Habsbourg, c'est d'être venus trop tard et trop tôt. Trop tard pour le Saint-Empire, trop tôt pour une Société des Nations européennes. Leur apparition a coïncidé avec la formation des grands Etats modernes et l'éveil des nationalités. Ils appartiennent ainsi à une période transitoire entre le monde féodal et le monde moderne. Ils ont dû vivre sur un compromis entre l'absolutisme et le libéralisme. L'étendue même de leur empire leur créait des difficultés partout et les empêchait de suivre jusqu'au bout la même politique.

Les Habsbourg furent les derniers à représenter l'idée du Saint-Empire, à une époque où cette idée était remontée dans l'abstraction. Ils défendirent la chrétienté contre l'Asie, car il ne faudrait point oublier Lépante, il ne faudrait point oublier qu'en 1683 les Turcs étaient devant Vienne. Ils s'intitulaient en Autriche Majestés apostoliques et en Espagne rois catholiques, alors que l'Eglise n'avait plus besoin de vicairé temporel. Ils y perdirent l'Allemagne au profit de la Prusse et coalisèrent contre eux tous les adversaires, tous les ennemis de la catholicité : les protestants, les « philosophes », les francs-maçons, les libéraux, les socialistes. Et ils furent abattus par eux après les Bourbons de France avec lesquels ils s'étaient alliés trop tard. Mais il est inutile de refaire l'histoire.

Nous n'en savons pas moins ce que nous devons à ces Habsbourg et ce que nous avons perdu avec eux. Ce que l'on a mis à leur place ne vaut ni ne vaudra jamais leur Autriche-Hongrie. Ils ont été les créateurs de la dernière grande civilisation européenne, celle que l'on appelle aujourd'hui le baroque. Ils ont incarné le principe le plus opposé au nationalitarisme, c'est-à-dire à la fragmentation européenne, à la disparition de l'Europe. Ce nationalitarisme, Metternich l'avait découvert sous le manteau du jacobinisme et dans les fourgons de Napoléon; il en avait d'avance, prévu, dénoncé les ravages.

Il est dès lors compréhensible que le nom de Habsbourg provoque à lui seul la haine féroce du national-socialisme. Il représente l'autre Allemagne, celle que ce national-socialisme achève de détruire comme la révolution française avait détruit la France bourbonnienne.

L'Autriche, pays allemand, est retournée au Reich, car l'Autriche n'était pas viable sans son empire et sans son empereur. Mais sera-ce pour toujours? Ce qui faisait hier la faiblesse, l'im-

puissance des Habsbourg pourrait de nouveau faire leur force, leur nécessité demain. Rien ne meurt en histoire; le malheur y fait tomber les erreurs et resplendir les vérités. Il rend disponible.

Nous pouvons cependant regretter que les Habsbourg n'aient pas su faire de l'empire austro-hongrois ce qu'il aurait dû être et ce que tant d'Européens ont désiré qu'il fût. Ce n'est pas sans mélancolie que nous relisons cette page de feu Auguste Himly; elle date de 1894, et termine le second volume de son *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe Centrale*.

« Est-ce à dire cependant, comme aucuns le pensent, que l'empire autrichien, qui ne repose pas sur une base nationale, est un anachronisme sur la carte de l'Europe moderne, et que, par suite, il est destiné à en disparaître à plus ou moins bref délai, pour faire place à une fédération d'Etats ou pour être démembré par ses voisins? Nous nous permettons d'en douter. En effet, l'enchevêtrement des races dans les pays habsbourgeois rend un départage géographique selon les nationalités absolument impossible; elles ont beau se jalouser, se détester et se quereller, elles n'en sont pas moins condamnées à continuer à vivre côte à côte. Pourquoi dès lors briser les cadres territoriaux plusieurs fois séculaires, au lieu de tâcher de les adapter aux besoins nouveaux? Certes, ce n'est pas chose facile de créer, en conciliant les traditions du passé et les principes de la liberté politique moderne, des institutions capables de faire vivre dans un accord passable les éléments discordants que le flux et le reflux des migrations ont réunis dans ce coin de l'Europe; Mais il semble évident aussi que les pays du moyen Danube eux-mêmes tout d'abord, puis notre continent tout entier, sont également intéressés à ce qu'on y réussisse. La dislocation du grand empire de l'Est qui s'est formé sous le sceptre des Habsbourg, par l'union de l'Autriche, de la Bohême et de la Hongrie, ne pourrait s'opérer qu'au profit du Panslavisme et du Pangermanisme, par l'absorption des populations slaves et allemandes, qui laisserait sans défense les Magyars; incontestablement il vaudrait mieux que la dynastie, dorénavant exclusivement autrichienne, qu'a fondée il y a six cents ans Rodolphe de Habsbourg, continue de régner sur la monarchie orientale qu'ont cimentée des siècles de vie commune, et que Vienne, la vieille ville impériale, bâtie sur les confins des trois grands pays d'Autriche, de Bohême et de Hongrie, reste leur centre politique sous le régime de la liberté, comme elle l'a été pendant si longtemps sous celui de l'autorité plus ou moins absolue de ses princes... Palacky était beaucoup mieux inspiré qu'il ne l'a été depuis en prêchant l'autonomie tchèque, quand il écrivait en 1848 au comité des Cinquante, chargé de préparer à Francfort la réunion du premier Parlement national allemand : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait la créer dans l'intérêt de l'Europe! »

Avec les Habsbourg s'est épuisée, s'est évanouie la dernière forme que l'empire d'Occident ait essayé de revêtir. On prétend que, lorsqu'une âme, après une longue agonie, a quitté son corps, elle erre invisible des jours et des semaines dans les lieux où elle a vécu et dont elle a tant de peine à se détacher. Ainsi en fut-il de l'Empire dont l'idée a mis des siècles à mourir en errant au-dessus de l'Europe et en cherchant à se réincarner.

Elle avait choisi les Germains avec une insistance tragique. De l'an 800 jusqu'à l'an 1806 — et l'on pourrait prolonger jusqu'à la dissolution de l'empire austro-hongrois en 1918 — trois fois, avec de brèves interruptions, les Germains furent appelés à reconstituer l'empire d'Occident, à faire l'union de la chrétienté européenne contre la menace asiatique. Toujours ils échouèrent à cause de leurs éternelles divisions, à cause de leur particularisme. Cependant, ils étaient alors la seule race assez forte pour



porter le second glaive. Mais il fallait soutenir et diriger leur bras. Ils ne pouvaient se passer, ni du christianisme, ni de la civilisation romaine. Leur individualité puissante était condamnée à demeurer barbare, à n'être qu'une force de la nature, sans la personnalité chrétienne et l'humanité gréco-latine. Là où les Germains se révélèrent capables de remplir leur mission, là où leur génie sut être édificateur, ce ne fut point chez eux, dans les pays germaniques, mais ailleurs. Et nous voyons bien que sans cet élément germanique, l'Europe n'aurait pas été en mesure, ni de se défendre à l'extérieur, ni, à l'intérieur, de se solidifier.

Mais c'est chez eux, dans leur terre, dans leur climat, c'est en Germanie que les Germains ont eu le plus de peine et ont mis le plus de temps à se civiliser et à s'unifier, à se connaître et à se comprendre eux-mêmes. La jeunesse de l'Allemagne comme Etat en est la preuve.

C'est là tout le drame allemand. Il provient d'une contradiction intérieure que la géographie déjà nous a fait entrevoir : être pour l'Europe ou contre l'Europe. La thèse et l'antithèse. Mais nous voyons bien où est la synthèse : dans la vocation chrétienne de ce peuple. Il aura beau se particulariser, provoquer des schismes, des Kulturkampf, revenir au paganisme : il restera toujours un peuple de mission, son esprit sera sans cesse tourmenté par l'idée impériale. Dans le mythe d'une prédestination due à une supériorité de race et de culture, c'est toujours la vocation ancienne qui travaille ce peuple. Il est impossible de ne pas la retrouver jusque dans l'antijudaïsme, jusque dans l'anti-communisme de ce mystique Hitler, où l'âme à la fois religieuse et démoniaque des chevaliers teutoniques semble avoir repris chair. « L'enfer, c'est le ciel en creux », disait Barbey d'Aurevilly.

(A suivre.)

GONZAGUE DE REYNOLD,  
Professeur à l'Université de Fribourg,  
Membre suisse de la Commission  
de coopération intellectuelle de la S.D.N.

## Réflexions sur un roman

Si l'on admet que la commune mesure de tous les romans est la peinture de l'amour sous l'une ou l'autre de ses formes innombrables — proposition facile à vérifier puisque le roman a pour objet l'homme et que l'amour est à la racine de tous les sentiments humains — il faut bien constater que le roman contemporain, et en particulier le roman français, se caractérise par l'impuissance à se constituer autour de la forme pure de l'amour. Gide, ce Voltaire calviniste de notre temps, a codifié cette incapacité typique dans un apophtegme fameux : on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. Mauriac, ce Rousseau catholique, s'est chargé de l'explication de la thèse. On a souvent voulu découvrir la cause d'une telle stérilité dans l'influence exercée sur des esprits inconsciemment pétris de jansénisme par un freudisme qui avilit tout ce qu'il touche, ou encore dans l'hyper-intellectualisme caractéristique des héritiers de Descartes. J'y vois plutôt l'indice d'une profonde décadence vitale. Bien des confusions seraient évitées dans l'esthétique du roman si l'on éliminait le vieux problème du conflit entre l'art et la morale au profit d'une question à mon sens plus importante : la relation de l'art et de l'être. Le jugement que nous avons à porter sur l'amour dont la flamme transparait à travers un roman ressortit précisément à ce genre d'amalgame : il s'embranchement généralement

sur un dilemme catégorique où moralité et immoralité s'affrontent. En fait, si l'immoralité affleure le plus souvent dans le roman moderne, c'est parce que la structure même de l'amour y est complètement méconnue : l'auteur ne parvient plus à concevoir l'amour autrement que comme une réfraction de la haine ; l'amour, sous quelque forme que ce soit, joue dans le roman contemporain une fonction destructrice. Devant le dilemme : être ou ne pas être, le romancier choisit presque toujours le néant, ou, s'il glorifie l'être, ce n'en est plus que la caricature. Il ne parvient pas à réaliser que l'amour est de soi constructeur, qu'il consolide, élève et dilate, à condition qu'il se développe selon sa loi propre qui est le don de soi, l'effusion et l'extase. Il ne voit pas que l'amour est un enrichissement de l'être, ou s'il le voit, il ne peut guère le présenter que sous le masque d'un plaisir superficiel cachant mal un vide absolu. Jamais l'amour n'est présenté comme une plénitude rayonnante qui absorbe dans sa lumière les laideurs et les tares. Le roman actuel est marqué au signe de la décadence : son centre nerveux est en proie à la dégénérescence vitale.

C'est pourquoi l'*Enfant qui passe*, de Jacqueline Vincent, apparaît comme une extraordinaire exception (1). Nous sommes ici en présence d'un roman pur où l'amour atteint d'un seul coup sa forme pure. Jamais œuvre romancée où les préoccupations didactiques ou moralisantes sont totalement absentes et où se reflètent seulement trois ou quatre êtres humains en leur seule simplicité humaine n'a accumulé pareille charge de grandeur. Les Anciens devinaient juste quand, étudiant à part le sublime, ils le plaçaient au-dessus du beau.

Voici un livre où les moyens d'art sont en quelque sorte réduits à la portion congrue (non pas que l'auteur ne manie une langue sûre, mais parce que son intuition esthétique va d'un seul jet vers les seuls moyens appropriés au vrai roman : les moyens esthétiquement pauvres) et dont la substance romanesque est incomparable. Je n'écris pas sans hésitation des mots tels que *romanesque* ou *sentimental* : ils ont tellement été avilis sous l'effet de l'affaissement vital que subit notre époque, qu'il nous faut un effort de pensée pour les dépouiller de leur auréole péjorative. Néanmoins ce sont les seuls qui conviennent : cette œuvre n'est qu'un long cri d'amour qui traverse une épaisseur de lumière pour s'enfoncer ensuite dans une solitude dépouillée où se devine la présence de Dieu. Parce qu'il est centré sur le drame de l'amour, ce livre est sentimental : il prend à la gorge. Parce qu'il expose ce que doit donner tout roman authentique : une destinée humaine, il est passionnément romanesque. C'est un livre que l'on lit sans arrêt, à travers le bienheureux jaillissement des larmes qui purifient.

La ligne du roman est simple et se développe dans une atmosphère très simple, presque populiste. L'héroïne est infirmière dans un hôpital du Nord de la France au moment de la stabilisation du front en 1914. Mal mariée à un homme qui se trouve actuellement de l'autre côté du front, elle se livre, corps et âme, et jusqu'à l'épuisement, à cette tâche où son amour trouve un exutoire. Le médecin major de l'hôpital, le Dr Preylier, mal marié lui aussi, l'aime depuis son enfance. Leurs détresses se rapprochent, mais elle refuse l'humble et pauvre offrande de son amour *par devoir*. Voilà une scène que nos romanciers contemporains, en secrète connivence avec le vice, auraient incontestablement « ratée ». Admirons le *naturel* de ce passage : « Insomnie... Je croyais mon cœur plein de néant. Je ne sentais pas qu'il était vide. Encore une tactique : tuer par le ridicule. Don Juan et Mme Bovary. Je riais. Mon rire a sonné faux. Olivier Preylier est coté comme un homme froid et réservé. Le peuple déclare :

(1) Un volume de 247 pages avec une préface de Maxence van der Meersch, Paris, Plon, 1939.



« Il est fier ». Il n'est pas Don Juan. Ma vie est active, organisée. Pas de place pour le rêve, pas de tendance au rêve. J'absorbe quotidiennement mon chagrin sans le savourer, sans le ruminer, j'essaie de n'y penser jamais. Je ne suis pas M<sup>me</sup> Bovary. Il faut chercher un autre nom aux personnages de cette rencontre. » Tel est le ton du livre : uni, direct, sourdant sans heurt d'une vie équilibrée, et cependant empreint d'un pathétique qui va aller grandissant.

Au cours d'un bombardement, des enfants d'un village voisin sont évacués vers l'hôpital, et parmi eux un bébé en chemise : « Je m'avançai. Mes semelles de feutre ne me trahissaient pas. Pourtant, avec une mobilité d'oiseau, le petit tourna le front. Et deux menottes, spontanément, se tendirent avec un cri : « Maman. » A partir de ce moment, le livre est entièrement dominé par ce mot. C'est toutefois beaucoup moins l'amour maternel que l'amour pur, coulant avec une grandiose simplicité des sources vives de l'âme, qui constitue son centre de gravité. En effet, la tragédie se noue après la cessation des hostilités. Le petit Pierre a été élevé par sa mère adoptive à laquelle il voue un culte. L'armée allemande évacue la zone qu'elle a longtemps occupée et dont Jacqueline Vincent nous décrit, avec une saisissante vérité, la vie étouffée, étouffante, avec ses deux pôles : la recherche du pain quotidien et le venimeux commérage. Françoise Vallières et son fils vont rejoindre le mari démobilisé et replacé à la direction d'une usine de tissage. Immédiatement une affreuse tristesse, une angoisse qui serait satanique sans l'inextinguible flamme d'amour qui court le long de ces pages, s'abat sur les êtres et sur les choses. André Vallières est revenu de la guerre, plus odieux qu'il ne l'a jamais été. Paranoïaque et tabétique, il contraint sa femme aux plus avilissantes besognes du ménage et lui distribue si parcimonieusement l'argent qu'elle doit travailler pendant la nuit pour élever son fils adoptif. Les soirées sont effroyablement lourdes : « Mon mari a pris une brochure qu'il ne lit pas. Je vais coudre de la lingerie pour moi. Il ne faut pas que le petit ait l'air de m'occuper. En face l'un de l'autre, nous attendons qu'il ne se passe rien, mais c'est peut-être la plus terrible des attentes. Nous sommes tous les deux parvenus à un paroxysme muet : un peu comme des êtres ramassés sur eux-mêmes pour franchir un abîme. Le drame, c'est que nous n'avons pas de saut à faire. » Mais Françoise résiste à la vertigineuse tentation de la fuite : elle n'a pas le droit d'abandonner un malade, si méchant et si brutal soit-il; elle n'a pas le droit d'être pitoyable : « Dieu me garde de la pitié! J'ai senti à ce moment comment on peut défaillir sur une épaule à certaines heures, comme la femme la plus honnête pourrait non point se donner, mais se laisser prendre, non point tomber, mais s'anéantir. »

A partir de ce moment, des scènes dont le pathétique ne trouve sans doute d'équivalent que chez Dostoïewsky se succèdent avec des intervalles remplis de joies avaries et contractées, et qui sont comme des paliers dans une ascension vers une solitude de plus en plus tragique. En proie à une crise larvée desadisme, André sème dans le jardin, le jour de Pâques, des œufs en chocolat qu'il a patiemment fourrés de moutarde, et que l'enfant va découvrir avec terreur. Il exige que sa femme guette, pendant des heures, dans une immobilité vibrante de dégoût, une souris dont le grignotement l'empêche de dormir, et qu'elle la saisisse vivante entre les doigts. — Au cours d'une soirée, que sa femme à minutieusement préparée sans l'aide d'une bonne qu'il lui a refusée, il la submerge d'avaries au point que l'invité, profitant d'un instant d'absence du mari, interpelle brutalement l'esclave et lui jette : « Qu'as-tu donc à te faire pardonner? » — C'est l'histoire monstrueuse d'un W.-C. que l'enfant avait un peu souillé : « Haletant, mâchoires serrées, André poussa des grognements

inarticulés, ouvrant et fermant sa main contractée. J'étais glacée d'horreur. Pierre, tout près de moi, comme une petite chose froide. A peine aurais-je été capable de lui crier : « Sauve-toi », mais avant qu'un son sortit de ma gorge, la main impérative s'étendait : « Tout de suite ici, chien..., tout de suite. » Et avec un sifflement : « Psst, Médor! » Il m'a regardée, douloureusement, comme pour me dédier cette obéissance, et s'est avancé sans effroi. Happé au collet, il étouffait un cri, sentant l'étau qui le maîtrisait et l'entraînait dans le coin suspect. « Chien..., fils de chienne... Ah! nom de D..., je vais te dresser moi, comme on dresse les chiens. Tu sais comment on s'y prend? Hein? Tu le sais? On leur frotte la gueule dans l'ordure. Eh bien! attends. » Là-dessus une housculade de la porte et un silence. Je pleure encore, en écrivant cette scène. » Et cependant de telles horreurs sont comme emportées dans la giration d'un amour qui transforme la mère et l'enfant, et rebondit en gerbes de lumière sur le pauvre halluciné qui en est l'objet. Cet amour qui s'affirme en l'héroïne, avec son être même, sans la moindre ostentation, comme la chose la plus naturelle du monde, quel roman, mieux que celui-ci, a su jamais en mesurer la puissance de rachat? La merveille de l'histoire que nous conte Jacqueline Vincent, c'est la sublimation et la transmutation de l'horrible.

Que dire alors des pages d'une cruauté insurpassable qui nous décrivent la maladie subite et la mort de cet enfant promu à la sainteté, la tentative de suicide, aussitôt avortée, de la mère, les larmes silencieuses de ce demi-dément qui retourne aussitôt à son délire, la solitude « toujours plus immense, plus dépouillée, plus nue » qui s'offre à Françoise Vallières? Aucune horreur, n'est ici gratuite. Il n'est pas une ligne de ce témoignage hallucinant où la souffrance atteint son paroxysme qui soit dépourvue d'une incomparable grandeur : l'atrocité la plus sauvage, celle qui tend et déchire les nerfs, s'anéantit devant la force sereine de l'amour : « En cessant de considérer mon sacrifice, je me suis délivrée de moi-même. Les autres, avec leurs peines, sont devenus mon centre. Et voici que s'éclairait le mot de Pierre : « Maman, c'est l'amour. » Ni dureté, ni sensiblerie, ni amertume, ni sentimentalité. Tout mon cœur agrandi n'était plus qu'amour, avec l'intelligence de l'immolation. » Devant le drame de cette vie où les épreuves les plus tragiques sont cautérisées par l'amour, on se prend à songer à la parole d'Hoelderlin : « Et dans la Perfection il n'y a plus place pour aucune plainte. »

Ce grand livre, ce roman, oserais-je dire, unique, pose plusieurs problèmes. D'abord celui du secret de la puissance qu'il exerce sur l'esprit du lecteur. Les moyens employés sont cependant réduits à leur plus simple expression. Il n'y a ici aucune *suppléance* : la romancière n'emprunte rien à l'arsenal du pittoresque ou de la psychologie ou de la philosophie. Nul envoûtement artificiel provoqué par des stupéfiants poétiques. Une intrigue simple. Une langue simple. Des personnages simples. Le cadre de tous les jours. Rien de morbide. Rien de construit. On désespère vraiment de qualifier ce livre qui échappe à toute classification et à toute détermination. Ce roman est toutefois un vrai roman *parce qu'il met en scène des hommes, avec leur destin humain*. Il est même en un sens ce que nous avons appelé un roman *pur* : les valeurs esthétiques qu'il contient ne sont pas frelatées, elles procèdent d'une source exclusivement romanesque. En un mot, il réalise à la perfection ce principe de tout roman authentique : la vérité humaine, celle qui sort de l'homme tout entier, en sa masse indivisible, corps et âme. Par son *naturel*, il tranche sur la production de notre époque dont le caractère le plus évident est, sauf exception rarissime, *la banalité construite*.

Ce roman pose ensuite — et c'est ce qui le caractérise à nouveau comme roman — le problème même de la vie : l'énigme de la souffrance. Ces mots sont sans doute un peu vieillots :



notre époque, qui a passé sans transition du plaisir animal au désespoir stupide, risque fort de ne pas les comprendre. La nécessité où se trouve le critique de les employer mesure bien l'*excentricité* de ce livre par rapport à l'ambiance sociale où il naît. Le roman de Jacqueline Vincent, pour lequel nous espérons un retentissant succès, nous montre que les épreuves ne sont pas extérieures, non plus d'ailleurs que leur acceptation ou leur refus. Il nous fait toucher du doigt cette question philosophique capitale : les événements s'adaptent à notre être, ils sont ce que nous sommes, ils nous doublent. De ce point de vue, acceptation ou révolte n'ont plus aucun sens : c'est plénitude ou indigence d'être qu'il faudrait dire. Il y a des êtres riches qui acceptent, des êtres vides qui refusent. Jacqueline Vincent nous rappelle ainsi à notre richesse intérieure, à cette *nature humaine*, si pleine et si noble, que nous gaspillons depuis plusieurs siècles. Et, du même coup, à Dieu.

MARCEL DE CORTE,  
Professeur à l'Université de Liège.

## Un pas de plus dans la réhabilitation

de

# la Campagne des Dix-Jours de 1831

Amené, il y a onze ans, pour la préparation de la Fête Militaire Rétrospective du Centenaire, à étudier la campagne des Dix-Jours de 1831, nous avons acquis très rapidement la conviction que cette campagne était méconnue. Non seulement on n'en avait jamais examiné les aspects militaires, et ils ont leur intérêt, mais on avait tâché d'en effacer jusqu'au souvenir.

Pourquoi cet ostracisme? Il ne fallait pas faire long chemin pour en trouver l'origine : la hantise d'un ensemble de trahisons, qui auraient précédé et accompagné cette campagne. Placée sous pareil signe, elle ne méritait point d'être examinée et encore moins exploitée, puisqu'elle ne présentait rien de sérieux dans le domaine militaire.

Nous avons fait litière de tel jugement en montrant (1) le déroulement, aussi bien dans un camp que dans l'autre, d'opérations militaires, préparées méticuleusement depuis longtemps, par le lieutenant général de Constant-Rebecque, improvisées chez nous, parce que, malgré le Conseil de guerre de juin 1831, il n'y a pas de plan d'opérations. Il faudra attendre que le roi Léopold I<sup>er</sup>, informé, à Liège, de la rupture de l'armistice, ait pris le commandement effectif de l'armée, pour en voir surgir un, le seul compatible avec la situation : réunir les forces disponibles à l'abri d'une ligne d'eau et tâcher de s'y cramponner.

Malheureusement, Tiecken n'avancera pas, Daine partira trop tard et seulement sous la pression d'ordres successifs. La réunion, escomptée, de nos deux principales divisions n'ayant pas réussi, le Roi essaie de couvrir la capitale, en gagnant Louvain.

La journée du 11 août est pleine d'espoir. Hélas, le 12, nous étions tournés par le Sud et contraints d'abandonner Louvain que l'adversaire ne dépasse point, car l'armée du maréchal Gérard a franchi la frontière.

Dans l'entre-temps, des bataillons de l'armée (division) du Luxembourg ont été envoyés à Daine; d'autres devaient être prélevés sur les forces des Flandres. Tout cela ne traduit-il pas le louable souci d'une « réunion des forces », principe éternel de l'art de la guerre?

Dans les Flandres, aux environs des places fortes, d'intéressantes opérations, et fort activement poursuivies, ont été menées par les troupes et les volontaires.

Bref, il y a eu campagne de guerre et des opérations souvent bien conduites; il y a eu surtout une fort belle attitude de nos soldats, enlevant Brasschaet, Boutersem et Maldeghem à la baïonnette, chargeant à Kermpt, faisant donner leur canon, avec autant de calme que d'opportunité, à Zonhoven, à Kermpt et à Louvain.

Aux ordres du Roi, à ceux du général de Wauthier, nous avons opposé ceux du prince d'Orange et cité sa correspondance quotidienne avec le roi Guillaume. Nulle trace de trahison, encore moins d'un accord avec les chefs belges, notamment avec Daine. Et nous avons conclu que cette campagne méritait mieux que l'oubli officiel dans lequel on la tenait.

\* \* \*

Seulement, et nous le reconnaissons volontiers, la question de la trahison « personnelle » de Daine méritait d'être traitée plus à fond. Nous l'avions écartée du domaine militaire, qui était nôtre; il fallait la déraciner du domaine « personnel et particulier ». C'est à cette œuvre que s'est attelé et d'une manière aussi consciente qu'objective, M. Jacques-Louis Lecomte (1).

Procédant avec la méthode rigoureuse que lui avait inspirée son maître, le professeur Van der Essen, dont la science et la probité historiques font autorité, il nous montre d'abord Daine dans ses débuts. C'est un bon officier de l'Empire, qui s'est vaillamment comporté sur de nombreux champs de bataille. Voici une esquisse de l'armée belge de 1831 — nous aurions aimé y voir insister davantage sur l'absence d'états-majors constitués et entraînés. Passons à la campagne elle-même. Le résumé en est exact, à part l'affaire de Beeringen mise à charge du 11<sup>e</sup>, quand c'est le 10<sup>e</sup> qui s'y fit étriller, par manque de sûreté. Par ailleurs, la présence de ce détachement de l'armée de la Meuse n'était ni fortuite, comme d'aucuns le pensent, ni encore moins destinée à éparpiller les forces, comme l'insinue Huyberegts, dont la science militaire est de très minime valeur. A la suite du Conseil de guerre du mois de juin, il avait été décidé que Daine et Tiecken s'entendraient pour réaliser la liaison de leurs forces. Daine, d'initiative, place à Beeringen une manière de « flank-garde de liaison ». C'était une fort heureuse disposition.

Nous eussions souhaité également que M. Lecomte insistât sur le côté « dogmatique » des opérations et montrât davantage que, pas plus d'un côté que de l'autre, elles ne portaient trace d'une trahison admise, voire d'un simple accord tacite.

Serrant alors la question de plus près, M. Lecomte analyse les quelques documents qu'il a pu trouver, provenant du dossier de la Commission d'enquête qui fonctionna au lendemain de la campagne, et, chose digne d'être notée, à la demande même du général Daine. Il fallait une conscience parfaitement nette ou bien une audace peu commune pour solliciter pareille mesure.

La Commission siégea fréquemment. Ses premiers devoirs l'amènèrent à discriminer, parfaitement, le rôle de chacun des exécutants, depuis les majors et les « fameux » colonels de

(1) Voir numéros de juillet à décembre de 1932 du *Bulletin belge des Sciences militaires*.

(1) *Le Général Daine a-t-il trahi en 1831?*, Bruxelles, Imprimerie « Vers l'Avenir », 1938.



l'armée de la Meuse, peu disciplinés, sinon totalement inconscients, jusqu'au général lui-même.

Malheureusement, jusqu'ici M. Lecomte, pas plus que son père, le Conservateur en chef du Musée royal de l'Armée, ne sont parvenus à mettre la main sur le procès-verbal de clôture de la Commission. Le seul document important est une lettre du président du Conseil de guerre au général Daine, dans laquelle il lui annonce qu'il fait part au Roi de ce que, d'après lui, ministre, et suivant ce qu'il a relevé dans les travaux de la Commission, il n'y a rien à retenir contre Daine.

Le Roi, par ailleurs, ne tint nullement rigueur à Daine : il lui rendit un commandement par la suite et lui remit des décorations. Faily, au contraire, ne reçut ni commandement, ni décorations.

\* \* \*

Il apparaît donc par ce nouveau travail, traité suivant les règles de la critique historique la plus consciencieuse, que rien ne prouve la trahison du général Daine en 1831.

Relevons, toutefois, un détail inédit et qui ne paraît pas sans importance : M. Lecomte rappelle qu'en vue du siège de Maestricht, Daine reçut, le 6 octobre 1830, promesse de la part du Comité Central d'une somme de 50.000 florins à lui verser quand Maestricht serait tombée.

Ne faudrait-il pas voir, dans ce fait, l'origine des bruits qui coururent, plus tard, sur le compte du général et qui n'ont pu être prouvés? En ces temps troublés, l'on prête aux riches plus volontiers qu'à tous autres.

Un autre point reste à éclaircir qui pourrait donner de précieux renseignements : Quelle fut l'exacte influence du général de Faily sur Daine, pendant les journées d'août 1831?

On se souvient de ce que, remercié par le Roi et nanti d'une commission de « chef d'état-major », les uns ajoutent « général », les autres « de l'armée de la Meuse », Faily se présenta chez Daine, porteur d'un ordre du Roi, relatif aux opérations. Que s'est-il passé entre eux? Daine, faible, ballotté entre divers sentiments, et surtout n'ayant pas la notion claire et précise de la hiérarchie — n'est-il pas, littéralement abandonné à lui-même, sans ordres, ni directives, ni état-major, et cela depuis de longs mois! — Daine hésite. Pareille attitude nous apparaît, aujourd'hui, avec le recul du temps, toujours indéfendable disciplinairement parlant, mais parfaitement plausible, psychologiquement. Il doit exister des papiers du général de Faily. Cette source de documents serait intéressante à étudier.

Toutes les choses de la guerre étant l'œuvre des hommes doivent être examinées sous un double signe : celui de l'absolu — l'ordre reçu, les règlements en vigueur, les ressources de l'armement et du terrain — et celui du relatif — la manière dont l'exécutant réagit vis-à-vis de ces données de base et la façon dont les événements, qu'il provoque, réagissent vis-à-vis de lui-même.

Daine n'a pas trahi, puisqu'aucune preuve de trahison n'a été versée à son dossier; il n'a pas exécuté, comme on l'eût souhaité, les ordres du Roi, mais son armée n'en a pas moins marché, manœuvré et combattu. Et par cela, son action se lie à celles des autres forces nationales ayant combattu en 1831.

Il y a eu véritable campagne; nous l'avions montré en 1932. Elle n'a pas été conduite sous l'inspiration de la trahison; M. Lecomte vient de le prouver. Grâce à lui, la Campagne des Dix-Jours est réhabilitée moralement. Remercions-le de son beau travail et rendons-lui le juste hommage qu'il mérite.

Colonel B. E.-M. baron VERHAEGEN.

## «Le Traité de la Peinture»

de Léonard de VINCI

Presque personne, sans doute, n'a atteint en peinture, comme Léonard de Vinci, un tel degré de perfection, qui satisfasse aussi pleinement le cœur avec les yeux, ni réalisé aussi complètement cette alliance nécessaire du sens artistique et de l'intelligence, en mettant comme lui tant de pensée dans tant de grâce.

« See deep enough and you see musically », écrivait jadis Carlyle. Pense profondément et tu seras artiste. Pour voir musicalement, comme dit l'écrivain anglais, pour être un artiste au sens éminent du mot, dans quelque domaine que ce soit, il faut savoir porter sur les êtres et les choses un regard d'aigle, tranquille et perçant; il faut être suprêmement intelligent.

Dès que l'on parcourt les écrits de Léonard de Vinci et notamment son *Traité de la Peinture*, on est tout saisi de sentir que l'on est en présence d'un de ces intellects vraiment royaux, dont les vues étonnent par leur profondeur. Il est une de ces preuves éclatantes devenues trop rares aujourd'hui, que l'art et l'intelligence ne se peuvent dissocier, qu'ils sont au fond une seule et même chose, et que le regard du grand artiste n'est qu'un des regards de l'homme merveilleusement intelligent.

Pour qu'une œuvre d'art atteigne sa véritable raison d'être, ne faut-il pas qu'elle raconte mille secrets enchantés, qu'elle parle enfin..., mais sans le secours des mots, comme nous parle la musique? Qui donc disait qu'il faut se tenir devant un chef-d'œuvre de l'art comme devant un prince et attendre qu'il dise ce qu'il a à dire? Et comment une statue ou une peinture pourrait-elle exprimer par sa seule attitude ou par des expressions de visage tous les délicats sortilèges de l'esprit humain si elle n'était en quelque sorte le rêve même d'un homme capable de comprendre et de traduire toutes les nuances de la pensée ou du sentiment? Une œuvre d'art, pour Vinci, se compose, comme un homme, de corps, d'âme et d'esprit. Aussi bien, Plin disait-il en parlant de la peinture, que pour être un grand peintre, il fallait être d'abord un profond philosophe, un écrivain et un poète, afin que les personnages pensifs des tableaux puissent raconter les inquiétudes, les pensées et les rêves de celui qui les a dessinés.

Aucun peintre n'a sans doute dans le cours des temps été tout cela à la fois, comme l'a été Léonard de Vinci, et c'est là certainement le grand secret de son talent. C'est le grand secret du talent dans toute la Renaissance italienne, d'avoir compris qu'avant de manier la palette ou le ciseau, si paradoxal que cela puisse paraître, il fallait avoir parcouru d'abord le monde si vaste de la pensée, pour faire du cerveau un instrument de haute précision. « *E cosa mentale* », disait le Vinci en parlant de son art, au lieu que les maîtres d'aujourd'hui diraient qu'il suffit d'avoir de la patte. Les artistes de la Renaissance étaient de grands humanistes. Leur insatiable et large curiosité les avait promenés dans tous les domaines où règne l'esprit et où la beauté se cache. Ils savaient que pour la connaître vraiment et savoir ce qu'elle est, il fallait avoir appris à la dépister partout et à reconnaître dans les différents domaines de la culture ses mille visages. Ils étaient écrivains, poètes, philosophes, musiciens. Ils savaient que ces activités de l'esprit se complètent l'une l'autre, font en quelque sorte un commentaire l'une de l'autre, et qu'en chacune d'elles se retrouve un écho des autres.

C'est tout le *Traité de la Peinture*, cela. Léonard n'y parle que de peinture, mais tour à tour en philosophe, en écrivain, en



poète, et même en musicien, car la peinture est sœur de la musique, disait-il.

\* \* \*

Personne n'a comme lui tracé de ses mains enchantées un tel cortège d'êtres qui soient tous ensemble pleins de grâce et comme ruisselants de pensées. Les Florentins disaient de Michel-Ange qu'il avait sculpté des soupirs sur les bouches douloureuses de ses statues de marbre. De Vinci on pourrait dire qu'il a peint la réflexion sur des visages, qu'il s'est plu à y fixer pour toujours le subtil cheminement d'une pensée rare et précieuse entre toutes. Et c'est à ce propos, à propos de l'expressivité sur les visages, que l'on trouve entre mille un exemple de sa profonde et ingénieuse pensée. « En voyant les figures d'un tableau, dit-il, il faut qu'on puisse connaître ce qu'elles pensent; or le mouvement des corps n'est autre chose que l'attitude et l'expression des sentiments de l'âme. La Peinture étant un art muet, il faut que toutes les attitudes éclatent de pensée, que parlent les mains et les visages. Eh bien, dit le grand maître italien, pour apprendre cet art muet qui doit cependant exprimer mille choses, pour apprendre comment des sentiments se peignent sur des visages, il faut prendre des maîtres sans voix. Il faut prendre des leçons de visages sur les visages des muets, car ceux-ci sont les plus expressifs des hommes. Pour exprimer — ou pour dissimuler, hélas! — des sentiments et des pensées, les hommes ont le moyen de la parole. Et leurs visages, à cause de ce moyen si facile, restent presque toujours inexpressifs ou ternes. Tandis que les muets, éternellement enfermés dans leur silence, n'ont d'autre secours que leur visage, leurs mains et leurs attitudes, qu'ils font tour à tour chanter ou pleurer. Eux seuls sont les grands maîtres de la physionomie, les émouvants acteurs des drames du cœur. Sur leur visage infiniment mobile se reflètent les moindres frissons qui agitent leur âme. »

Cela n'est-il pas ingénieusement observé et raisonné? Ce sont les visages des muets que Léonard a scrutés pour savoir comment le visage humain trahit les songes du cœur. De là vient peut-être cet air énigmatique de gracieuse pantomime qu'ont souvent les figures de Léonard de Vinci, son *Saint Jean-Baptiste* par exemple, qu'on dirait s'être subitement immobilisé sur un pas particulièrement gracieux d'une danse de caractère, le doigt levé, une muette question dans le regard et un inquiétant sourire de gitane sur les lèvres.

Quand Ophélie rentre en scène, la raison égarée, et n'entr'ouvrant plus la bouche que pour fredonner de vieilles ballades, comme elle aussi devient expressive, et pour la même raison sans doute! Chacune de ses attitudes, chacun des gestes qu'elle fait en offrant distraitemment des fleurs aux courtisans consternés, est une figure de pantomime, exquise et désolée. Quel sujet de tableau elle est devenue tout à coup pour un grand peintre, simplement parce qu'elle exprime tant de choses en se taisant!

Les Léonard, les Michel-Ange, justement parce qu'ils étaient de profondes et belles intelligences, ont pu réaliser cette chose merveilleuse, de prêter leurs âmes de génie à des personnages d'une beauté parfaite, et c'est bien là un des combles de l'art : donner à l'être humain « l'attitude d'un ange et la pensée d'un dieu », comme dit Shakespeare. Un visage vraiment beau, d'après Léonard, doit être comparable à une musique de pensées harmonieuses. C'est ce que n'a jamais atteint par exemple la peinture flamande, dont les personnages, presque toujours vulgaires de traits, mais brossés de main de maître, semblent ne penser à rien, ou tout au plus à d'étroites et immédiates convoitises. Les peintres flamands ne semblent avoir observé que la

canaille, hélas! et comme disait Léonard : « Je ne néglige pas d'observer la canaille dans ses passions et ses mouvements, mais comment mettre de la couleur digne, une vraie beauté sur des trognes? »

Le Vinci expliquait aussi à ses élèves comment il faut savoir trouver et rendre la vraie beauté plastique du corps humain. Et ici c'est le philosophe qui parle.

« L'âme, dit-il, a composé la forme de notre corps où elle habite, selon sa volonté. Et si l'âme rencontre quelqu'un qui ressemble au corps qu'elle a composé, elle s'en éprend, parce qu'elle prend plaisir à voir des choses qui rappellent le corps qu'elle anime. C'est une inclination naturelle qui nous porte à trouver belles les choses qui nous ressemblent. De là vient qu'une femme, quelle qu'elle soit, trouvera toujours quelqu'un qui s'éprendra d'elle. Le peintre devra donc se méfier terriblement de lui-même, et se garder de reproduire dans ses créations des défauts physiques qui sont au fond selon son cœur. Quand il aura choisi un modèle, pour ses mesures parfaites, il devra soigneusement marquer sur le papier, ajoute-t-il, par quelles mesures ce modèle diffère de lui-même, et être très attentif à ce que, malgré lui, son pinceau ne dessine son propre corps. »

Qui donc eût cru, si Vinci ne nous le disait, qu'en peinture, plus encore qu'en littérature, le grand écueil est de ne jamais raconter que soi-même, et le grand péché, de le faire malgré soi quand ça n'en vaut pas la peine?

Chaque fois que le maître italien fait ainsi de judicieuses et profondes observations, si utiles au métier de peintre, il n'est satisfait que lorsqu'il en a donné l'explication philosophique. Quand il nous dit que trop peu de peintres savent, par exemple, que lorsqu'ils veulent représenter un petit enfant debout, il faut le représenter oisif et tout saisi de crainte, tandis qu'assis seulement on peut le montrer se livrant à toutes sortes de mouvements violents, il nous en donne l'explication. « La Nature, dit-il, a travaillé d'abord au siège de l'entendement, comme étant la partie de l'ouvrage la plus importante, la plus difficile, la plus délicate. Le cerveau est proportionnellement ce qu'il y a de plus achevé dans le corps d'un petit enfant, le reste étant un peu négligé. Par cette raison, proportionnellement à son corps, la tête d'un enfant est beaucoup trop grande et trop lourde. Aussi bien, dès qu'il est debout, est-il uniquement attentif à garder son équilibre; mais sitôt assis, et sa tête en sécurité, il peut vaquer à d'autres soins, ce qu'il fait toujours, car c'est la seule position où il puisse se le permettre; représenter l'inverse en peinture est un non-sens, que commettent beaucoup de peintres. »

Il savait aussi que le hasard est un grand maître d'art parce que ce qu'il fait est toujours harmonieux. Il voyait sur les vieux murs où la poussière et le temps avaient dessiné mille arabesques, l'harmonieux schéma de paysages ravissants avec leurs montagnes et leurs ombrages, et qu'il eût suffi d'achever pour en faire une œuvre d'art dont toutes les lignes eussent été musicales parce que le hasard les avaient disposées. Il y voyait d'ailleurs une infinité de sujets possibles et une source de rêverie et d'inspiration inépuisable, « car il en est de ces taches de poussière, disait-il, comme du son des cloches auxquelles on fait dire tout ce que l'on veut. »

Mais c'est le *Traité de la Peinture* tout entier qu'il faudrait citer et analyser pour sentir jusqu'à l'évidence qu'un très grand artiste est toujours et doit être une très profonde intelligence, car l'art n'est qu'un moyen d'expression des trouvailles féériques de l'intelligence. Il est une des multiples attitudes d'une seule et même chose : l'intellect. L'intellect, disait Carlyle, c'est l'œil, et ce n'est que l'œil; un œil particulièrement perçant, et dans quelque



domaine qu'il plonge et regarde, il verra toujours plus loin que les hommes moins intelligents. Aussi bien l'intelligence est une, disait-il, il est faux qu'on ait tantôt telle faculté, tantôt telle autre. « Que j'entende un homme chanter, ajoutait-il joliment, et je saurai comment il va se battre. » En écoutant Léonard improviser merveilleusement de la lyre ou parler philosophie, il semble que l'on devait savoir comment il peignait.

JOSSE COLLE.

## LECTURES

Livres — Revues — Journaux

### LA GUERRE, PEUT-ÊTRE. ENCORE FAUT-IL SAVOIR POURQUOI

Sous ce titre, M. Thierry Maulnier a publié dans *Combat* cet intéressant article :

L'Allemagne a conquis sans coup férir la Bohême, la Moravie, la Slovaquie, Memel. Il semble que la Hongrie n'ait plus rien à lui refuser. La Roumanie, la Lithuanie sont passées, partiellement, sous son contrôle économique. Elle intrigue en Yougoslavie et en Esthonie. Dans le temps qui sépare deux numéros de *Combat*, la puissance allemande s'est étendue du Rhin à la mer Noire et de la mer Noire au golfe de Finlande. Jamais dans l'histoire de l'Europe un tel empire n'était né avec une aussi stupéfiante soudaineté. Une nouvelle Europe a été faite en quinze jours.

Ce n'est pas à *Combat* qu'on s'en étonnera. Les événements de mars 1939 sont la conséquence normale (je ne dis pas inévitable : ils eussent pu être évités avec un peu de prudence et d'audace politiques), des événements de septembre 1938, eux-mêmes conséquence normale de l'annexion de l'Autriche. Bien qu'ils fussent prévisibles, ces événements ont cependant créé un nouvel état de choses, et un nouvel état d'esprit.

Depuis l'annexion de la Bohême, il faut en effet définitivement exclure l'hypothèse « optimiste » selon laquelle l'expansion allemande se limiterait d'elle-même aux frontières de la communauté ethnique germanique. (De même que l'annexion de l'Autriche avait définitivement exclu l'hypothèse selon laquelle le « dynamisme » allemand s'assagissait après la conquête de « l'égalité des droits ».) En avril 1939, la volonté d'expansion et de domination allemande persiste, plus ardente et confiante que jamais, sans qu'il puisse être affirmé avec la moindre vraisemblance qu'elle s'arrêtera ailleurs qu'à la rencontre d'une force supérieure.

Aucun optimisme n'étant plus possible, est-ce à dire qu'il faille jeter des cris de désespoir et se répandre en lamentations à la manière de M. de Kérillis? Ce serait plus absurde encore. L'Allemagne n'est pas maîtresse de l'Europe. L'Allemagne n'a pas partie gagnée.

L'Allemagne engage seulement la vraie partie, la partie avec les nations maîtresses du monde, qui n'ont encore été atteintes ni par elle, ni par ses alliés italiens et japonais, que dans quelques-uns de leurs marchés et de leurs zones d'influence, et conservent toutes leurs positions essentielles. Je ne parle même pas de la coalition que la Grande-Bretagne a décidé de former contre le nouveau Napoléon et formera un jour ou l'autre. Je parle de la seule existence de ces blocs colossaux : l'empire français avec ses cent dix millions d'hommes, sa gigantesque réserve de combattants en Afrique, ses fortifications, son fer, son armée; l'Empire britannique et ses quatre cent cinquante millions d'hommes, sa flotte, ses verrous sur toutes les mers, son or, son caoutchouc, son pétrole, sa fortune inépuisable; un jour ou l'autre, les Etats-Unis et leur puissance industrielle démesurée; presque

nécessairement, la Pologne avec sa vitalité, sa natalité prodigieuses. La partie s'engage, et nous ne sommes pas sûrs de la gagner. Mais nous avons dix fois plus d'atouts que l'adversaire, encore aujourd'hui. Si nous perdons, c'est que nous aurons bien mal joué.

A vrai dire, pour qui étudie dans toute leur ampleur politique, économique, géographique les données du problème qui va être posé au monde, l'impression dominante n'est pas celle de la puissance de « l'axe », et, notamment du bloc germanique, mais celle de sa faiblesse. Logiquement, l'Allemagne doit perdre dans la paix, devant l'écrasante supériorité de ses adversaires en richesse, en matières premières, en puissance industrielle et sur les routes commerciales. Elle doit perdre encore dans la guerre, parce qu'elle est enfermée au centre de l'Europe, sans débouchés sur la mer libre — la mer du Nord et la Méditerranée une fois verrouillées par l'Angleterre — cernée par position, forteresse solide sans doute, mais condamnée à succomber si viennent se déverser sur elle, contre elle, les ressources humaines et matérielles du globe. On peut même se demander si l'Allemagne n'est pas en fin de compte la victime d'une fatalité géographique et « géopolitique » irrémédiable, si ce peuple qui tend, par l'élan de sa force et de sa vitalité internes, à la situation et au rôle de puissance mondiale, n'est pas condamné à se faire écraser à intervalles réguliers, par le cercle de ses voisins coalisés contre lui, puisqu'il ne peut grandir et rayonner qu'à leurs dépens. En d'autres termes, il semble que l'Allemagne ait une position trop fermée, trop continentale pour le rôle mondial qu'elle aspire à jouer. Là est sa faiblesse essentielle.

Mais, que grevée de cette cause fondamentale de faiblesse et des autres faiblesses, qu'elle tenait de sa défaite de 1918, l'Allemagne ait réussi à braver comme elle l'a fait la Grande-Bretagne et la France, qu'elle ait pu en quelques mois remodeler le visage de l'Europe centrale et acquiescer, en défiant une opposition paralytique et verbale, le majestueux surcroît de puissance que l'on sait, voilà qui ne donne pas une haute idée de la façon dont les grandes démocraties — vraies maîtresses du monde depuis 1918 — ont géré leurs intérêts.

Et voilà qui nous ramène au point essentiel, que nous soumettons à la méditation des Français de tous les partis avec la gravité que comporte son caractère vital.

Le problème du barrage à opposer à la menace allemande n'est pas un problème de « politique extérieure », il n'est pas un problème de rapport de forces — les instruments de puissance, les ressources réelles de l'association France-Grande-Bretagne — sans parler des alliés ou appuis éventuels de cette association — étant infiniment supérieurs à ceux de l'Allemagne, même renforcée de l'Italie — le vrai problème est celui de l'utilisation des moyens de puissance supérieurs par ceux qui les possèdent.

Ce n'est pas dans je ne sais quels pactes de sécurité et quelles combinaisons diplomatiques, c'est dans le seul poids de leur puissance colossale, de leur liberté de manœuvre sur les continents et les mers, de leur fer, de leur or, de leur pétrole, de leur crédit, de leur maîtrise des points vitaux du monde, et en fin de compte de leurs cinq cent soixante millions de sujets, que les empires anglais et français — fussent-ils seuls — doivent trouver le moyen de tenir en respect quatre-vingts millions d'Allemands.

La France et l'Angleterre réunies ne trouveront nulle part dans le monde de secours comparable à celui qu'elles peuvent trouver en elles-mêmes. Elles ont les moyens d'être invincibles et irrésistibles. C'est une vérité statistique.

Le vrai problème mondial d'aujourd'hui est donc un problème intérieur anglais, un problème intérieur français.

Occupons-nous du problème français. Que pouvons-nous faire pour tenir en respect l'Allemagne?

Nous pouvons donner les moyens politiques et économiques de la résistance aux pays de l'Europe orientale, et notamment à la Roumanie et à la Pologne. Mais nous ne l'avons pas fait depuis septembre; parce que nous n'avons pas de politique.

Nous pouvons travailler à isoler l'Allemagne, dont la politique tend et tendra fatalement à inquiéter l'Italie, la Pologne. Nous pouvons travailler à obtenir la neutralité italienne. Nous ne l'avons pas fait : parce que nous n'avons pas de diplomatie.

Nous pouvons lever, instruire, équiper des centaines de milliers de soldats coloniaux et constituer ainsi une armée d'une force écrasante à laquelle rien d'équivalent ne pourra être opposé.

Nous n'avons pris à cet égard que des mesures timides, et



les commencements de décisions concernant l'armée noire sont en grande partie restés sur le papier : parce que l'Etat français n'a plus de vrais organes d'exécution.

Nous pouvons construire tous les mois des centaines d'avions de guerre, — la seule véritable supériorité militaire actuelle de l'Allemagne est sa supériorité aérienne. Nous ne le faisons pas : manque d'énergie gouvernementale; crainte de violer les principes du saint libéralisme et de M. Paul Reynaud. Nous restons attachés à une doctrine économique périmée.

Nous pouvons quintupler nos fabrications de guerre. Mais les ouvriers français travaillent lentement, parce qu'ils n'acceptent qu'avec mauvaise volonté les sacrifices qu'on leur demande, sachant que ces sacrifices à l'intérêt national n'ont comme contre-partie qu'un supplément de bénéfices patronaux. Nous n'avons pas su associer l'effort national aux réformes sociales indispensables pour l'encourager.

Nous pouvons présenter à la menace un front uni et une décision unanime et irrévocable : mais nous sommes divisés par les luttes de partis et de classes, et ces luttes peuvent être apaisées non par la « réconciliation » sentimentale et verbale, mais par des réformes institutionnelles.

Nous pouvons opposer aux adversaires les armes même auxquelles ils doivent leurs succès : la cohésion nationale, la puissance de l'autorité, « la rapidité et le secret » dont parle M. Daladier. Mais c'est notre régime politique même qui est incompatible avec la cohésion nationale, l'autorité, la rapidité, le secret.

Alliances, habileté diplomatique, force militaire, production plus active, paix sociale, unité politique, organisation et cohésion impériale, tout nous ramène au problème central, au seul problème, au problème de la nation française, de la société française, de l'Etat français.

Prétendre rendre à la France la puissance et le rang de nation dominante que lui confèrent les moyens dont elle dispose par des combinaisons diplomatiques, par des alliances, par le rassemblement de nombreuses nations autour d'elles, par l'étalage ostentatoire et au besoin menaçant de son activité et de sa force, c'est lui demander cela *précisément* dont elle s'est montrée depuis vingt ans incapable. C'est demander d'agir et de montrer sa force à un dormeur qu'on n'a pas réveillé, à un malade qu'on n'a pas guéri, à un captif dont on n'a pas délié les mains.

L'activité d'un corps humain dépend étroitement de sa santé, de sa *condition* interne. L'activité *extérieure* d'une nation, ses succès extérieurs, son prestige, dépendent eux aussi de la condition intérieure de cette nation. L'urgence et la grandeur des tâches qui nous sollicitent à l'extérieur de nos frontières et sur nos frontières ne sont pas une raison de nous détourner de notre problème intérieur, mais une raison de plus de le résoudre.

Faute de quoi, nous pourrions certes faire la guerre, nous pourrions sans doute même la gagner. Mais nous ne pourrions pas l'éviter, et nous ne pourrions pas, si elle est inévitable, la conduire avec le maximum de chances, la gagner dans le minimum de temps. Pis : nous serons obligés, en la faisant contre l'ennemi, de la faire en même temps contre nous-mêmes.

Le nouveau Saint-Empire n'est pas un ennemi invincible. Mais il est un ennemi redoutable. Il suffit que nous ayons, le cas échéant, à faire la guerre contre lui, et les alliés qu'il pourra avoir. Il est inutile que nous ayons à lutter, en même temps, contre des alliés du Saint-Empire à l'intérieur de nos frontières : alliés qui s'appelleraient la faiblesse des organes de l'autorité, la faiblesse de notre structure politique et économique, les luttes de parti, les divisions sociales.

Ces causes de faiblesse disparaîtraient, dira-t-on, le jour même de la guerre. La guerre établirait la dictature, la cohésion nationale, la paix intérieure.

Certes, mais la guerre n'annulerait pas les conséquences de nombreuses années d'irresponsabilité, de faiblesse, de désordre. Elle empêcherait seulement ces fléaux de continuer leurs effets : elle n'annulerait pas les effets acquis et accumulés. En mettant les choses au mieux, la guerre peut nous arrêter net sur la pente de notre décadence; elle ne nous fera pas remonter en un jour au plus haut de nos possibilités.

Allons plus loin. Que la France soit demain engagée dans la guerre, la seule question ne sera pas de savoir comment se battre, et avec quels moyens; elle sera aussi de savoir pourquoi se battre. Sans doute, la France se battra pour défendre, sinon son existence même, du moins sa position dans le monde. Mais cela suffit-il?

« La France, disais-je, dans un récent numéro de *Combat*, ne sera respectée par le monde que si elle lui est nécessaire. Elle ne sauvera son existence que si d'abord elle la justifie. » Le libéralisme économique et la démocratie parlementaire ne sont pas pour les jeunes Français de 1939 des raisons assez valables de s'exposer à la mort. Il ne faut pas que la France ait à se battre pour faire triompher des principes qui sont entrés en agonie sur toute la surface du monde, et qu'elle devra abandonner elle-même non pas même le lendemain du jour où elle les aura rendus victorieux, mais le jour même où elle entrera en guerre pour les défendre. Si la France se bat, il faut que ce soit non seulement pour garder ce qu'elle a, mais aussi pour garder le droit de donner ce qu'elle peut encore donner au monde. Il faut à la France des principes de vie et de civilisation qui gonflent la France en péril de toutes les sèves de la fécondité, de l'énergie et de l'espérance; non pas des principes qui portent déjà en eux le germe de la mort, et qui n'espèrent plus retrouver quelque force que dans un bain de sang français. La France doit avoir à combattre pour des valeurs de civilisation qui soient pour elle une raison de force, non une raison de faiblesse.

Les Français ont le droit de demander à risquer leur vie, non pour accorder un sursis à une civilisation en train de périr, mais pour frayer son chemin et assurer sa chance à une France en train de renaître.

---

### La Revue catholique des idées et des faits

*est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX<sup>e</sup> siècle; ravages du chancre russe; évolution d'une Allemagne restée une sous l'hégémonie prussienne, vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; perte de prestige et faiblesse de la politique française; nécessité, pour tous les chrétiens de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Eglises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...*

*Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.*

---



# Visitez l'Espagne

## L'ANDALOUSIE

15 jours

SÉVILLE - CADIX - MALAGA - CORDOUE

départ assuré tous les trois jours

## Le Pays Basque

11 jours

St-Sébastien - Bilbao - Santander - Oviedo

Demandez nos programmes

### Union Belge de Tourisme

 11, boulevard de Waterloo (Porte de Namur)  
 BRUXELLES Tél. 12.54.50

# LA CROIX BLANCHE

 ANTIDOULEUR  
 UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.


 C'EST UN PRODUIT BELGE  
 LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPENS ST NICOLAS-WAES  
 DANS TOUTES PHARMACIES

# Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. • Générale • Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL . . . . . fr,	796.000.000.00
RÉSERVES . . . . . fr,	1.164.210.000.00
<hr/>	
FONDS SOCIAL . . . . . fr,	1.960.210.000.00

### CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;  
 Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;  
 Gaston Blaise, Directeur;  
 Auguste Callens, Directeur;  
 le baron Carton de Wiart, Directeur;  
 Willy de Munck, Directeur;  
 Albert d'Heur, Directeur;  
 Edgar Sengier, Directeur;  
 Edgard Stein, Directeur;  
 Adolphe Stoclet, Directeur;  
 Firmin Van Brée, Directeur;  
 Jules Bagage, Directeur honoraire;  
 Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

### COLLEGE DES COMMISSAIRES

MM. Edmond Solvay;  
 Léon Eliat;  
 le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;  
 le baron de Trannoy;  
 H. Vermeulen  
 le comte de Patoul.  
 Henri Goffinet  
 Comte L. Cornet de Ways Ruart  
 Ivan Orban.

 Le Secrétaire,  
 M. Raoul Depas




Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES

et tous vêtements

de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE

AU ROI DU



CAOUTCHOUC

Exécution sur mesure au même prix

RÉPUTATION

GARANTIE

PRIX LES PLUS BAS

60 Succursales en Belgique

Liste de nos principales Succursales :

<b>Bruxelles :</b> 103, boul. Ad. Max. 161, chauss. de Waterloo. 141, rue Haute 51, rue de Flandre. 15, chaussée de Louvain.	<b>Liège :</b> 36, rue du Pont d'He. <b>Louvain :</b> 39, rue de Diest. <b>Luxembourg :</b> 4, Marché-aux-Herb. <b>Malines :</b> 12, Bruul. <b>Menin :</b> 272, rue de Lille. <b>Mons :</b> 28, Grand'Rue. <b>Mouscron :</b> 9, Petite Rue. <b>Nivelles :</b> 4, rue de Namur. <b>Péruwelz :</b> 40, Grand'Place. <b>Renaix :</b> 47, rue des Jardins. <b>Saint-Ghislain :</b> 26, Grand'Rue. <b>St-Nicolas :</b> 73, rue de l'Ancre. <b>Saint-Trond :</b> 30, rue de Liège. <b>Tirlemont :</b> 62, rue de Louvain. <b>Turnhout :</b> 18, Grand'Place. <b>Verviers :</b> 126, rue Spintay. <b>Wavre :</b> 52, rue du Pont. <b>Ypres :</b> 4, rue du Temple. <b>Athus :</b> 57, Grand'Rue.
<b>Anvers :</b> 80, rue Carnot. 77, Meir. 69, rue Nationale. 56, rue Basse.	
<b>Arlon :</b> 29, Grand'Rue. <b>Bruges :</b> 34, r. Sud du Sablon. <b>Courtrai :</b> 21, Grand'Place. <b>Eecloo :</b> 101, Marché. <b>Gand :</b> 16, r. des Champs. <b>Hasselt :</b> 14, rue Neuve. <b>Huy :</b> 15, rue Neuve. <b>Knocke :</b> place Van Bunnan.	

POUR VOS TRICOTS n'employez que les laines de marque

LES LAINES ANGLAISES **LADYSHIP** vous donneront entière satisfaction

Pour vos bas, chaussettes, sous-vêtements, la laine **VIGOGNE**

s'impose; souple, solide, irrétrécissable

En vente dans tous les bons magasins de laines



Concessionnaires pour le gros :

**FLAMENT & VERMAST**, 4, rue d'Artois, BRUXELLES

**JACQUES DRIESSEN**

Anolens Etablissements

**I. Brixhe-Deblon**

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

**GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG**

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

**VERVIERS**  
49 à 53, rue Tranchée  
Téléph. 156.20 (2 lignes)

**ANVERS**  
18, rue des Récollets  
Téléph. 202.23

**Etablissements Textiles De Witte-Lietaer**

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

**FILATURE — TISSAGE**

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres. — Inclus nappes pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingeries, draps, essuies, toilettes, nappes, serviettes pour couvents et institutions.

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS PONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

Filature de Laine Cardée

**Hauzeur-Gerard Fils**

**VERVIERS**

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton  
Fils fantaisies pour la robe

**APPRÊTS TIQUET-WÉRY**

Fondés en 1868

**DISON-VERVIERS**

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus pour Communautés

S. A. FILATURES et TISSAGES

**GOOSSENS Frères**

**ZELE (Belgique)**

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

**SACS, TOILES D'EMBALLAGE.** bâches, tissus filtrants

**SACS** neufs pour tous usages

**PAPER-LINED BAGS**

Spécialité de SACS pour SCORIES, CIMENTS, etc.



SOCIÉTÉ ANONYME  
**IWAN SIMONIS**

**VERVIERS**

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

**DRAPS DE BILLARD**

TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE  
DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS  
Tissage **WILLIAM FEY**

S. P. R. L.

Spécialités  
pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :  
21, avenue de Scheut,  
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :  
A VERVIERS

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage **COGETEX s.a.**

Tél. :  
17.42.22



C. Ch. P. :  
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :  
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :  
A COURTRA

**La Textile de Pepinster**

Soc. Anon.

**PEPINSTER (près Verviers)**

Téléphone Verviers :  
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique :  
Textile-Pepinster.



**Filature de Laine peignée**

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

**Filature de Laine cardée**

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

**Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine**

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropi\*aux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines



**QUAND IL GÈLE**

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

**GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS**

résisteront à l'usage, si tricotés en

**LAINES VESDRE**

Merceries — Bonneteries — Lingeries

**Mercerie Franz LEFÈVRE**

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

**CHARLEROI**

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.



*Vos jolies robes resteront fraîches,  
si vous les faites  
en Tobralco.*

*Un tissu garanti (\*) par Tootal.*



**C**HOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

**fr. 10<sup>50</sup>**  
LE METRE  
Largeur 91/92 cm

(\*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Regardez et vérifiez la marque sur la lisière.

# TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

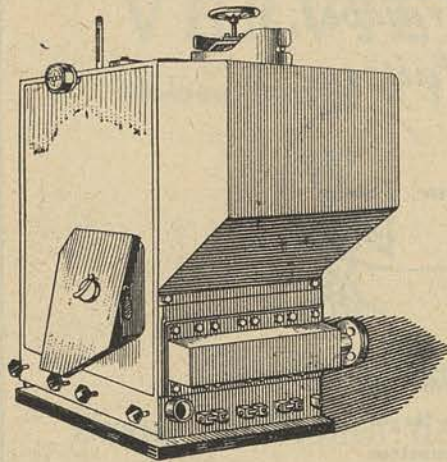
C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. B) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.



# NOËL... 1938

## 15° sous 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES BRUTALEMENT HORS SERVICE... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

**AUTOMATIC - A. C. V.**

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAILLANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

**AUTOMATIC - A. C. V.**

TOUTES LES PUISSANCES DE 10,000 A 600.000 CALORIES - HEURE. PLUSIEURS MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

# CHAUDIÈRES-A.C.V. Ruysbroeck

Téléphone BRUXELLES 44.35.17

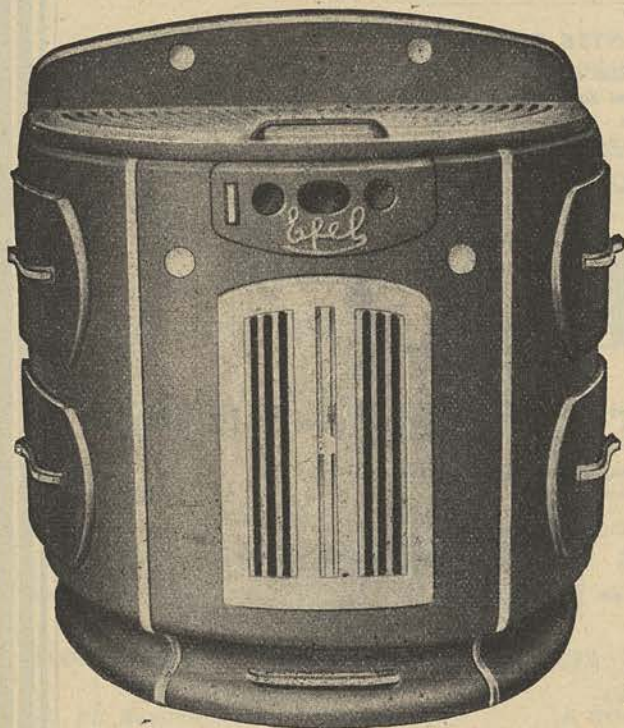
Une réalisation  
merveilleuse des

# FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

**Cuisiner — Rôtir — Chauffer** avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens  
Poêles Flamands  
Poêles Crapauds  
Poêles Triangulaires  
Cuisinières  
Poêles Buffet  
Foyers  
Dressoirs



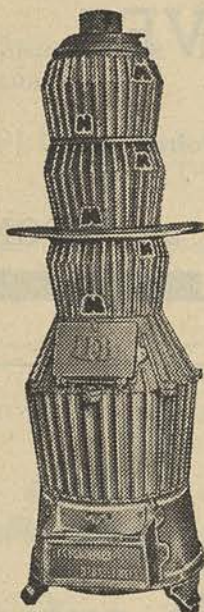
Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



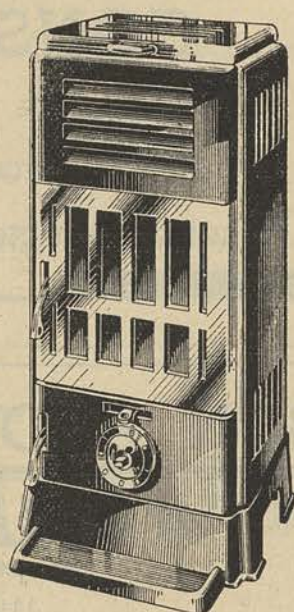
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES  
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

« L. F. B. 236-3 » et « GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

**Les Fonderies Bruxelloises**

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

## Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

Foyers à feu continu

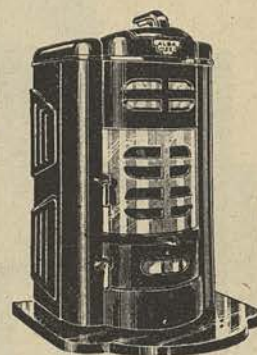
# ALBA

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte  
pour la

## POÊLERIE

et la petite mécanique en  
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

**Cuisinières**  
de la plus petite de ménage  
à l'installation la plus importante.

Pour  
PENSIONNATS,  
INSTITUTS,  
COUVENTS,  
ÉCOLES  
MÉNAGÈRES  
CASERNES,  
etc.

# KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

## Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.  
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations  
sanitaires.

Cuisine à vapeur.  
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

## C. JULLIEN

Constructeur spécialiste

75, rue de Fétille, LIÈGE. Tél. 294.06.

# POÊLES GODIN

R. RABAUX & C<sup>ie</sup>

158, Quai des Usines, BRUXELLES  
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX  
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

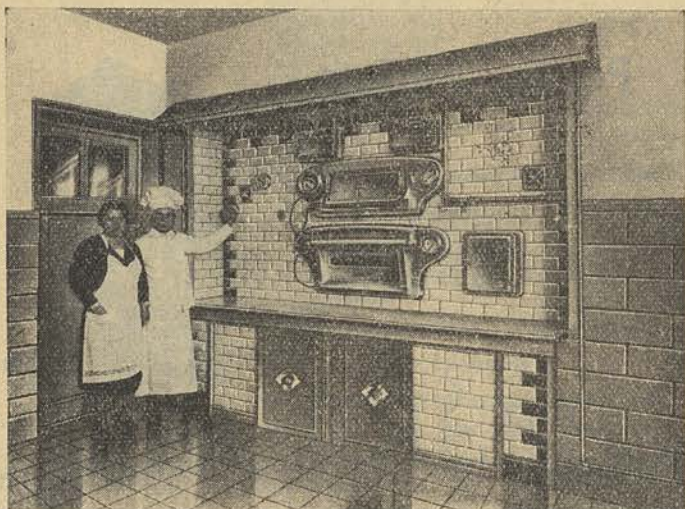


LES  
**ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU**

à Boussu-lez-Mons

(firme fondée en 1843 par M. Fr. Dorzée)  
construisent pour les Couvents, Instituts, Pensionnats, etc., les  
**FOURS A VAPEUR pour Boulangerie et Pâtisserie**  
spécialement conçus et étudiés pour eux, assurant le minimum de  
consommation et d'entretien, le maximum de sécurité, de régularité  
et de rendement.

Ils étudieront, sans aucun frais, tous vos projets d'installation  
ou de transformations.  
Un siècle d'expérience et de probité commerciale vous garantit  
une fourniture irréprochable.



Un cadeau prend toute sa valeur  
s'il est signé

**Neuhaus**  
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles  
Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds  
très demandé au Congo Belge

**CADEAUX :**

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES  
Tél. 12.63.59

Office des Fabricants Japonais  
21, avenue de l'Astronomie, Bruxelles  
Téléphone : 17.89.98

**CONSERVES**

Saumon Ananas  
Pilchards Pêches  
Thon Crabes  
Poires

Achetez directement au JAPON

**BON AROME**

**MAZA**

**Cafés extras**

V<sup>o</sup> JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux - SERAING

Tél. Liège 302.11

SAVONNERIE  
PARFUMERIE **COXIA**

Société de Personnes à responsabilité limitée.

RUE BEAU-MUR, 53, LIÈGE

Téléphone : Liège 277.79 — Chèque postal n° 176.93.

Télegr. : Coxia-Liège. — Reg. comm. Liège : 172.78.

SAVONS DE TOILETTE EAUX DE COLOGNE  
SAVONS DE MÉNAGE EXTRAITS - LOTIONS  
SAVONS INDUSTRIELS POUDRES DE RIZ, etc.

COXIA se recommande tout particulièrement pour son savon en  
poudre qu'il fournit à de nombreuses institutions religieuses.  
Spécialité de sticks pour la barbe.

**Pudding Powders "Deliss"**

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes  
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ —  
fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents  
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212



DEMANDEZ PARTOUT LA

## "Lux chicorée Ypriana"

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE  
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

## Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, Verviers

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

## Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455  
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79  
Privé : 283.46  
Sart : 110

## VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix  
à l'adresse suivante :

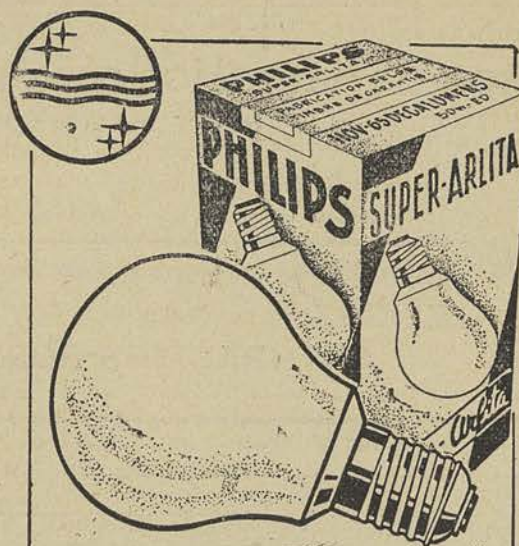
## Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,  
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153



## PHILIPS "Super-Arlita"

à filament doublement spiralé  
ENCORE PLUS ÉCONOMIQUE...

*Remplacez vos lampes de  
40 watts par des  
"Super-Arlita", de 65 decalimètres*

SAUVEZ VOS YEUX . . .  
. . . ECLAIREZ-VOUS MIEUX

Depuis 1876

ON ACHÈTE

## LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

## J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

KOFFIE  
Branderij

## Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209  
ROUSSELARE

CHICORÉE —  
MARGARINE —

Telefoon 196  
Postocheck 102640



CHARBONNAGES DE

## Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

*Si vous ne traitez pas directement avec notre Société*

**EXIGEZ** de vos fournisseurs les

**ANTHRACITES-GOSSON**

*qui vous donneront la plus complète satisfaction*

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

SOCIÉTÉ ANONYME DES

## Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège.

C. C. P. : 48.340

**CHARBONS**

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavées. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu grainéux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéciaux pour chauffage central.

DU

DES LÉGUMES FRAIS

grâce aux légumes

1<sup>er</sup>

JANVIER

DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS

**LEKA**

AU

31

DÉCEMBRE

*Leka est un légume frais déshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais duquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.*

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon

## VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

## Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

## Comptoir des Salaisons

104, BOUL. LAMBERMONT, BRUXELLES — Tél. 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)

(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra, cuits en boîtes

Tous genres de saucissons fins

Lards anglais et indigènes

Conserves de viande, etc.

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

## CHAMPAGNE NAPOLEON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : A. DE BLOCK, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES  
ANVERS & LITTORAL : J. STEVENS, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS  
FLANDRE OCCID<sup>le</sup> & HAINAUT : A. LOSFELD, 172, Avenue de Maire, TORNAL  
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : Gaston GUSTIN, Distillateur, à MARCHE  
LIÈGE & LIMBOURG : Arnold STRUMAN, à FLEMALLE-HAUTE (Liège)

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

## R. VEESAERT

COUQUE ROYALE  
COUQUE DE NICE

HOLLANDSCHE —  
— ONTBIJTKOEK

— BREVETS —

Parijsberg, 3, Montagne de Paris

GENT Tél. 11813 GAND

SPÉCIALITÉ :

Couque à la Succade

## CIDRERIE STIMART

Tél. Huy 692 TIHANGE (HUY) Fondée en 1919

CIDRE MOUSSEUX PUR JUS DE POMMES

Garanti à l'analyse

DEMI-SEC

SEC





Spécialistes des véritables Anthracites

## SANTRAS

154, chaussée de Turnhout  
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs  
Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

*Si vous désirez  
du charbon  
amélioré de 18%  
téléphoner-nous*

*Un de nos administrateurs  
se fera un plaisir de  
venir vous donner tous  
renseignements*

**WELSH ANTHRACITE COMPANY S.A.**  
BUREAU DE COMMANDES, 42 PLACE VERTE (près de la poste) Tél. 272.64-334.33, ANVERS

**PRODUITS** chimiques purs pour Laboratoires  
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —  
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie



## PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M<sup>me</sup> HOFMANS

RUE MAGHIN, 11  
LIÈGE

Téléphone 233.26

## L'Ecole Berlitz

*n'enseigne que les*  
**LANGUES VIVANTES**  
*mais les enseigne BIEN*

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

## Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST  
Maison fondée en 1885

Béverlaai, 18 COURTRAI  
Gbbq. Post. 372545 — Téléphones 63

Berges, velles, camelots, draps, setons divers,  
telles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour  
processions. — Spécialité d'articles pour com-  
munités religieuses et pour confections

## ANTHRACITES

S. A. DES  
Charbonnages d'Ans et de Rocour

A Ans-lez-Liège

Tél. : Liège 605.36 et 605.67

Produit exclusivement l'anthracite de toute première qualité

RENDEMENT SUPÉRIEUR DANS :

**Chauffage central**  
**Foyers continus**

et

tous systèmes de chauffage modernes

Spécialité de grains pour foyers  
à soufflerie automatique

Tous usages domestiques et industriels



*Golden*

# Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre  
scié-rangé  
en boîtes de 1 kilo**

**Couvents!  
Pensionnats!  
Hôpitaux, etc.!**



Pour faire la vaisselle, nettoyer les  
planchers, dallages, etc., employez  
nos poudres à dégraisser et nettoyer

## METAPE & NETTOU

très actifs, sans danger pour les  
mains ni les objets.

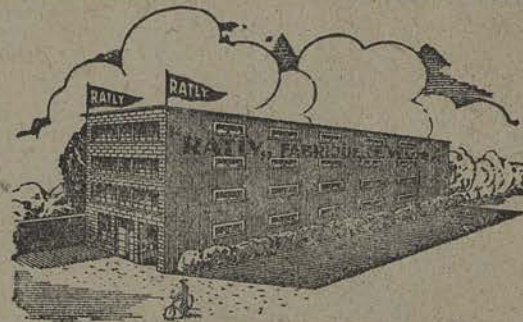
*Démonstration et échantillons sur demande*

**Seuls fabricants : PRODUITS-AMINÉS S. A.**

17, rue Brialmont, Bruxelles. Tél. 17.42.59  
Usines à Haren - Nord

**VÉLO MODERNE**

**USINE MODERNE**



**RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi**

Pour l'achat de vos

**Tissus Lodens Imperméables**

*nous vous recommandons la maison*

## T. DEVAUX

25, rue Bérilbou, VERVIERS

**Spécialité : de noir invendissable pour religieux et d'articles pour  
congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.**

**Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.**

*Echantillon et visite sur simple demande.*